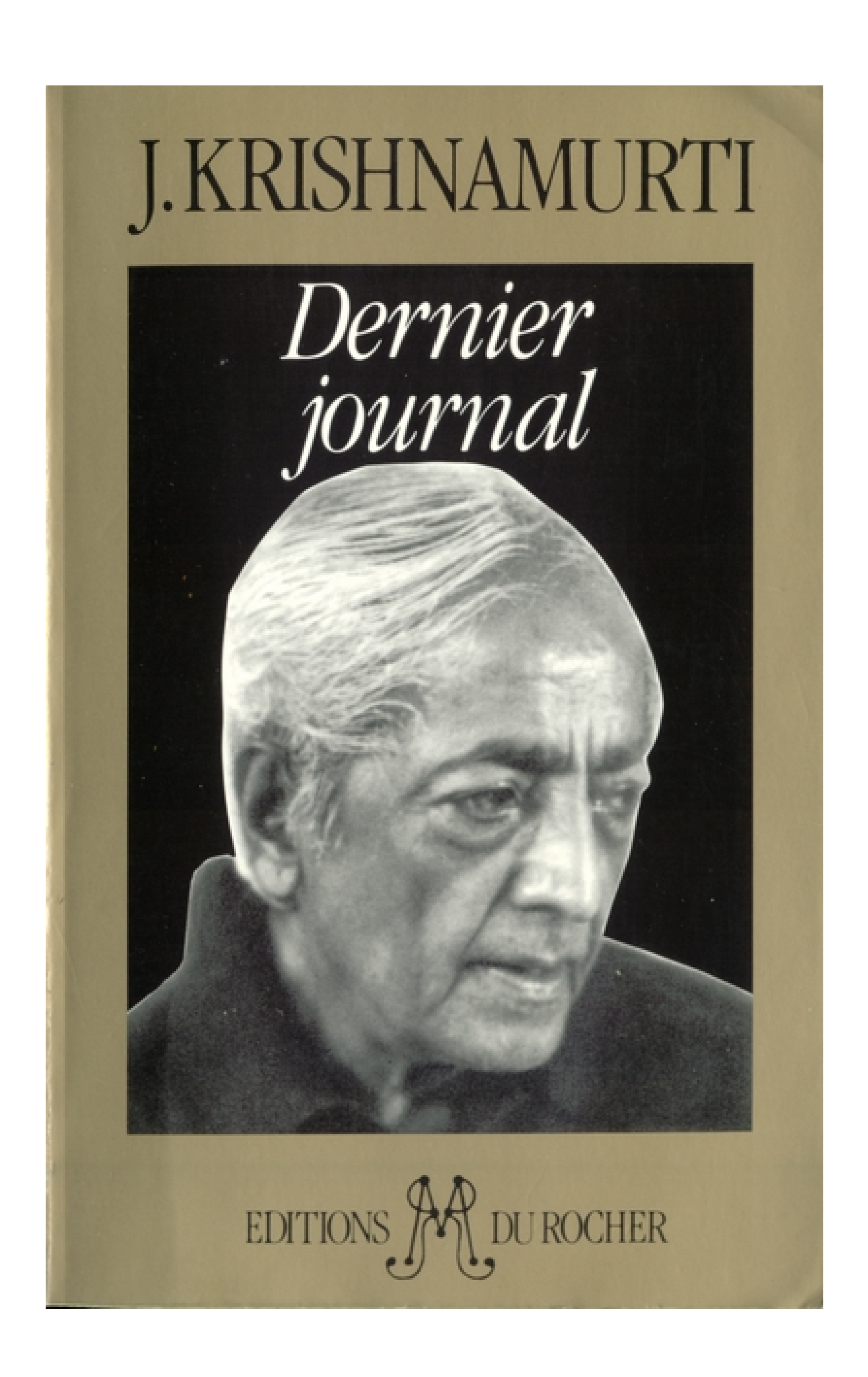
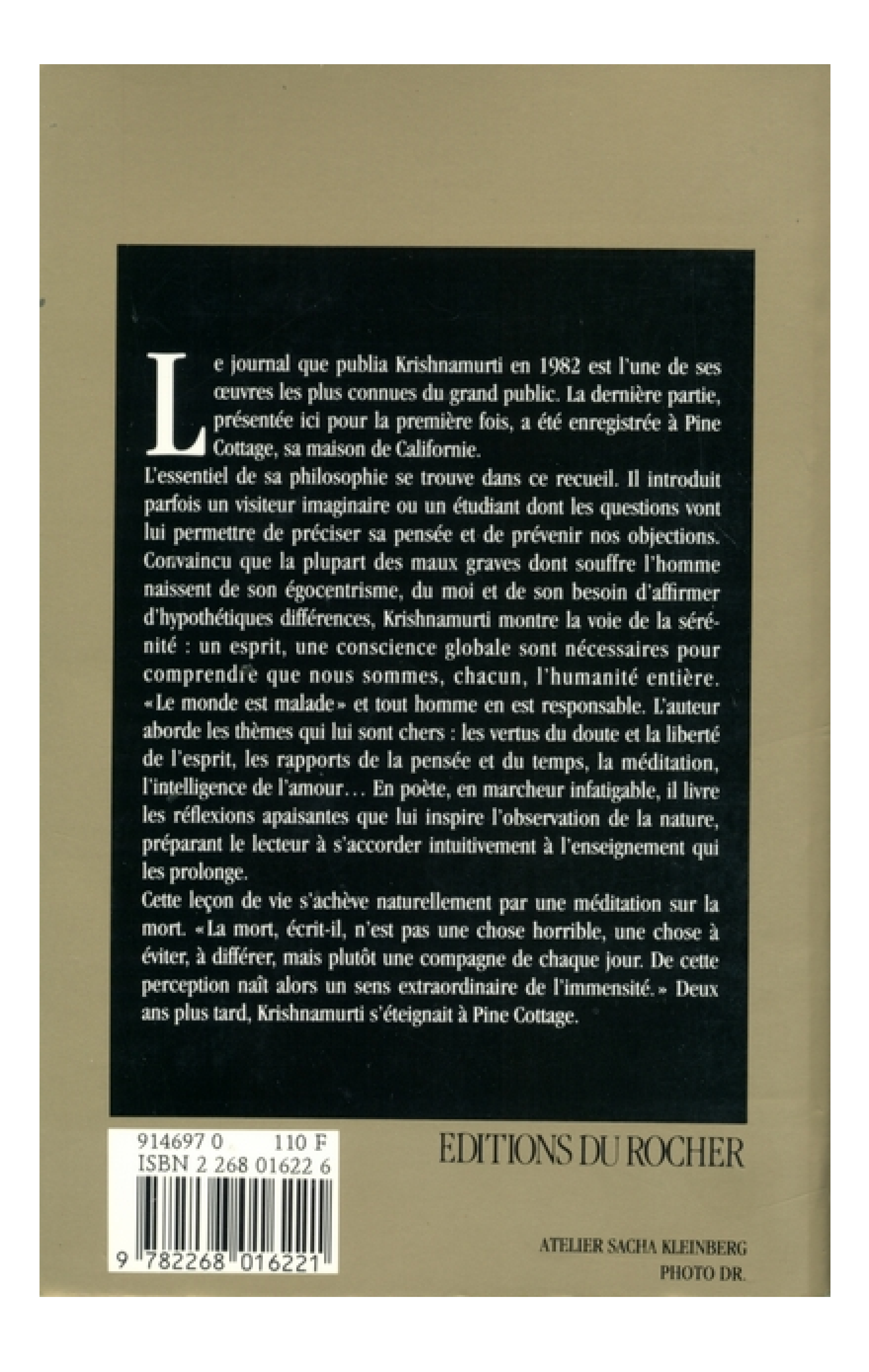
Jiddu Krishnamurti

Dernier Journal

(1993)

Traduit de "*Krishnamurti to himself*"
par Marie BERTRANDE et Diane MAROGER


J. KRISHNAMURTI
Dernier
journal
EDITIONS DU ROCHER



Le journal que publia Krishnamurti en 1982 est l'une de ses œuvres les plus connues du grand public. La dernière partie, présentée ici pour la première fois, a été enregistrée à Pine Cottage, sa maison de Californie.
L'essentiel de sa philosophie se trouve dans ce recueil. Il introduit parfois un visiteur imaginaire ou un étudiant dont les questions vont lui permettre de préciser sa pensée et de prévenir nos objections. Convaincu que la plupart des maux graves dont souffre l'homme naissent de son égocentrisme, du moi et de son besoin d'affirmer d'hypothétiques différences, Krishnamurti montre la voie de la sérénité : un esprit, une conscience globale sont nécessaires pour comprendre que nous sommes, chacun, l'humanité entière. « Le monde est malade » et tout homme en est responsable. L'auteur aborde les thèmes qui lui sont chers : les vertus du doute et la liberté de l'esprit, les rapports de la pensée et du temps, la méditation, l'intelligence de l'amour… En poète, en marcheur infatigable, il livre les réflexions apaisantes que lui inspire l'observation de la nature, préparant le lecteur à s'accorder intuitivement à l'enseignement qui les prolonge.
Cette leçon de vie s'achève naturellement par une méditation sur la mort. « La mort, écrit-il, n'est pas une chose horrible, une chose à éviter, à différer, mais plutôt une compagne de chaque jour. De cette perception naît alors un sens extraordinaire de l'immensité. » Deux ans plus tard, Krishnamurti s'éteignait à Pine Cottage.

9146970 110 F
ISBN 2 268 01622 6
9 782268 016221
EDITIONS DU ROCHER
ATELIER SACHA KLEINBERG
PHOTO DR.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos

Ce livre est unique car c'est le seul de toute son œuvre écrite que Krishnamurti ait enregistré oralement sur un magnétophone, quand il se trouvait seul.

Après le succès de son *journal*, publié en 1982, Krishnamurti fut encouragé à écrire une suite, mais, à quatre-vingt-sept ans, sa main n'était plus aussi ferme, et il lui fut suggéré, afin d'éviter la fatigue de l'écriture, de dicter son texte. Cette idée lui plut. Néanmoins, il ne put commencer immédiatement, étant sur le point de partir pour l'Inde où il n'aurait pas le temps et la tranquillité de s'y consacrer. À son retour en Californie en février 1983, il dicta les premiers textes contenus dans ce volume sur un magnétophone Sony.

Tous les textes, à l'exception d'un seul, furent enregistrés chez lui, à Pine

Cottage, dans la vallée d'Ojai, à environ quatre-vingts kilomètres au nord de Los Angeles. Il les dictait le matin dans la tranquillité de sa chambre, après son petit déjeuner, heure à laquelle il n'était pas dérangé.
Krishnamurti séjourna pour la première fois à Pine Cottage avec son frère en 1922. L'endroit lui avait été prêté par un ami, et c'est là, en août 1922, qu'il vécut une expérience spirituelle qui bouleversa sa vie. Peu

a près, une société fut fondée dans le but de réunir suffisamment d'argent pour acquérir le cottage et son terrain d'un peu plus de deux hectares. En 1978, une belle maison fut construite auprès du cottage dans lequel Krishnamurti conservait sa chambre et son petit salon d'origine.
Les textes dictés n'étaient pas aussi travaillés que ses écrits, et, parfois, sa voix se perdait. Pour plus de clarté, ce livre a donc demandé, contrairement aux *Carnets* et au *journal*, un léger travail éditorial.
À la lecture de ces textes, on se sent très proche de Krishnamurti, on a même parfois l'impression de pénétrer sa pensée. À certains endroits, il introduit un visiteur imaginaire venu pour le questionner et le faire parler.
Il y a ici l'essence de l'enseignement de Krishnamurti. D'aucuns, qui le considèrent non seulement comme un philosophe, mais aussi comme un poète, trouveront, dans les descriptions de la nature par lesquelles commencent la plupart de ses textes, l'apaisement de l'être qui les rendra réceptifs à ce qui suit. S'il y a des répétitions, celles-ci semblent nécessaires pour souligner le sens de ses propos, et elles démontrent aisément que chaque jour était pour lui complètement neuf, libre du poids du passé.
Il est curieux que le dernier morceau, peut-être le plus beau du recueil, traite de la mort. C'est la dernière fois que nous entendrons Krishnamurti s'adressant à lui-même. Deux ans plus tard, il mourra dans cette même chambre de Pine Cottage.

Ojai, Californie

Vendredi 25février 1983

Près de la rivière, il y a un arbre que nous avons regardé jour a près jour, pendant plusieurs semaines, au lever du soleil. Quand l'astre s'élève lentement au-dessus de l'horizon, au-dessus des bois, l'arbre devient brusquement tout doré. Toutes ses feuilles rayonnent de vie, et vous voyez, au fil des heures, une qualité extraordinaire émaner de lui (son nom importe peu, ce qui compte, c'est ce bel arbre) ; elle semble s'étendre par tout le pays, au-delà de la rivière. Le soleil monte encore un peu, et les feuilles se mettent à frissonner, à danser. Avant l'aube, l'arbre est sombre, silencieux et distant, empreint de dignité. Au point du jour, les feuilles illuminées et dansantes, il vous donne le sentiment de percevoir une grande beauté. Vers midi, son ombre est profonde, et vous pouvez vous y asseoir à l'abri du soleil. Alors s'établit un rapport profond, immuable et sécurisant, avec une liberté que seuls les arbres connaissent.
Vers le soir, quand le soleil couchant illumine l'ouest, l'arbre peu à peu s'assombrit, se referme sur lui-même. Le ciel est rouge, jaune, vert, mais l'arbre reste silencieux, retranché, il se repose pour la nuit.

Si vous établissez un rapport avec lui, vous êtes en rapport avec l'humanité. Vous devenez responsable de cet arbre et de tous les arbres du monde. Mais si vous n 'êtes pas en relation avec les êtres vivants de la terre, vous risquez de perdre votre rapport à l'humanité, aux êtres humains. Nous n 'observons jamais profondément la qualité d'un arbre: nous ne le touchons jamais pour sentir sa solidité, la rugosité de son écorce, pour écouter le bruit qui lui est propre. Non pas le bruit du vent dans les feuilles, ni la brise du matin qui les fait bruisser, mais un son propre, le son du tronc, et le son silencieux des racines. Il faut être extrêmement sensible pour entendre ce son. Ce n'est pas le bruit du monde, du bavardage de la pensée, ni celui des querelles humaines et des guerres, mais le son propre de l'univers.
Il est curieux que nous ayons si peu de rapports avec la nature, avec les insectes, la grenouille bondissante, et le hibou qui hulule d'une colline à l'autre, appelant un compagnon. Il semble que nous n'éprouvions pas de sentiment à l'égard de tous les êtres vivants de la terre. Si nous pouvions

établir une relation profonde et durable avec la nature, nous ne tuerions jamais d'animaux pour nous nourrir, nous ne ferions jamais de mal aux singes, aux chiens ou aux cochons d'Inde en pratiquant la vivisection dans notre seul intérêt. Nous trouverions d'autres moyens de soigner nos blessures et de guérir nos maladies. Mais la guérison de l'esprit est tout autre chose. Cette guérison s'opère peu à peu au contact de la nature, de l'orange sur sa branche, du brin d'herbe qui se fraie un passage dans le ciment, et des collines couvertes, cachées par les nuages.
Ce n'est pas le produit d'une imagination sentimentale ou romantique, c'est la réalité de celui qui est

en relation avec tous les êtres vivants et animés de la terre. L'homme a massacré des millions de baleines et il en tue encore. Il y a d'autres moyens d'obtenir tout ce pourquoi il les massacre. Mais apparemment il adore tuer le cerf fuyant, la merveilleuse gazelle et le grand éléphant. Nous aimons aussi nous tuer les uns les autres. Depuis le début de leur histoire sur la terre, les êtres humains n'ont jamais cessé de s'entre-tuer. Si nous parvenions, et nous le devons, à établir une relation immuable avec la nature, avec les arbres, les buissons, les fleurs, l'herbe et les nuages — alors nous ne tuerions jamais un être humain pour quelque raison que ce soit. La tuerie organisée, c'est la guerre. ***Bien que nous manifestions contre des formes de guerre particulières, nucléaire ou autre, nous n'avons jamais manifesté contre la guerre. Nous n'avons jamais dit que tuer un autre être humain est le plus grand péché de la terre.***

Lundi 28 février 1983

À 12 500 mètres d'altitude, survolant la terre d'un continent à l'autre, on ne voit que la neige, des kilomètres de neige ; toutes les montagnes et les collines en sont couvertes, et les rivières aussi sont gelées. On les voit traverser tout le pays en faisant des méandres. Plus bas, dans le lointain, les fermes sont couvertes de neige et de glace.

C'était un long vol fatigant, de onze heures. Les passagers bavardaient. Il y avait un couple, derrière, qui n'en finissait pas de parler, sans voir les autres passagers et sans jamais regarder ces montagnes glorieuses. Ces gens étaient apparemment absorbés par leurs pensées, par leurs problèmes personnels, par leurs bavardages. Enfin, après un long mais paisible voyage au plus fort de l'hiver, on atterrit dans cette ville au bord du Pacifique.

Après le bruit et l'agitation, on quitte cette cité vulgaire, laide, tentaculaire, criarde, et ces magasins qui s'étendent à l'infini et vendent tous pratiquement la même chose. On laisse tout cela derrière, et l'on prend l'autoroute qui longe le Pacifique bleu; c'est une belle route qui suit la côte, passe à travers les collines, et souvent retrouve la mer. Lorsque l'on quitte le Pacifique et

que l'on pénètre dans les terres, sillonnant des collines plus petites, des endroits paisibles, pleins de cette étrange dignité de la campagne, on entre dans la vallée. On vient ici depuis soixante ans, et chaque fois qu'on y entre, on est étonné. La vallée est calme, presque intacte. Elle est comme une vaste coupe, un nid. Puis l'on quitte le petit village, et l'on grimpe à environ 350 mètres, en traversant une multitude d'orangeraies et de sous-bois. L'air embaume la fleur d'oranger. La vallée entière est emplie de ce parfum qui pénètre dans votre esprit, dans votre cœur, dans tout votre corps. Vivre dans un parfum qui durera trois semaines ou davantage est une sensation extraordinaire. Et il y a ce calme dans les montagnes, cette gravité. Chaque fois que l'on regarde ces collines et la montagne, haute de plus de 2 000 mètres, on est surpris du seul fait de leur existence. À chaque retour dans cette vallée sereine, c'est un sentiment d'étrange distance, de profond silence dans la vaste étendue du temps ralenti.

L'homme essaie en vain d'abîmer la vallée, mais elle est encore sauve. Ce matin-là, les montagnes étaient extraordinairement belles. Elles semblaient à portée de la main. Emplies de majesté, d'un vaste sens de permanence. Et lorsqu'on entre doucement dans la maison où l'on a vécu plus de soixante ans, l'atmosphère, l'air lui-même est saint — si l'on peut se permettre ce mot. On le sent, on peut presque le toucher.

Comme il a beaucoup plu, car c'est la saison des pluies, toutes les collines et les petits replis de la montagne sont verts, féconds et pleins — la terre

sourit d'un tel bonheur, pénétrée du sens profond et serein de sa propre existence.

— Pourquoi l'esprit — le terme "cerveau" convient peut-être mieux — exige-t-il d'être sans cesse occupé?

« Vous avez dit et répété tant de fois que l'esprit, ou, si vous préférez, le cerveau, doit être calme, se

vider de son savoir amassé, non seulement pour être libre, mais afin de comprendre quelque chose qui ne tient pas du temps, ni de la pensée, ni d'une action. Vous l'avez dit de maintes façons dans la plupart de vos causeries, et je trouve terriblement difficile d'en saisir non seulement l'idée, dans toute sa profondeur, mais aussi cette sensation de calme vide, si l'on peut l'appeler ainsi. Je n'ai jamais su m'orienter dans ce domaine. J'ai essayé différentes méthodes pour mettre fin au bavardage du cerveau, à sa constante préoccupation, celle-là même qui engendre ses problèmes. Au cours de l'existence, nous sommes happés par tout cela. C'est là notre vie quotidienne, monotone: les conversations familiales, et, quand ce ne sont pas des bavardages, il y a toujours un livre ou la télévision. L'esprit semble exiger d'être occupé, d'aller d'une chose à une autre, de savoir en savoir, d'activité en activité, dans le mouvement éternel de la pensée.
Comme nous l'avons déjà dit, la pensée ne peut être arrêtée par une détermination, par une décision de la volonté, ou par le désir pressant d'accéder à cet état calme, de vide silencieux.
Je réalise ma convoitise à l'égard d'une chose que je pense et ressens être vraie, que je voudrais posséder, mais qui m'a toujours échappé et s'est trouvée hors de ma portée. Je suis venu, comme je l'ai souvent fait, pour parler avec vous : pourquoi la stabilité et la solidité de ce silence ne se trouvent-elles pas dans ma vie quotidienne et professionnelle? Pourquoi ne font-elles pas partie de ma vie? Je me suis souvent demandé ce que je pouvais faire, mais je me rends compte que j'ai bien peu de pouvoir dans ce domaine. Pourtant ce désir m'obsède, je ne puis m'en défaire. S'il m'était donné de vivre cela une seule fois, alors ce souvenir nourrirait et donnerait un sens à

mon existence plutôt morne. Je suis donc venu examiner ce problème: **pourquoi l'esprit — le terme "cerveau" convient peut-être mieux — exige-t-il d'être sans cesse occupé?**

Mardi 10 mars 1983

L'autre jour, comme nous nous promenions sur un chemin boisé, isolé, loin du bruit et de la brutalité vulgaire de la civilisation, loin de tout ce que l'homme a construit, régnait, enveloppant toutes choses, ce grand calme, distant, empli de la résonance de la terre. Nous marchions en silence, pour ne pas déranger les êtres de la nature environnante — les buissons, les arbres, les criquets, les oiseaux. Dans un tournant, deux minuscules créatures se querellaient. Elles se battaient petitement, à leur façon. L'une essayait de chasser l'autre, intruse qui cherchait à pénétrer dans un trou dont la propriétaire défendait l'accès. Finalement cette dernière sortit victorieuse, et l'autre bête détala. De nouveau, ce calme, et un sentiment de profonde solitude. En levant les yeux, on voyait le chemin grimper haut dans les montagnes, et on percevait, non loin du sentier, le doux murmure du torrent; c'était d'une grande beauté et d'une gravité infinie qui n'a rien à voir avec la dignité si orgueilleuse et arrogante à laquelle l'homme prétend. Le petit animal s'était identifié à son territoire, comme nous, êtres humains, le faisons. Nous nous évertuons à nous identifier à notre

race, à notre culture, à ces choses auxquelles nous croyons, à un personnage mystique ou à un sauveur, une forme d'autorité supérieure. Il semble être dans la nature de l'homme de vouloir s'identifier à quelque chose. Peut-être héritons-nous ce sentiment du petit animal. ***Pourquoi cette soif, ce désir d'identification?*** L'identification aux

besoins du corps est compréhensible — la nécessité de vêtements, de nourriture, d'un abri, etc. Mais intérieurement, nous cherchons à nous identifier au passé, à la tradition, à une lubie romantique ou à un vénérable symbole. Et cette identification nous donne sûrement un sentiment de sécurité, une assurance, une impression d'appartenance et de possession. Cela est d'un grand réconfort. Nous trouvons la sécurité dans toutes les formes d'illusion, et l'homme a apparemment besoin de nombreuses illusions.
On entend au loin le hululement de la chouette, puis une réponse gutturale, venue de l'autre versant de la vallée. C'est encore l'aube. Les bruits du jour n'ont pas commencé et tout est calme. Il se passe quelque chose d'étrange et de sacré, là où le soleil se lève, comme une prière, un hymne à cette lueur sereine. Ce matin-là, la lumière était contenue. Il n'y avait pas de brise. La végétation, les arbres, les buissons, tout était paisible, immobile, en attente. Le soleil ne se lèverait pas avant au moins une demi-heure, et l'aurore couvrait lentement la terre d'une étrange immobilité.
Caressé par le soleil, doré, tout de clarté, le plus haut sommet de la montagne s'illuminait peu à peu, et la neige était pure, encore intacte à la lumière du jour.

Et comme nous gravissions la pente, laissant plus bas les sentiers de village et le bruit de la terre. les cri-

quets, les cailles et tous les oiseaux commencèrent à chanter leur hymne matinal, leur adoration de la journée nouvelle. Tandis que le soleil se levait, l'être se confondait avec cette lumière, abandonnant toutes les constructions de la pensée, en s'oubliait complètement, le psychisme vidé de ses luttes et de ses douleurs. Dans cette montée, cette escalade, nous n'avions plus la
sensation d'être séparés, ni même celle d'être humains.
La brume du matin s'amassait lentement dans la vallée — et nous, comme la brume, nous épaississions, pris de plus en plus dans l'illusion, le rêve romantique, l'idiotie de notre vie. Après un long moment, nous sommes redescendus dans le murmure du vent, des insectes, parmi les cris d'oiseaux. Et comme nous descendions, la brume se dissipait. Nous atteignions les rues, les boutiques, et la gloire de l'aurore s'évanouissait

rapidement. La routine quotidienne reprenait, tributaire des habitudes du travail, des désaccords qui nous opposent les uns aux autres, des divisions que créent diverses identifications, diverses idéologies, la préparation des guerres, notre douleur intérieure et l'éternelle souffrance humaine.

Vendredi 11 mars 1983

Le matin était frais, baigné dans une lumière qui n'existe qu'en Californie, particulièrement dans le sud. C'est une lumière vraiment extraordinaire. Ayant voyagé dans le monde entier, ou presque nous avons vu que la lumière et les nuages sont différents dans bien des contrées. En Hollande, les nuages sont bas; ici, en Californie, les nuages, contre le ciel bleu, semblent retenir la lumière pour toujours — cette lumière des grands nuages, de formes et de textures extraordinaires.
C'était un matin délicieux de fraîcheur. En suivant le chemin rocailleux qui s'élève sur les hauteurs, le regard surplombait la vallée, avec ses rangs et ses rangs d'orangers, d'avocatiers, et ses collines alentour. Et l'on avait l'impression d'avoir quitté ce monde, d'être coupé de toutes choses: de la lassitude, de la laideur des actions et des réactions humaines. En gravissant ce sentier pierreux, on laissait tout cela derrière. La vanité, l'arrogance, la laideur des uniformes, des médailles dont nous couvrons nos poitrines, la vanité des étranges costumes religieux, tout cela restait en bas.

En montant, nous avons failli trébucher sur une caille et sa douzaine de cailleteaux, qui se sont éparpillés dans les buissons en piaillant. Un peu plus haut, nous nous sommes retournés: la mère les avait rassemblés de nouveau sous ses ailes protectrices.
Pour atteindre les hauteurs, il fallait grimper plusieurs heures. Certains jours, on apercevait un ours, à quelque distance, qui allait son chemin sans nous remarquer. Et les cerfs, aussi, sur l'autre versant de la colline, semblaient indifférents. Enfin, on atteignait un haut plateau rocheux,

d'où l'on voyait, par-delà les collines du sud-ouest, la mer si bleue, si calme et infiniment lointaine. Un rocher poli et craquelé par des siècles de soleil sans merci nous servait de siège. Dans ses fissures, nous observions de minuscules créatures qui s'affairaient, et il régnait un silence total, absolu, infini. Un très grand oiseau, qu'on appelle un condor, tournoyait dans le ciel. Rien d'autre ne bougeait que ces tout petits insectes. Mais il y avait ce silence si serein qui n'existe que là où l'homme ne vient pas.
Nous avions tout laissé derrière, dans ce petit village, en bas. Absolument tout: notre identité, si nous en avions une, nos possessions, les expériences acquises, les souvenirs des choses qui nous étaient chères — nous avions tout laissé derrière, là-bas, parmi les sous-bois et les vergers lumineux. Ici le silence absolu régnait, et la solitude était totale. C'était une matinée merveilleuse. L'air fraîchissait encore et nous enveloppait. Nous avions perdu le lien à toute chose. Il n'y avait rien ici, rien au-delà.
Oubliez le mot « méditation ». L 'usage de ce terme l'a corrompu. Son sens habituel — réfléchir, pénétrer une chose par la pensée — est assez ordinaire et superficiel. Si vous voulez comprendre ce qu'est la

méditation, vous devez vraiment oublier ce mot, car les mots ne permettent pas de mesurer ce qui est incommensurable, ce qui dépasse toute mesure. Aucun mot, aucun système de pensée, aucun procédé, aucune pratique ne peut susciter cela. La méditation — s'il existait un terme qui n'ait pas été autant coupé de son sens, vulgarisé et dévoyé, puisqu'on s'en sert même pour gagner beaucoup d'argent: en laissant ce mot de côté, alors vous commencez doucement à ressentir un mouvement qui est hors du temps. Et encore, le mot « mouvement » implique le temps; ici, on veut parler d'un mouvement qui n'a ni début ni fin. Ce mouvement est comme une houle: des vagues qui se succèdent, ne commencent nulle part et ne vont pas se briser sur une plage. C'est une onde incessante.
Le temps, même ralenti, est assez ennuyeux. Il signifie croissance, évolution, devenir, accomplissement, apprentissage et changement. ***Ce n'est pas par lui que l'on accède à ce qui existe au-delà du mot « méditation ».*** Le temps n'a rien à voir avec cela. Il est l'action de la volonté, du désir qui ne peut en aucun cas [. . .] 1 ce qui réside bien au-

delà de « méditation ».
Ici, sur ce rocher, avec ce ciel étonnamment bleu, l'air est si pur, sans pollution. Par-delà la chaîne des montagnes, on voit le désert étendu sur des kilomètres. C'est vraiment une perception intemporelle de ce qui est. On ne peut affirmer l'existence que de cette perception-là.
Nous étions assis, en contemplation, et cela sembla durer des jours, des années, des siècles. Comme le soleil s'inclinait vers la mer, nous sommes redescen-

1. Mots inaudibles.
Tous les passages entre crochets indiquent des mots manquants ou incompréhensibles et complétés par l'éditeur.

dus dans la vallée où tout était nimbé de lumière, chaque brin d'herbe, chaque buisson, l'eucalyptus majestueux et la terre fleurie. La descente fut longue, comme l'ascension. Mais ce qui n'est pas du temps ne peut se mesurer par les mots. Et la méditation n'est qu'un mot. Les racines du ciel plongent dans le silence profond et immuable.
Ce matin était vraiment clair, empreint d'une beauté particulière. Chaque feuille était couverte de rosée. Comme le soleil se levait lentement et s'étendait sur la terre si belle, une grande paix emplissait la vallée. Les arbres étaient chargés d'une multitude de petites oranges. Le soleil illuminait peu à peu chaque arbre et chaque fruit. Assis sur la véranda surplombant la vallée, on voyait les longues ombres matinales. L'ombre est aussi belle que l'arbre. Nous voulions sortir, non pas en voiture, mais là, sous les arbres: sentir l'air frais et la fragrance de milliers d'oranges et de fleurs, entendre le son de la terre.
Un peu plus tard, nous sommes montés jusqu'au sommet de la colline qui surplombe cette vaste vallée. La terre n'appartient à personne. C'est ici que nous devons tous vivre pendant des années, labourant, pillant, détruisant.
Nous sommes toujours des hôtes sur cette terre, avec l'austérité que cela implique. L'austérité est plus profonde que le renoncement des possessions. Ce mot d'austérité a été spolié par les moines, les ermites, les *sannyasis*[1]. Il n'avait pas de sens là-haut, dans la solitude des choses, des multitudes de pierres, de petits animaux, de fourmis.

1. Hommes religieux hindous ayant renoncé aux biens de ce monde pour mener une vie errante.

Et dans le lointain, au-delà des collines, la grande mer brillait, étincelait. Nous avons scindé la terre comme si elle nous appartenait — votre pays, le mien, votre drapeau, son drapeau, la religion d'ici et celle de l'autre, là-bas. Le monde, la terre est divisée, en morceaux. Nous nous battons et nous disputons pour la possession, et les politiciens exultent de pouvoir maintenir cette division, sans jamais considérer le monde comme un tout. Il n'ont pas l'esprit global. Jamais ils ne ressentent ni ne perçoivent l'immense potentiel de n'avoir pas de nationalité ni de division. Ils ne s'aperçoivent jamais de la laideur de leur pouvoir, de leur position, de leur sentiment de supériorité. Ils sont comme vous et moi, mais ils occupent le siège du pouvoir avec toute la mesquinerie de leurs désirs et de leurs ambitions. Ainsi, ils assurent la survivance d'un comportement « tribal » que l'homme a toujours eu à l'égard de l'existence. Ils n'ont pas l'esprit libre de tout idéal ou idéologie, l'esprit qui dépasse les divisions entre les races, les cultures, et les religions que l'homme a inventées. ***Les gouvernements seront nécessaires tant que l'homme ne sera pas sa propre lumière***, tant qu'il ne mettra pas de l'ordre et de l'affection dans sa vie quotidienne, et qu'il ne portera pas un soin attentif à son travail, à ses observations, à son apprentissage. Il préfère être dirigé dans ses actes, comme il l'a été depuis toujours, par les anciens, les prêtres, les gourous. Et il accepte les ordres de ceux-ci, leurs curieuses pratiques destructrices, comme s'ils étaient des dieux incarnés, comme s'ils connaissaient toutes les conséquences de cette vie si extraordinairement complexe.
Au-dessus des cimes des arbres, du haut de ce rocher qui a un son propre comme tous les êtres de la terre, on se demande combien de temps il faudra à

l'homme pour apprendre à vivre sans querelles ni combats, sans guerres et sans conflits. L'homme a créé le conflit par sa division linguistique, culturelle et superficielle du monde. L'être humain a évolué pendant des

siècles de souffrance et de chagrin, de plaisir et de crainte, combien de temps mettra-t-il pour trouver une autre façon de vivre?
Alors que nous étions assis immobiles et en silence, un chat sauvage, un lynx, apparut. Comme le vent soufflait de la vallée, il n'avait pas senti l'odeur de l'homme. Il ronronnait en se frottant contre la pierre, et, la queue dressée, jouissait du bonheur de la terre. Puis il dévala la colline et disparut dans les fourrés. Il protégeait sa tanière, sa caverne ou sa couche. À l'affût du danger, il protégeait son bien essentiel, ses chatons. Il craignait l'être humain plus que tout, l'homme qui croit en Dieu et prie, l'homme riche avec son fusil qui tue si facilement. Ce lynx est passé si près que nous avons presque senti son odeurs. Nous étions si complètement immobiles qu'il ne nous a même pas vus ; nous faisions partie de ce rocher, partie du lieu.
Pourquoi l'homme ne comprend-il pas qu'il est possible de vivre en paix, sans guerre et sans violence, combien de temps lui faudra-t-il pour s'en rendre compte? Depuis des siècles et des siècles, il n'a rien appris. Ce qu'il est maintenant sera son avenir.
Il commençait à faire trop chaud sur ce rocher. Comme nous sentions la chaleur de la pierre irradier à travers nos vêtements, nous nous sommes levés pour redescendre, en suivant le chemin que le lynx avait pris avant de disparaître. Il y avait bien d'autres créatures: le serpent noir, le serpent royal, le crotale à sonnettes. Tous s'affairaient silencieusement. L'air du

matin s'était dissipé; peu à peu, le soleil déclinait vers l'ouest. Dans une heure ou deux, il disparaîtrait derrière ces collines au profil merveilleux, dans les feux du soir bleu, rouge et jaune. Et puis la nuit commencerait, emplissant l'air de ses bruits; le silence total ne viendrait que bien plus tard. Les racines du ciel procèdent de l'insondable, car c'est là que réside l'énergie vaste et profonde.

Mardi 15 mars 1983

Cette extrémité de la vallée était paisible, surtout en ce matin tranquille, on n'y entendait pas le bruit de la circulation. Les collines étaient derrière nous; la plus haute montagne de la région a plus de deux mille mètres. La maison est entourée de vergers, d'oranges d'un jaune éclatant, et ce jour-là le ciel bleu était immaculé. Dans l'air encore silencieux, on percevait le bourdonnement des abeilles parmi les fleurs. Derrière la maison, il y avait un chêne californien d'un grand âge[1], dont le vent avait cassé plusieurs branches mortes. Il avait survécu à de nombreux orages, à bien des étés de forte chaleur et aux hivers froids. Il aurait pu nous conter de belles histoires, mais en ce matin sans vent, il gardait le silence. Tout alentour n'était que verdure ponctuée d'oranges vives, jaunes et brillantes, et l'air était empli du parfum du jasmin.
Cette vallée est loin du bruit et de l'agitation des hommes, de toute la laideur de la civilisation. Les nouvelles fleurs d 'oranger commençaient tout juste à éclore. Dans une semaine ou deux, leur parfum et le

1. Le chêne vert californien.

murmure de milliers d'abeilles empliraient la vallée. C'était un matin de paix, mais plus loin, il y avait le monde malade, qui vit dans un danger et une corruption croissants, cherchant à se distraire de son immense ennui par la religion, entre autres moyens. La superficialité de l'existence prospère. L'argent semble avoir la plus grande valeur, et avec lui le pouvoir, la hiérarchie, et toute la souffrance qu'ils entraînent.

— ***Que signifie la mort?***

« En ce matin si clair, je voudrais m'entretenir avec vous d'un sujet plutôt triste et effrayant: le sentiment d'appréhension qui étreint tout être humain et moi-même. Je voudrais réellement comprendre, et pas seulement intellectuellement par la description, pourquoi, comme mes semblables, je redoute la fin de l'existence.
Nous tuons si facilement — nous pratiquons des sports sanguinaires, tels que le tir aux oiseaux comme simple jeu d'adresse, la chasse au renard, ou les massacres de créatures marines — la mort semble être partout.

Assis sur cette véranda tranquille, devant ces oranges à la couleur si vive, il est difficile, voire incongru, de parler d'une chose aussi effrayante. L'homme, à travers les âges, n'a jamais vraiment compris ni résolu cette chose qu'on appelle la mort.
J'ai bien sûr étudié les différentes approches rationnelles, religieuses et scientifiques, les croyances qui, toutes, prétendent connaître d'autres réalités; certaines d'entre elles sont logiques et réconfortantes, mais la peur de l'inconnu demeure un fait.
J'en parlais avec un ami dont la femme venait récemment de mourir. C'était un homme très seul. Il avait tendance à vivre dans ses souvenirs, et cherchait, par des séances de médiumnité, à savoir si sa

femme, qu'il aimait vraiment, avait totalement disparu, ou s'il existait une continuité de son être, dans une autre dimension, dans un autre monde.
Il me dit: "C'est étrange, mais au cours d'une de ces séances, le médium a prononcé mon nom et dit qu'il avait un message de ma femme. Ce message avait trait à une chose que seuls ma femme et moi connaissions. Bien sûr, le médium peut avoir lu mes pensées, comme il est possible que ma femme existe encore. La pensée du secret que nous partagions était dans l'air. J'ai interrogé plusieurs personnes sur des expériences similaires. Tout cela me semble vain, un peu bête, y compris ce message de ma femme, si futile, si profondément dérisoire."
Je ne souhaite pas discuter avec vous du fait que l'entité d'une personne subsiste ou non après sa mort. Cela ne m'intéresse pas. Certains affirment qu'il y a une continuité, d'autres disent que l'être est anéanti. Cette contradiction — entre annihilation, fin totale de la personne, et continuation de l'individu — on la retrouve dans tous les textes, de l'antiquité à nos jours. Mais tout cela, à mon avis, passe à côté de l'essentiel. C'est du domaine de la spéculation, de la superstition, de la croyance, du besoin de réconfort et d'espoir. Là n'est pas ce qui me préoccupe, et je tiens à l'affirmer car c'est au moins une certitude. Je voudrais parler avec vous, si vous le permettez, du sens de toute cette affaire — vivre, et puis mourir. Tout cela n'a-t-il aucun sens? Est-ce incohérent, sans profondeur et sans importance? Des millions d'êtres sont morts et des millions naîtront, pour vivre et mourir encore. J'en fais partie, et je me demande toujours: quel est le sens de la vie et de la mort?

La terre est belle. J'ai beaucoup voyagé et rencontré des êtres instruits et sages, mais eux aussi doivent mourir.

28

Je suis venu de loin en espérant que vous aurez la bonté et la patience de m'accorder le temps de discuter tranquillement de cela.

— Le doute est riche. Il clarifie et purifie l'esprit. La remise en question, le fait même de la présence du doute en soi, nous aide à éclaircir notre recherche. Il faut douter non seulement de tout ce que les autres ont dit, de l'idée de régénération, de la croyance et du dogme chrétien de la résurrection, mais aussi de la certitude asiatique de la continuité.
C'est en doutant et en remettant tout cela en question que nous trouvons la liberté nécessaire à notre recherche. Si l'on écarte vraiment toutes ces notions, non seulement verbalement, mais en les niant au plus profond de soi, alors on ne vit plus dans l'illusion. Une liberté totale à l'égard de toutes les illusions imposées ou créées par nous est indispensable. Nous jouons de ces illusions, mais si nous sommes sérieux, elles n'ont en fait aucun rôle, non plus que la foi.
Ayant donc écarté toutes ces choses, non pas temporairement mais avec la conscience lucide de leur caractère erroné, l'esprit n'est plus prisonnier des inventions humaines au sujet de la mort, de Dieu, ni de tous les rituels créés par la pensée. C'est seulement dans la liberté d'opinion et de jugement que nous pourrons délibérément, véritablement explorer le sens de la vie et de la mort — de l'existence et de sa fin. Si l'on est prêt à cela, si l'on en a la volonté, ou mieux, si l'on ressent véritablement et profondément le besoin de découvrir ce qu'il en est de la vie et de la mort (c'est un problème d'une extrême complexité, qui demande qu'on l'examine avec le plus grand soin), par où commencer? Par la vie, ou par la mort? Par le vivre, ou par la fin de ce que nous appelons vivre?

29

— J'ai plus de cinquante ans et j'ai mené une vie assez extravagante, en portant intérêt à beaucoup de choses. Je voudrais commencer par... En

fait, j'hésite, je ne sais trop par quoi commencer.

— Je pense que nous devrions commencer par le début de l'existence humaine, par le début de notre propre existence d'être humain.

— Je suis né dans une famille assez aisée, où j'ai reçu une éducation et une instruction soignées. J'ai travaillé dans les affaires, et j'ai suffisamment d'argent; je suis à présent un homme seul. J'avais une épouse et deux enfants qui ont tous péri dans un accident d'auto. Je ne me suis jamais remarié. Je pense que je voudrais commencer par parler de mon enfance. Au début, comme chez tout enfant pauvre ou riche, existait chez moi un psychisme bien développé, une activité centrée sur soi. Il est curieux de constater, rétrospectivement, que cette continuité du moi possessif, dénommé J. Smith, existe depuis la plus tendre enfance. Il est allé à l'école, s'est affirmé, est devenu agressif, arrogant, s'est ennuyé; puis ce furent la faculté et l'université. Mon père dirigeait une entreprise prospère où j'entrai. Je gravis tous les échelons. Et quand ma femme et mes enfants sont morts, j'ai entrepris cette quête. La perte simultanée de ces trois êtres, tous les souvenirs que je gardais d'eux affluant tout à coup, ce fut un choc terrible, une douleur brutale. Quand le choc est passé, j'ai commencé une recherche, par des lectures, des voyages à travers le monde, afin de poser des questions et de parler de ce problème avec certains soi-disant maîtres spirituels, des gourous. Je lisais énormément, mais n'étais jamais satisfait. Je suggère donc, si je puis me le permettre, que nous commencions par l'action même de la vie,

la construction, jour après jour de mon esprit cultivé et limité. Je suis cela. C'est ce dont ma vie est faite. Ma vie n'a rien d'exceptionnel., j'appartiens, si l'on veut, à la bourgeoisie aisée. Pour un temps, ce fut agréable et stimulant, mais parfois, cela devenait terne, ennuyeux, monotone. La mort de ma femme et de mes enfants m'a en quelque sorte tiré de là. Je ne suis pas devenu morbide, mais je veux connaître la vérité, s'il y en a une, au sujet de la vie et de la mort.

— Comment se constitue le psychisme, l'ego, le moi, la personne qu'on appelle « je »? Comment est apparue cette chose d'où est né le concept

de l'individu, le moi, séparé des autres? Comment cette force qu'est le moi, ce sens du je, se met-elle en marche? Nous nous servirons du terme « moi » pour désigner à la fois la personne, le nom, la forme, les caractéristiques de l'ego. ***Comment est né ce moi?*** Vient-il au monde avec des caractéristiques transmises par les parents? Consiste-t-il simplement en une série de réactions? Ne fait-il que perpétuer des siècles de tradition? Le moi est-il forgé par les circonstances, les accidents, les événements? Est-il le produit de l'évolution — c'est-à-dire d'un processus temporel qui l'aurait progressivement affirmé et lui aurait donné plus d'importance? Ou, comme certains le prétendent, en particulier dans la sphère religieuse, l'écorce extérieure du moi abrite-t-elle en fait l'âme, et ce concept ancien des hindous et des bouddhistes? Le moi vient-il à l'existence par la société des hommes, qui renforce l'idée que l'on est séparé du reste de l'humanité? Toutes ces propositions font état de certaines vérités, de certains faits, et elles aussi constituent le moi. Ce dernier a pris une importance considérable dans le monde actuel. En démocratie, l'expression de

soi est dite liberté, et dans le monde totalitaire, cette liberté est réprimée, refusée et châtiée. Diriez-vous que cet instinct commence chez l'enfant, lorsqu'il éprouve le besoin de posséder? Nous avons peut-être hérité cet instinct possessif des animaux, chez qui il existe aussi. Le moi commence sans doute avec la possessivité. C'est à partir de cet instinct, de cette réaction, qu'il prend son essor, se renforce, et s'établit fermement. La possession d'une maison, d'un territoire, d'un savoir, ou de certaines capacités — tout cela procède de l'activité du moi. Ce mouvement procure le sentiment d'être un individu séparé du tout.

Maintenant vous pouvez entrer dans les détails: ***ce moi est-il distinct du reste de l'humanité?*** Le fait que vous ayez un nom à part, un organisme particulier, certaines tendances, peut-être un talent, différents de ceux d'un autre, cela suffit-il à faire de vous un individu? L'idée que chacun de nous est séparé d'autrui correspond-elle à une réalité? Ou bien, se peut-il que ce concept soit entièrement illusoire, tout comme notre division du monde en communautés et en nations différentes, qui correspond, en fait, à une forme plus grande de tribalisme? Le souci qu'a chacun, chaque communauté, d'être différent des autres personnes et des autres communautés, est-il justifié dans la réalité? Vous direz, bien entendu,

qu'il est réel dans la mesure où vous êtes américain et les autres sont français, russes, indiens, chinois, etc. La différence linguistique, culturelle et religieuse a provoqué des ravages, des guerres terribles, un mal incalculable dans le monde. Bien sûr, elle est aussi porteuse de grande beauté, car elle permet l'expression des talents du peintre, du musicien, du chercheur scientifique, etc. Vous voyez-vous comme un individu distinct, avec un cerveau qui n'appartient qu'à vous, à per-

sonne d'autre? Cela est votre pensée, censée être différente de celle d'autrui. Mais l'acte de penser est-il vraiment individuel? N'est-ce pas la pensée que partagent tous les êtres humains, du plus brillant homme de science à l'ignorant le plus primitif?
Toutes ces questions nous viennent lorsque nous considérons la mort d'un être humain. Mais si vous observez tout ce que la société et la religion entretiennent — les réactions, le nom, la forme, la possessivité, le besoin d'être distinct de l'autre — si vous l'examinez avec logique, d'une façon raisonnable et saine, ***vous considérez-vous comme un individu?*** Voilà une question importante par rapport au sens de la mort.

— Je vois où vous voulez en venir. Je comprends, je perçois intuitivement, que tant que je penserai être un individu, ma pensée sera distincte de celle d'autrui, et mon anxiété, ma souffrance seront séparées de celles de l'humanité. Il me semble — dites-moi si je fais erreur — que j'ai réduit le vaste système vivant de l'humanité à une seule petite vie mesquine. Êtes-vous en train de dire que je ne suis pas du tout un individu? Que ma pensée ne m'appartient pas? Que ce cerveau n'est pas le mien, séparé de tous les autres? Ai-je bien compris ce que vous suggérez? Est-ce là ce que vous soutenez? Est-ce votre conclusion?

— L'emploi du mot "conclusion", si je puis me permettre de vous le faire remarquer, n'est pas justifié. Conclure signifie refermer, mettre fin à un argument, ou conclure la paix après une guerre. Nous ne concluons rien; nous remarquons seulement, car nous devons nous éloigner des conclusions, de la finalité, etc. Une telle affirmation limite et rétrécit notre recherche. Mais il est un *fait* observable et rationnel, que votre pensée et celle d'autrui sont sem-

blables. L'expression de votre pensée peut varier : vous exprimerez une chose d'une certaine façon si vous êtes artiste, tandis que quelqu'un qui ne l'est pas l'exprimera autrement. Vous jugez et évaluez selon l'expression qui par la suite vous sépare, vous l'artiste, lui le footballeur. Mais tous deux, vous *pensez*. Le joueur de football et l'artiste souffrent, sont anxieux, ressentent la douleur, la déception, l'appréhension; l'un croit en Dieu, l'autre pas, l'un a la foi, l'autre ne l'a pas, mais cela même est commun à tous les êtres humains, et chacun croit pourtant être différent. Vous pensez peut-être que ma souffrance, ma solitude, mon désespoir sont entièrement différents, voire contraires à ceux d'autrui. Cela est notre tradition, notre conditionnement, ce pour quoi nous sommes éduqués — je suis arabe, tu es juif, etc. À partir de cette division se développent non seulement l'individu, mais aussi la différenciation raciale communautaire. L'individu, en s'identifiant à une communauté, une nation, une race, une religion, amène immanquablement le conflit entre les êtres humains. Mais nous nous préoccupons seulement des effets, et non pas des causes de la guerre, des causes de cette division. Nous indiquons seulement, sans affirmer ni tirer de conclusion, que profondément, psychologiquement, vous êtes, Monsieur, le reste de l'humanité. L'humanité entière partage vos réactions. Votre cerveau a évolué pendant des siècles avant de vous appartenir. Si vous êtes marqué par le christianisme, et croyez en certains dogmes et rituels, cet autre a son propre dieu et ses rituels, mais tout cela est assemblé par la pensée. ***Demandons-nous, profondément, s'il existe vraiment un individu.*** Nous sommes l'humanité entière. Cela n'est pas une idée romantique ou fantastique. Il est important et nécessaire que nous nous en ren-

dions compte afin de discuter plus avant du sens de la mort.
Qu'en pensez-vous, Monsieur?

— Je dois dire que toutes ces questions me troublent. Je ne suis pas sûr de la raison pour laquelle j'ai toujours considéré que j'étais séparé de vous et d'autrui. Ce que vous dites me semble vrai, mais je dois y réfléchir, j'ai besoin de quelque temps pour l'assimiler.

— Le temps est l'ennemi de la perception. Si vous réfléchissez à ce que nous avons dit jusqu'à présent, si vous en discutez et argumentez avec vous-même, si vous analysez notre conversation, cela va prendre du temps. Le temps est un facteur nouveau ajouté à la perception de ce qui est vrai. Enfin, laissons cela pour le moment. »

Lorsqu'il revint quelques jours plus tard, il paraissait plus calme et assez préoccupé. En ce jour nuageux, il allait sans doute pleuvoir. Cette région a besoin de beaucoup de pluie car au-delà des collines s'étend un vaste désert. C'est pour cette raison que les nuits sont très froides.

« Je suis de retour, après quelques jours de calme réflexion. Je vis seul dans une maison au bord de la mer, un de ces petits bungalows face au Pacifique bleu, sur une plage où l'on peut marcher pendant des heures. Je fais souvent de longues promenades le matin ou le soir. Après vous avoir vu l'autre jour, j'ai parcouru plus de cinq miles à pied, et j'ai décidé de revenir vous voir. J'étais d'abord assez perturbé. Je ne discernais pas bien ce que vous vouliez dire, ce que vous cherchiez à me faire remarquer. Bien que je sois plutôt sceptique à l'égard de ces questions, j'ai laissé

vos paroles occuper mon esprit. J'emploie le mot "laissé" à dessein, car je ne les acceptais ni ne les niais, elles m'intriguaient plutôt: je les ai laissé pénétrer mon esprit. Après avoir délibéré, j'ai pris ma voiture, j'ai longé la côte et obliqué dans les terres pour venir jusqu'ici. C'est une très belle vallée. Je suis heureux de vous trouver. Pouvons-nous continuer notre conversation de l'autre jour?
Si j'ai bien compris, vous avez remarqué que la tradition d'une pensée transmise depuis plusieurs générations peut provoquer la fixation d'un concept que nous acceptons sans discuter ni réfléchir. Ainsi, par exemple, l'idée que nous sommes des individus séparés. En y pensant un peu plus (j'emploie "penser" dans son sens ordinaire, c'est-à-dire en rationalisant, argumentant et remettant en question), j'ai eu comme une discussion, un long dialogue avec moi-même, et il me semble saisir enfin les implications de cette proposition. Je constate ce que nous avons fait du monde magnifique dans lequel nous vivons. Je vois tout le

déroulement historique des choses. Après bien des reconsidérations, je comprends vraiment la profondeur et la vérité de ce que vous dites. Si vous en avez le temps, je voudrais aller beaucoup plus loin dans tout cela. Vous le savez, je suis venu pour chercher à comprendre la mort, mais je vois combien il est important de commencer par se comprendre soi-même, afin que cette compréhension de soi nous amène à la question de la mort.

— Nous avons dit l'autre jour que nous partageons la lumière du soleil avec l'humanité entière[1]. La lumière du soleil n'est ni à vous, ni à moi. C'est l'éner-

1. Il n'avait pas dit cela. (N.d.A.)

gie source de vie, que nous partageons tous. Si vous observez avec sensibilité la beauté d'un coucher de soleil, l'humanité entière le partage. Ce n'est pas pour vous qu'il se couche à l'ouest, au nord, à l'est, ou au sud; seul importe le soleil couchant. Notre conscience, qui comprend nos actions et nos réactions, nos idées, nos concepts, nos schémas, nos systèmes de croyances, nos idéologies, nos craintes et notre foi, le respect que nous vouons à des choses que nous avons projetées, nos souffrances, nos contrariétés et nos peines — l'humanité entière les partage. Nous pensons que notre souffrance est personnelle. Nous sommes fermés à la souffrance de l'humanité. De même, nous considérons aussi le plaisir comme une propriété privée, comme notre excitation personnelle. Nous oublions que l'homme — et la femme aussi, bien entendu — souffre depuis la nuit des temps. Cette souffrance est la base de notre comportement. Tous les êtres humains la partagent.
Notre conscience n'est donc pas individuelle ; c'est la conscience de l'homme, qui a évolué, grandi, et s'est accumulée pendant des siècles innombrables. La foi, les dieux et tous les rituels créés par l'homme font partie de cette conscience, qui est une activité de la pensée. La pensée en a constitué le contenu — comportement, action, culture, aspiration; toute l'activité humaine est celle de la pensée. Et cette conscience même est le moi, le je, l'ego, la personnalité, etc. Je crois qu'il est indispensable de comprendre cela en profondeur, pas seulement logiquement ou en tant qu'argument, mais aussi intimement que le sang qui est en nous, notre

essence, le processus naturel de tout être humain. Notre responsabilité devient extrêmement grande lorsque nous réalisons cela. Tant que le contenu de notre conscience se maintient, nous

sommes responsables de tout ce qui se passe dans le monde. Tant que la peur, le sentiment nationaliste, la poursuite du succès — vous connaissez tout cela tant que cela sera, nous ferons partie de l'humanité, du mouvement humain. Il est extrêmement important de comprendre cela. C'est ainsi: le moi est construit par la pensée. Comme nous l'avons dit, la pensée n'appartient ni à vous ni à moi, elle n'est pas individuelle. Elle est ce que tous les êtres humains ont en commun. Et si l'on a profondément pénétré le sens de cette proposition, alors, je pense qu'on comprend la nature et le sens de la mort.

Enfant, vous est-il jamais arrivé, en longeant un ruisseau gargouillant au creux d'une petite vallée, de jeter dans un courant de plus en plus rapide quelque chose comme un petit bâton? Avez-vous vu comme l'objet suit la pente du cours d'eau, rebondit sur une petite bosse, franchit une crevasse, puis, en atteignant la chute, disparaît? C'est ainsi que disparaît notre vie.

Que signifie la mort? Qu'est-ce que ce mot, et en quoi consiste le sentiment menaçant qu'il suscite? Il semble que nous ne l'acceptions jamais. »

Mercredi 16 mars 1983

(suite du dialogue du 15)

« L'homme tue l'homme dans différents états d'esprit. Il l'a tué pour des causes religieuses, pour des causes patriotiques, pour la paix, il a tué par la guerre organisée. Nous tuer les uns les autres, sans fin, c'est notre lot. Monsieur, vous rendez-vous compte de cette tuerie, de toute la souffrance qu'endure l'humanité depuis la nuit des temps, des larmes, de l'agonie, de la brutalité et de la terreur que tout cela implique? Et cela

continue encore. Le monde est malade. Ce ne sont pas les hommes politiques de droite ou de gauche qui vont nous apporter la paix. Chacun d'entre nous est responsable, et nous devons faire en sorte que le massacre cesse, afin de vivre sur cette terre qui est nôtre, dans la beauté et dans la paix. C'est là une immense tragédie que nous n'assumons pas, et que nous ne voulons pas résoudre. Nous laissons ce soin aux experts, mais le danger, avec ces derniers, est aussi grand qu'un précipice profond ou qu'un serpent venimeux.
Mis à part tout cela, ***que signifie la mort?*** Que signifie-t-elle pour vous, Monsieur?

— Cela signifie que tout ce que j'ai été et tout ce que je suis prend brusquement fin, à cause d'une maladie, d'un accident, ou de la vieillesse. J'ai bien sûr lu des écrits et conversé avec des Orientaux et des Indiens qui croient en la réincarnation. Dans la mesure de mon entendement, mais ce n'est peut-être pas vrai, la mort signifie la fin d'un être vivant;la mort d'un arbre, d'un poisson ou d'une araignée, la mort de ma femme et de mes enfants. C'est une rupture soudaine, l'arrêt brutal de ce qui était en vie, avec ses souvenirs, ses idées, ses peines, ses angoisses, ses joies et ses plaisirs — comme voir ensemble un beau coucher de soleil. Tout cela a pris fin, et le souvenir que nous en gardons amène non seulement des larmes, mais la prise de conscience de notre inadéquation et de notre propre solitude. Et l'idée d'être séparé de sa femme et de ses enfants, de tout ce pourquoi l'on a travaillé, de ce que l'on a chéri, ce dont on se souvient avec la douleur de l'attachement — tout cela, et plus encore, cesse soudain d'exister. Voilà, je pense, ce que signifie la mort en général. Voilà ce que mourir veut dire. C'est la fin.
Sur le piano de mon bungalow, il y a une photo de ma femme et des enfants. Nous jouions souvent du piano ensemble. La photo contient leur souvenir, mais leur réalité a disparu. Le souvenir peut être douloureux ou agréable, mais le plaisir qu'il donne est plutôt faible car la souffrance domine. Pour moi, la mort, c'est tout cela.
Nous avions un gentil chat persan, une très belle bête. Un matin, nous l'avons trouvé mort sous le porche. Il avait dû manger quelque chose, et il était là sans vie, vide de sens; il ne ronronnerait plus jamais. C'est ça, la mort. La fin d'une longue vie ou

de celle d'un nouveau-né. J'ai eu, une fois, une petite plante qui promettait de devenir un bel arbre. Mais une personne étourdie, en passant, l'a piétinée par inadvertance; jamais elle ne deviendra un arbre. C'est encore une autre forme de la mort. La fin d'une journée, qu'elle ait été pauvre, ou riche et belle, ce peut aussi être une mort. Le début, et la fin.

— Monsieur, ***qu'est-ce qu'être en vie? Du moment où nous naissons à celui de notre mort, qu'est-ce que vivre?*** Il est important que nous comprenions la façon dont nous vivons — pourquoi, depuis des siècles, nous vivons ainsi. Il ne tient qu'à vous, n'est-ce pas, que ce soit une lutte constante. Le conflit, la douleur, la joie, le plaisir, l'angoisse, la solitude, la dépression et le travail, le labeur accompli pour les autres ou pour soi-même; être centré sur soi-même et, à l'occasion, généreux, envieux, courroucé; chercher à supprimer sa colère, ou la laisser se déchaîner, etc., c'est ce que nous appelons vivre. Les larmes, le rire, la peine, et le culte voué aux inventions humaines; vivre dans le mensonge, les illusions et la haine, la lassitude, l'ennui et les inepties que cela provoque: voilà notre vie. Ce n'est pas seulement la vôtre, mais celle de tous les êtres humains du monde, qui espèrent un jour y échapper. Ce système de culte, d'angoisse et de crainte perdure. Depuis une époque très reculée, le labeur, la lutte et la douleur, l'incertitude, la confusion, et aussi la joie et le rire font partie de notre existence.
Nous appelons mort l'arrêt de tout cela. La mort met fin à nos attachements les plus superficiels, comme aux plus profonds. Toutes les formes d'attachement finissent avec elle: celui du moine, celui du *sannyasi*, de même que celui de la mère de famille.

Plusieurs problèmes sous-tendent celui-ci : premièrement, la question de l'immortalité. ***L'immortalité existe-t-elle?*** Ce qui n'est pas mortel ne connaît pas la mort, L'immortel demeure, au-delà du temps, complètement inconscient d'une telle fin. ***Le moi est-il immortel, ou connaît-il une fin?*** Le moi ne peut devenir immortel. Le je et tous ses

attributs se constituent dans le temps, qui est la pensée; jamais il ne sera immortel. On peut bien inventer une idée de l'immortalité, une image, un dieu, une représentation, et y tenir pour y trouver du réconfort, mais là n'est pas l'immortalité.
Deuxième question, un peu plus complexe: ***est-il possible de vivre avec la mort?*** Non pas avec morbidité, ni de façon auto destructrice. ***Pourquoi avons-nous séparé la vie de la mort?*** La mort fait partie de notre existence. Le vivant et le mourant sont inséparables et se suivent inexorablement. Pourquoi séparer l'envie, la colère, la tristesse, la solitude et le plaisir que nous éprouvons, de ce qu'on appelle la mort? Pourquoi les gardons-nous à des miles de distance, des années-lumière les uns des autres? Nous acceptons la mort d'un vieil homme, qui est naturelle. Mais si quelqu'un de jeune meurt dans un accident, ou atteint d'une maladie, nous nous révoltons contre la mort. Nous disons que c'est injuste, que cela ne devrait pas être. Voilà ce qu'il nous faut examiner, non pas comme un problème, mais en en cherchant et en observant les implications, et sans se faire d'illusions.
Se pose aussi ***la question du temps*** — le temps qu'il faut pour vivre, pour apprendre, pour amasser, pour agir, pour faire quelque chose, et puis la fin du temps connu — le temps qui sépare le vivre du finir. Dès qu'il y a séparation, division, entre "ici" et "là", entre "ce qui est" et "ce qui devrait être", cela implique le

temps. Il me semble significatif que nous maintenions la division entre cette prétendue mort et ce que nous appelons la vie. C'est à mes yeux un facteur décisif.
La peur surgit lorsqu'il y a une telle séparation, On fait alors un effort pour surmonter cette peur, en recherchant le confort, la satisfaction, un sentiment de continuité. (Il s'agit ici bien sûr du domaine psychologique et non pas de la réalité physique ou technique.) Le moi s'est constitué dans le temps, et il est maintenu par la pensée. Si seulement nous pouvions nous rendre compte de ce que signifient, sur le plan psychologique, le temps et la division, la séparation des hommes, des races, des cultures, opposés les uns aux autres. Cette séparation provient aussi de la pensée et du temps, comme la division entre vie et mort. Vivre avec la mort dans la vie impliquerait un profond changement dans notre

conception de l'existence. Mettre fin à l'attachement sans limite, sans motif, et sans faire intervenir le temps, c'est mourir alors qu'on est encore en vie.
L'amour ne connaît pas le temps. L'amour n'appartient ni à vous ni à moi, il n'est jamais personnel; on peut aimer une personne, mais lorsqu'on limite ce sentiment à un seul être, il cesse d'être de l'amour. Dans l'amour véritable, il n'y a pas de place pour les divisions du temps, de la pensée, et de toutes les complexités de la vie, ni pour toutes les misères, les confusions, l'incertitude, les jalousies et les angoisses humaines. Il faut faire très attention au temps et à la pensée. Cela ne veut pas dire que nous devons vivre uniquement dans le présent, ce serait une absurdité. Le temps est le passé, modifié, qui continue dans le futur, C'est un continuum auquel la pensée s'accroche. Elle s'attache ainsi à quelque chose qu'elle a créé de toutes pièces.

43

Autre question: si les êtres humains représentent toute l'humanité — vous ne la représentez pas seulement, vous *êtes* l'humanité, car vous êtes le monde et le monde est vous — ***qu'advient-il lorsque vous mourez ?***
Lorsque vous (ou quelqu'un d'autre) mourez, vous êtes les manifestations du vaste courant des actions et des réactions humaines, du courant de la conscience et du comportement. Vous ferez partie de ce courant, qui conditionne l'esprit, le cerveau humain, aussi longtemps que vous resterez conditionnés par l'envie, la peur, le plaisir, la joie, et ainsi de suite. Votre organisme peut cesser de vivre, mais vous êtes dans ce courant, car vous êtes vous-même ce courant lorsque vous êtes en vie. Le courant change, ralentit par endroits, s'accélère à d'autres, plus ou moins profond, quand les rives se resserrent, se glissant dans un passage étroit pour ensuite se déverser librement dans un plus grand volume. Tant que vous êtes dans ce courant, vous ne connaissez pas de liberté. Vous n'êtes pas libre du temps, de la confusion et du malheur de l'accumulation de souvenirs et d'attachements. Une dimension différente ne s'ouvre que lorsque ce courant prend fin, non parce que vous le quittez pour devenir autre chose, mais parce qu'il cesse d'être. Cette dimension ne se mesure pas par les mots. La fin, sans motif, voilà tout le sens de vivre et de mourir. Les racines du ciel sont dans la vie et la mort.
»

Jeudi 17 mars 1983

Ce matin, les nuages étaient très bas. La pluie de cette nuit a suffi à arroser, enrichir et nourrir la terre. Par un matin comme celui-ci, devant les collines en suspens parmi les nuages, sous les cieux, on ne peut que trouver étrange et maladive l'énergie phénoménale que l'homme a dépensée de par le monde, pour accomplir les grands progrès technologiques de ces cinquante dernières années, polluant presque toutes les rivières, gaspillant les ressources pour entretenir cette agitation perpétuelle.
Ce matin, sur la véranda, le temps était loin de sa résonance humaine. Le temps-mouvement, nécessaire pour aller d'ici à là-bas, le temps d'apprendre, d'agir, le temps qu'il faut pour accomplir une transformation, dans la vie ordinaire. On comprend que le temps soit nécessaire à l'acquisition d'une langue ou d'un savoir-faire, à la construction d'un avion, la fabrication d'un ordinateur ou l'accomplissement d'un voyage; il y a le temps de la jeunesse, celui de la vieillesse, le temps d'un coucher de soleil et celui durant lequel le soleil se lève lentement au-dessus des collines; il y a les longues ombres et la lente croissance d'un arbre, le temps qu'il faut pour devenir un bon menuisier ou un

bon jardinier. Dans la réalité et l'action physique, le temps est utile, nécessaire à l'acte d'apprendre.
Cherchons-nous à utiliser le temps de la même façon dans le domaine psychologique? Appliquons-nous ce mode de pensée, d'action et d'apprentissage au monde intérieur, au psychisme, dans l'espoir de devenir quelqu'un, de nous améliorer? Il semble assez absurde de croire que l'on puisse changer « ce qui est » en « ce qui devrait être ». On pense qu'il faut du temps pour transformer la violence, dans toute sa complexité, en non-violence.
Lorsqu'on est assis seul, dans le calme, au-dessus de la grande vallée, on

peut presque compter les rangs d'orangers du verger, tant il est bien entretenu. Il n'est pas besoin de temps pour voir la beauté de la terre, mais il en faut pour transcrire cette vision sur une toile ou dans un poème. Il est probable que nous utilisons le temps pour échapper à « ce qui est », à ce que nous sommes, à notre futur et à celui de l'humanité. Dans le domaine psychologique, le temps est l'ennemi de l'homme. Nous voudrions que l'esprit se développe, qu'il grandisse, s'accomplisse, et devienne plus important qu'il n'est. Nous ne nous demandons jamais si cet espoir, ce concept, est justifié. Nous acceptons facilement et volontiers l'idée que le psychisme puisse évoluer, s'épanouir, pour atteindre un jour la paix et le bonheur. Mais en réalité, l'évolution psychologique n'existe pas.

Touche vive dans cette douce lumière, l'oiseau-mouche va et vient d'une fleur à l'autre, avec une vitalité étonnante pour un être si petit. Ses ailes battent avec une telle rapidité, à un rythme extraordinairement constant et régulier; il semble pouvoir avan-

cer aussi bien que reculer. C'est merveilleux de l'observer, de percevoir sa délicatesse, sa couleur vive, et l'on s'étonne que la beauté soit si petite, rapide et éphémère. Il y a une pie sur le câble téléphonique. Un autre oiseau contemple le monde entier du haut de cet arbre. Depuis une demi-heure qu'il n'a pas bougé, il regarde autour de lui, sa petite tête à l'affût du danger. Lui aussi, maintenant, s'est envolé. Les nuages commencent à s'éloigner des collines, qui sont si vertes!
Nous disions donc qu'il n'y a pas d'évolution psychologique. Le psychisme ne croîtra ni ne changera jamais en ce qu'il n'est pas. L'orgueil et l'arrogance ne peuvent ni s'améliorer ni s'accroître, pas plus que l'égoïsme, qui est le lot de tous les êtres humains, ne devient plus égoïste, plus proche de sa vraie nature. Il est assez effrayant de constater que le seul mot « espoir » comprend tout l'avenir du monde. L'idée d'un mouvement de « ce qui est » à « ce qui devrait être » est une illusion, et même un mensonge, si l'on peut se permettre d'employer ce mot. Nous acceptons comme fait accompli ce que l'homme répète depuis la nuit des temps. Mais si nous commençons à le remettre en question, à douter, nous pouvons voir très clairement — si nous voulons le voir, et non pas nous cacher derrière quelque image ou quelque formule sophistiquée —

la nature et la structure du psychisme, de l'ego, et du moi. Le moi ne pourra jamais devenir meilleur. Il essaie, croyant le pouvoir, mais il demeure dans des formes subtiles. Le moi revêt bien des apparences et se cache dans bien des structures; il peut varier d'un moment à l'autre, mais il reste toujours le moi, cette activité séparatrice et centrée sur soi, qui espère devenir un jour ce qu'elle n'est pas.

On voit alors que le moi n'est pas en devenir: il n'y a que la fin de l'égoïsme, de l'angoisse, de la douleur et de la souffrance que contient le psychisme, le moi. Il n'y a que la fin de tout cela, et cette fin ne demande pas de temps. Cela ne prendra pas fin après-demain, mais lorsqu'on aura perçu ce mouvement. Il s'agit non seulement d'une perception objective sans préjugés ni influences, mais débarrassée de toute l'accumulation du passé; il s'agit de voir sans l'observateur[1], car l'observateur appartient au passé et demeurera toujours tel, même s'il souhaite vivre une mutation profonde. Les souvenirs, aussi agréables soient-ils, n'ont aucune réalité; ils appartiennent au passé, partis, terminés, morts: c'est seulement en observant sans l'observateur, qui est du passé, que l'on voit la nature et la fin du temps.
L'oiseau-mouche est de retour. À travers une trouée dans les nuages, un rayon de soleil l'a rattrapé, illuminant ses couleurs, son long bec fin et ses ailes rapides. Porter un pur regard sur cet oiseau, sans autre réaction que l'acte de le voir, c'est voir le monde, de la beauté tout entier.

« L'autre jour, je vous ai entendu dire que le temps est l'ennemi de l'homme. Vous avez ajouté une brève explication à cette proposition qui semble bien excessive. Puis vous avez fait d'autres affirmations semblables. J'ai trouvé certaines d'entre elles justes et naturelles, mais l'esprit ne voit pas toujours l'évidence, le fait, la vérité. Je me suis demandé, posant aussi cette question à d'autres gens, pourquoi nos esprits sont devenus si ternes, lents, et pourquoi nous

1. Il s'agit d'un regard neuf, libre de tout souvenir, de toute image et de tout conditionnement. Cf. les autres ouvrages de Krishnamurti publiés aux Editions du Rocher. (N.d.E.)

ne voyons pas immédiatement si quelque chose est vrai ou faux. Pourquoi avons-nous besoin d'explications qui paraissent si évidentes une fois que nous les avons reçues? Pourquoi ne percevons-nous pas la vérité d'un fait? ***Qu'est-il arrivé à notre esprit?*** Je voudrais, si possible, avoir une discussion avec vous à ce sujet, et découvrir ***pourquoi mon esprit n'est pas subtil et vif***. Cet esprit exercé et éduqué pourrait-il jamais atteindre une véritable et profonde subtilité, une vivacité [capable de] saisir dans l'immédiat la qualité d'une chose, sa vérité ou son erreur.

— Monsieur, commençons par nous demander pourquoi nous en sommes arrivés là, Cela n'a rien à voir avec la vieillesse. Est-ce le fait de notre mode de vie — de l'alcool, de la cigarette, des drogues, de l'agitation, de la fatigue et de notre incessante occupation? Nous sommes occupés extérieurement comme intérieurement. Est-ce la nature même de notre savoir? Nous sommes habitués à acquérir des connaissances — au lycée, à l'université, ou dans l'apprentissage d'une technique. Le savoir est-il un des facteurs de ce manque de subtilité? Nos cerveaux sont bourrés de faits, ils ont accumulé une telle quantité d'informations transmises par la télévision, les journaux, les magazines, dont ils tentent d'absorber et retenir le maximum. Ce savoir contribue-t-il à détruire la subtilité? Mais nous ne pouvons ni nous débarrasser du savoir, ni le mettre de côté, car il est nécessaire. Bien sûr, Monsieur, vous avez besoin de savoir pour conduire une auto ou pour écrire. pour faire des transactions, voire pour tenir une bêche. Nous avons besoin du savoir dans la vie de tous les jours.
Nous parlons ici du savoir accumulé dans le domaine psychologique: toutes les connaissances que vous avez amassées au sujet de votre femme, si vous

en avez une, en dix ou cinquante ans de vie commune, ont-elles ou non endormi votre esprit? Tous les souvenirs et les images sont là, conservés. Nous parlons d'un savoir intérieur. Celui-ci a des raffinements superficiels qui lui sont propres: quand résister ou céder, quand accumuler ou ne pas le faire. Mais revenons à la question: la connaissance, à elle seule, ne rend-elle pas notre cerveau machinal,

répétitif à force d'habitude? L'encyclopédie contient les connaissances de tous ses auteurs. Pourquoi ne pas laisser ce savoir sur l'étagère et ne l'utiliser que lorsque nécessaire? N'en chargez pas votre cerveau.
Nous nous demandons si ce savoir fait obstacle à la compréhension, à la perception immédiate qui entraîne la mutation et la subtilité dont manquent les mots. Sommes-nous conditionnés par les journaux et la société dans laquelle nous vivons (et que nous avons créée, car chaque être humain, des générations passées à nos jours, a contribué à cette société dans quelque partie du monde que ce soit)? Notre pensée a-t-elle été formée par le conditionnement religieux? Une forte croyance dans une figure ou image est capable d'empêcher la subtilité et la rapidité [de l'esprit].
Sommes-nous si constamment occupés au point qu'il ne reste plus ni espace extérieur, ni espace intérieur, dans notre esprit et notre cœur? Nous avons besoin d'espace, mais en vivant dans une ville surpeuplée ou dans une famille nombreuse, il n'y a pas d'espace physique et nous sommes chargés de toutes les impressions reçues, de tous les stress. Psychologiquement aussi nous avons besoin d'espace. Il ne s'agit pas de l'espace imaginé par la pensée, ni de l'espace de l'isolement, ni de celui — politique, religieux ou racial — qui divise les hommes entre eux, ni

de celui qui sépare les continents, mais d'un espace intérieur qui n'a pas de centre. Qui dit centre, dit périphérie, circonférence. Ce n'est pas ce dont nous voulons parler.
Le fait que nous soyons devenus des spécialistes n'est-il pas aussi une des causes de notre manque de subtilité et de vivacité? Ayant subi une formation spécialisée, nous sommes peut-être vifs dans notre domaine, mais sommes-nous capables de comprendre la nature de la souffrance, de la solitude, etc.? Il est évident que l'on ne forme pas un esprit à être clair et sain; le terme "formé" signifie conditionné. Et comment se pourrait-il qu'un esprit conditionné soit jamais clair?
Voici donc, Monsieur, tous les facteurs qui empêchent la subtilité, la justesse et la clarté de l'esprit.
— Monsieur, je vous remercie de m'avoir reçu. Je n'ai peut-être pas tout compris de ce que vous m'avez dit, mais j'espère que quelques-unes des graines que vous avez plantées prendront racine, et que je permettrai à ces germes de grandir, de fleurir, sans trop interférer. Peut-être qu'alors

je verrai ou comprendrai quelque chose très rapidement, sans grandes explications et sans analyse verbale. Au revoir, Monsieur. »

Vendredi 18 mars 1983

À la mangeoire, il y avait au moins une douzaine d'oiseaux qui piaillaient et picoraient les grains en se chamaillant, jusqu'à ce qu'un oiseau plus grand arrive et qu'ils s'envolent à tire-d'aile. Quand ce dernier est parti, ils sont tous revenus en échangeant des cris, se disputant et faisant beaucoup de bruit. Puis un chat est passé, et dans l'affolement général, il y eut un cri perçant et beaucoup d'agitation, ce qui parvint à le chasser. Ce n'était pas un animal domestique, mais un des nombreux chats sauvages — de tailles, de formes et de couleurs différentes — qui rôdent dans la région. Toute la journée, la mangeoire était entourée d'oiseaux petits et grands, mais l'arrivée d'un geai bleu qui vitupérait contre le monde entier les a tous chassés — ou a provoqué leur départ. Ils guettaient les chats. À l'approche du soir, les oiseaux sont partis et tout est devenu silencieux, paisible. Les chats allaient et venaient, mais il n'y avait plus d'oiseaux.
Ce matin-là, les nuages étaient pleins de lumière, et l'air était chargé d'une promesse de pluie. Il avait beaucoup plu pendant ces dernières semaines. La réserve du lac artificiel était pleine à ras bord. Les feuillages verts, les buissons et les grands arbres atten-

daient tous le soleil, ce soleil de Californie qui d'habitude brille si fort mais qui n'était pas apparu depuis plusieurs jours.
On est en droit de se demander ***quel est le futur de l'humanité***, quel est l'avenir de tous ces enfants qui jouent, de ces jolis visages si gentils et joyeux? L'avenir est ce que nous sommes aujourd'hui. Historiquement, il en est ainsi depuis des millénaires: le vécu, la mort, et tout le labeur de nos vies. Nous ne faisons pas très attention au futur. Du matin au soir, la télévision nous montre des distractions sans fin, mises à part une ou deux chaînes dont les programmes sont meilleurs, mais trop courts.

Cela distrait les enfants et la publicité entretient ce sentiment de distraction. La même chose a lieu presque partout dans le monde. Quel sera l'avenir de ces enfants? Parmi les distractions il y a le sport, où trente, quarante à cinquante mille personnes hurlent à en perdre la voix autour de quelques joueurs dans une arène. Il y a aussi les rites et les cérémonies auxquels nous assistons dans une grande cathédrale, et que nous croyons saints et religieux, bien qu'il s'agisse encore d'une distraction, d'une expérience sentimentale et romantique, d'une sensation de religiosité. Si l'on observe cela dans différentes parties du monde, si l'on voit que l'esprit est envahi de distractions, d'amusements comme le sport, on ne peut que se demander, si l'on est sérieux: quel futur? La même chose sous d'autres formes? Une variété d'amusements? Si vous êtes un tant soit peu conscient de ce qui vous arrive, il vous faut envisager la façon dont le monde du sport et des loisirs s'est emparé de votre esprit et forge votre vie. Où cela nous conduit-il?

Peut-être ne vous en souciez-vous pas? Vous ne vous préoccupez probablement pas du lendemain. Il se peut que vous n'y ayez pas pensé, ou que vous trouviez trop compliqué, inquiétant ou risqué de penser aux années qui viennent. Il ne s'agit pas de notre propre vieillesse, mais de la destinée, si l'on peut dire, qui résulte de notre vie présente, emplie de toutes sortes de sentiments et de quêtes romantiques, avec ce monde de distractions qui empiète sur notre esprit. Si vous êtes un peu conscient de tout cela, quel sera le futur de l'humanité?
Nous avons déjà dit que l'avenir est ce que nous sommes maintenant. S'il n'y a pas de changement — nous ne parlons pas d'adaptation superficielle à quelque schéma politique, religieux ou social, mais d'un changement beaucoup plus profond qui demande soins, affection et attention — s'il n'y a aucun changement fondamental, le futur est ce que nous faisons à présent, chaque jour de notre vie. Le « changement » est un mot difficile. Changer quoi? Changer un schéma en un autre? Changer un concept? Un système politique ou religieux? Changer de ceci en cela? Tout ceci est du domaine de « ce qui est ». Un changement en quelque chose, formulé et projeté par la pensée, déterminé de façon matérialiste.
Interrogeons-nous attentivement sur le sens du mot « changement ». y a-t-il un changement quand il y a un motif? Y a-t-il changement s'il y a

une direction, un but particulier, tendant vers une conclusion qui semble rationnelle? « La fin de ce qui est » serait peut être une meilleure expression. Il s'agit d'une fin et non pas d'un mouvement de « ce qui est » vers « ce qui devrait être », car ce n'est pas cela, le changement. Mais la fin, la cessation — quel est le terme exact? Je pense que le mot « fin » est juste, donc limitons-nous à

celui-ci. La fin. Mais si la fin est motivée et raisonnée, si c'est l'affaire d'une décision, alors c'est seulement un passage de ceci en cela. Le terme de « décision » sous-entend une action de la volonté: « Je ferai ceci »; « je ne ferai pas cela ». Si le désir participe de l'acte de mettre fin, alors il en devient la cause. Lorsqu'il y a cause, il y a motivation, et donc pas de fin véritable.

Le xx siècle a connu d'innombrables changements, résultant de deux guerres mondiales dévastatrices, ainsi que du matérialisme dialectique, du scepticisme concernant les croyances, les activités et les rites religieux, etc. Dans le domaine technologique qui a déjà transformé beaucoup de choses, nous n'en sommes encore qu'au début. Des changements importants viendront lorsque tout le potentiel de l'informatique aura été développé. ***Quand l'ordinateur prendra le dessus, qu'adviendra-t-il de l'esprit humain?*** C'est là une question différente, à laquelle nous devrions revenir.

Bientôt l'industrie des loisirs sera dominante, comme elle est en train de le devenir. Alors que les jeunes, les étudiants sont constamment encouragés au plaisir, à la rêverie et au romantisme sensuel, les mots de retenue et d'austérité se perdent. On ne leur accorde plus une pensée. Bien sûr, le renoncement du moine ou du *sannyasi*, qui se couvrent d'une sorte d'uniforme ou d'un simple morceau d'étoffe, n'est qu'un reniement du monde matériel — ce n'est pas l'austérité. Vous ne vous soucierez probablement pas d'écouter quelles sont les véritables implications de l'austérité. Depuis votre enfance, vous avez été élevé dans le but de vous amuser, d'échapper à vous-même par les loisirs, religieux ou autres. La plupart des psychologues vous diront qu'il faut exprimer tout ce que vous ressentez, que toute forme de retenue est

néfaste et conduit à la névrose. Il est naturel que vous entriez de plus en plus dans le monde des distractions, du sport et des loisirs, qui vous aide à vous échapper de vous-même, de ce que vous êtes.
Le commencement de l'austérité est dans la compréhension de ce que vous êtes sans déformation des faits, sans *a priori* et sans réagir à ce que vous découvrez être votre nature. L'observation et la conscience, sans retenue ni contrôle, de toute pensée, de tout sentiment — comme l'observation sans préjugés ni déformation d'un vol d'oiseaux — donne un sentiment d'austérité extraordinaire. Ce sentiment dépasse toute retenue, tout jeu envers soi-même, et toutes ces idées puériles de progrès et d'accomplissement personnel. Cette observation donne une grande liberté empreinte de la dignité de l'austérité. Mais si l'on disait cela à un groupe d'étudiants ou d'écoliers d'aujourd'hui, ils regarderaient sûrement par la fenêtre d'un air ennuyé, [parce qu'ils vivent dans] un monde qui ne s'applique qu'à la recherche de son propre plaisir.

Un grand écureuil roux descendit de l'arbre, grimpa sur la mangeoire où il grignota quelques grains, et s'assit en regardant autour de lui de ses grands yeux ronds comme des billes, la queue magnifique, recourbée et dressée. Il resta ainsi quelques instants, descendit, longea les rochers, puis bondit vers l'arbre et disparut.

Il semble que l'homme se soit toujours échappé de ce qu'il est, du sens de sa vie et de tout ce qui l'entoure — l'univers, le quotidien, la mort et le commencement. Nous ne nous rendons pas compte que nous avons beau nous fuir nous-mêmes et nous dis-

traire consciemment ou inconsciemment, le conflit, le plaisir, la douleur, la peur, etc., demeurent toujours. Ils finissent par tout régir. Vous pouvez toujours essayer de les réprimer, ou de les mettre délibérément de côté par un effort de volonté, il referont surface. Le plaisir est l'un des facteurs dominants, porteur lui aussi des mêmes conflits, de douleur et d'ennui. L'épuisement du plaisir et l'agacement font partie des troubles de notre vie. Vous n'y échapperez pas, mon ami. Vous n'éviterez ce trouble profond et insondable que si vous consacrez vraiment, non

seulement votre pensée, mais une grande attention, à l'observation diligente du vaste mouvement de la pensée et du moi. Vous direz peut-être que tout cela est bien ennuyeux, voire inutile. Mais si vous n'y faites pas attention, si vous n'y prenez garde, l'avenir sera plus destructeur et intolérable, et, de plus, sans grand intérêt. Cette perspective n'est pas pour vous refroidir et vous déprimer, mais c'est un fait. Vous êtes aujourd'hui ce que vous serez demain, c'est inévitable. C'est aussi sûr que le lever et le coucher du soleil. C'est le lot de l'être humain et de toute l'humanité si nous ne changeons pas tous, si chacun de nous ne se transforme pas, sans projection préalable de la pensée.

Vendredi 25 mars 1983

Voici le deuxième matin du printemps, et il est merveilleux. Cet endroit est d'une beauté extraordinaire. Il a beaucoup plu la nuit dernière, tout a été lavé à nouveau, et toutes les feuilles brillent au soleil. On respire le parfum de milliers de fleurs, et le ciel est bleu, parsemé de nuages fuyants. La beauté d'un pareil matin est intemporelle. Ce n'est pas une matinée particulière: c'est le matin du monde. Le matin de la nuit des temps. Celui dont on espère qu'il durera toujours. Empli de lumière douce, étincelant et clair, l'air est si pur ici, au-dessus de la vallée. Les orangers et leurs fruits jaune vif ont été lavés et ils brillent comme au premier matin de leur vie. La terre est lourde de pluie et il y a de la neige sur les monts. C'est vraiment le matin éternel.
De l'autre côté de la vallée, les montagnes lointaines qui la bordent attendent le soleil car la nuit a été froide. Tous les rochers, les cailloux, et le petit cours d'eau semblent en éveil, pleins de vie.
Assis en silence, loin de tout, en regardant le ciel, vous sentez la terre entière, la pureté et la beauté de tout ce qui vit et bouge — à l'exception de l'homme.

— Le temps est-il nécessaire pour se transformer?

L'homme est semblable à lui-même depuis des siècles

et des siècles. Il continuera ainsi d'être ce qu'il est aujourd'hui, demain et après-demain. Le temps et l'évolution l'ont amené à son état présent. Son avenir sera le même, à moins d'une profonde et irréversible mutation de son psychisme.

Le temps est devenu extraordinairement important pour l'homme, pour chacun de nous — le temps d'apprendre, le temps d'acquérir une pratique, le temps de devenir et le temps de mourir — le temps extérieur du monde physique comme celui du monde psychologique. Le temps est nécessaire à l'apprentissage d'une langue, de la conduite, de la parole et à l'acquisition des connaissances. Sans le temps, il nous serait impossible d'assembler des éléments pour construire une maison; nous avons besoin de temps pour poser les briques ; pour aller d'un endroit à l'autre. Le temps est un facteur éminent de notre vie — pour acquérir, pour dépenser, pour guérir ou pour écrire une simple lettre. Nous pensons sans doute avoir besoin du temps psychologique, le temps de ce qui a été, modifié dans le présent et se poursuivant dans le futur. Le temps, c'est le passé, le présent et l'avenir. Intérieurement, l'homme y accroche tous ses espoirs; l'espoir et le temps ne font qu'un. L'avenir et ses lendemains [nous réservent] le temps de *devenir* intérieurement — d'être « ceci » et de *devenir* » « cela ». Le devenir, comme dans le monde physique, procède du plus petit au plus grand, ainsi, professionnellement, du poste le plus insignifiant au plus élevé.

Nous pensons avoir besoin du temps pour changer de « ceci » en « cela ». Les mots mêmes « espoir » et « changement » impliquent le temps. Il est clair que nous avons besoin de temps pour voyager, pour atteindre un port ou un pays après un long trajet à destination d'un lieu souhaité. Ce lieu souhaité, c'est

l'avenir. Il est bien évident que dans les domaines de la performance, de l'acquisition, et de la formation professionnelle qui exige un certain entraînement, le temps est non seulement nécessaire mais indispensable. Alors nous étendons ce même mouvement de devenir au domaine psychologique. Mais le devenir psychologique existe-t-il vraiment? Nous le prenons comme un fait accompli, sans jamais le remettre en question. Les religions et les livres évolutionnistes nous ont

appris qu'il faut du temps pour changer « ce qui est » en « ce qui devrait être ». La distance à franchir est le temps. Nous acceptons que le passage de la violence à la non-violence implique du plaisir et de la souffrance et qu'il faille énormément de temps pour atteindre cet idéal. Nous suivons ce schéma aveuglément, chaque jour de notre vie, sans rien remettre en question. Nous ne doutons pas. Nous suivons le processus traditionnel. Et cet espoir de l'accomplissement, qui n'est pas atteint sans difficultés, est sans doute l'un des malheurs de l'homme.
Le temps — qui change ce qui est en quelque chose de tout à fait différent — fait-il réellement partie du domaine psychologique? À quoi servent les idéaux, les idéologies, politiques ou religieux? Ne sont-ils pas des concepts humains qui divisent et génèrent le conflit? Après tout, les idéologies de droite, de gauche ou du centre proviennent d'une activité de la pensée qui étudie, soupèse, juge, et aboutit à une conclusion qui n'admet plus aucune remise en question. Aussi loin que l'homme se souvienne, des idéologies ont existé. Elles sont de la même nature que les croyances qui séparent les hommes les uns des autres. Cette séparation s'accomplit dans le temps: du « moi », de l'ego, de la personne à la famille, de celle-ci au groupe, de la tribu à la nation. Ces divisions tribales

pourront-elles jamais être comblées? L'être humain s'efforce d'unifier les nations, qui ne sont qu'une sorte de tribalisme magnifié. Mais leur unification est impossible : elles demeureront toujours distinctes. L'évolution a séparé les groupes, et nous poursuivons les guerres religieuses ou autres. Le temps ne changera rien à cela. Le savoir, l'expérience et les conclusions définitives qui en découlent ne généreront jamais une compréhension globale, une relation au monde entier, un esprit global.
La question est de savoir s'il est possible de changer « ce qui est », le présent, en ne tenant pas compte du mouvement du temps. Est-il possible de changer la violence — sans pour autant devenir non-violent, car ce ne serait que l'équivalent inverse de ce qui est, c'est-à-dire encore un mouvement de la pensée? Peut-on changer le sentiment d'envie avec tout ce qu'il signifie, sans prendre de temps? On sait que le mot « changement » implique la notion de temps, et que même le mot « transformation » ne convient pas, car il désigne un mouvement d'une

forme à une autre. Mais cesser d'être envieux sans recourir au temps? Le temps c'est la pensée. Le temps c'est le passé.
Le temps est une motivation. Peut-il y avoir un changement — j'emploie bien ce mot — sans motivations? Le terme « motivation » lui-même ne sous entend-il pas déjà une direction, une conclusion? Quand il y a motif, il n'y a véritablement aucun changement. Le désir aussi a une structure complexe. Le désir de changement ou la volonté de changer deviennent une motivation qui, à son tour, déforme ce qui doit changer, ce qui doit finir. La fin n'est pas dans le temps.

Les nuages se rassemblent lentement autour de la montagne, ils vont bientôt obstruer le soleil et il pleu-

vra sans doute, comme hier. Car dans ces contrées-ci, c'est la saison des pluies. Il ne pleut jamais l'été: quand il fait chaud et sec, cette vallée est un désert. Au-delà des collines, le désert est là, ouvert à l'infini et morose. En d'autres saisons, il est très beau, avec son espace si vaste. Quand le printemps disparaît, tout se réchauffe, les arbres semblent flétrir et les fleurs ne sont plus. La chaleur sèche rend tout clair et limpide.

« Monsieur, pourquoi dites-vous que le temps n'est pas nécessaire au changement?

— Cherchons ensemble où est la vérité, sans accepter ni renier ce que d'autres ont dit, mais ayons ensemble un dialogue pour explorer cette question. On nous a appris, et c'est une tradition, à croire que le temps est indispensable au changement, n'est-ce pas vrai? Le temps sert à devenir plus important que ce que l'on est. Il ne s'agit pas ici du temps matériel nécessaire à l'acquisition d'une pratique, mais nous nous demandons si le psychisme peut devenir plus considérable et meilleur qu'il n'est, atteindre à un niveau de conscience supérieur. C'est un mouvement de mesure, de comparaison. Ensemble, nous nous demandons, n'est-ce pas, ce que signifie le changement. Nous vivons dans le désordre, la confusion, l'incertitude, en réagissant contre telle chose ou en faveur de telle autre. Nous recherchons les récompenses et évitons les punitions. Nous voulons la sécurité, mais tout ce que nous faisons semble créer l'insécurité. Cela, et le reste, fait le désordre de

notre vie quotidienne. On ne peut pas être désordonné ou négligent en affaires, par exemple. Il faut être précis, penser avec clarté et logique. Mais on ne poursuit pas

cette attitude dans le domaine psychologique. On a constamment besoin de fuir « ce qui est », de devenir différent de ce que l'on croit être, d'éviter les causes du désordre.

— Je comprends cela, dit l'autre. Nous nous échappons en effet de « ce qui est ». Nous ne considérons jamais avec assez de soin et d'attention ce qui se passe maintenant en chacun de nous. Nous essayons seulement de supprimer ou de transcender « ce qui est ». Si nous souffrons d'une grande douleur psychologique, intérieurement, nous ne l'observons jamais très attentivement. Nous voulons tout de suite l'effacer et trouver quelque réconfort. Et il y a toujours un combat pour atteindre un état qui ne connaîtrait ni la douleur, ni le désordre. Mais l'effort pour mettre de l'ordre semble lui-même augmenter le désordre et amener d'autres problèmes.

— Avez-vous remarqué que lorsque les politiciens tentent de résoudre un problème, la solution qu'ils y apportent crée de nouveaux problèmes? Cela ne s'arrête jamais.

— Voulez-vous dire, Monsieur, que le temps n'est pas un facteur de changement? Je distingue cela vaguement, mais je ne suis pas sûr de vraiment le comprendre. Vous dites en fait que si je suis motivé par le changement, cette motivation elle-même fait obstacle au changement. En effet, le motif est mon désir, ce besoin pressant de fuir le désagrément et la gêne, pour un état plus satisfaisant qui me rendra heureux. Un motif ou une cause aura dicté sa forme à la fin psychologique. Je comprends cela. J'ai un aperçu de ce que vous dites. Je commence à envisager ce qu'implique l'idée de changement en dehors du temps.

— Alors demandons-nous: existe-il une perception de « ce qui est » qui ne tienne pas au temps? En d'autres termes, est-il possible de regarder, d'observer « ce qui est » sans le passé, les souvenirs accumulés, les noms, les mots, les réactions? Est-il possible d'examiner ce sentiment, cette réaction que nous nommons par exemple l'envie, sans l'intervention de l'acteur, de celui qui est constitué de tous les souvenirs des événements passés?
Le temps, ce n'est pas simplement le lever et le coucher du soleil, aujourd'hui, hier ou demain. C'est une chose bien plus complexe et subtile. Afin de comprendre, véritablement, la nature et la profondeur du temps, il nous faut méditer sur l'éventualité que le temps s'arrête. Il ne s'agit pas d'un temps fictif ou de spéculations fantastiques et romantiques que créé l'imagination, mais de se demander si le temps, dans le domaine psychologique, peut jamais réellement prendre fin. C'est là la question. On peut analyser la nature du temps, l'étudier, tenter de découvrir si la continuité psychique est une réalité ou un espoir vain de l'homme cherchant à s'accrocher à quelque chose qui lui donnera de la sécurité, du confort. Le temps prend-il sa source dans les cieux? En regardant le ciel, ses planètes et son nombre incalculable d'étoiles, peut-on comprendre l'univers avec un esprit tributaire du temps? Est-il besoin du temps pour saisir et comprendre le grand mouvement du cosmos et de l'être humain, pour avoir une perception de l'éternelle vérité?
Puis-je suggérer qu'il faudrait toujours, non pas penser, mais observer dans son ensemble, avec constance, le mouvement du temps, qui n'est autre que le mouvement de la pensée? Le temps et la pensée ne sont pas deux choses, deux actions ou

deux mouvements distincts. Le temps est la pensée et la pensée est le temps. On pourrait aussi bien demander s'il y a une fin totale de la pensée, c'est-à-dire du connu. Le savoir c'est le temps, tout comme la pensée, et nous nous demandons si l'accumulation de savoir, si l'acte d'amasser de plus en plus d'informations et de pénétrer plus avant dans la complexité de l'existence, si cela peut prendre fin. La pensée peut-elle cesser, alors même qu'elle constitue l'essence du psychisme, les peurs, les plaisirs, les angoisses, la solitude, la souffrance et le concept du moi séparé de l'autre? Cette activité égocentrique peut-elle s'arrêter tout entière? Tout cela prend fin avec la mort. Nous ne parlons pas ici de la

mort terminale, mais d'une perception de la pensée et du temps prenant fin.
Le savoir, après tout, c'est l'accumulation de différentes expériences dans le temps, l'enregistrement d'incidents et d'événements divers; cet enregistrement est stocké naturellement dans le cerveau. Il constitue l'essence du temps. Est-il possible de déterminer quand cet enregistrement est nécessaire, et s'il est vraiment indispensable dans le domaine psychologique? Il ne s'agit pas de faire le tri des savoirs et des techniques nécessaires, mais de comprendre la nature et le pourquoi de cet enregistrement, à partir duquel l'être humain agit et réagit. Quand nous nous sentons insultés ou blessés psychologiquement par un mot, un geste ou une action, pourquoi enregistrons-nous cette blessure? Est-il possible de ne pas retenir la flatterie ou l'insulte, d'éviter à l'esprit de trop se charger afin de lui donner de l'espace, et que le psychisme, que nous connaissons en tant que moi constitué par le temps et la pensée, prenne fin? Nous avons toujours peur de ce que nous n'avons jamais

vu ni perçu, de ce dont nous n'avons pas fait l'expérience. On ne fait pas l'expérience de la vérité. Pour éprouver une expérience, il faut qu'il y ait un sujet. Le sujet de l'expérience est le produit du temps, de l'accumulation de souvenirs, de connaissances, etc.
Comme nous l'avons déjà dit, le temps requiert une compréhension rapide et attentive. Pouvons-nous exister, dans notre vie quotidienne, sans le concept d'avenir? Pardonnez-moi, ce n'est pas le terme de concept qui convient, mais plutôt, ***est-il possible intérieurement de vivre sans le temps?*** Les racines du ciel ne sont pas dans le temps et la pensée.

— Monsieur, ce que vous dites est devenu une réalité quotidienne. Alors même que je vous écoute, vos commentaires sur le temps et la pensée me paraissent si simples et si clairs que pendant une ou deux secondes, le temps s'arrête peut-être effectivement. Mais si je retourne à ma routine, avec l'ennui et la lassitude qu'elle comprend, même le plaisir devient fatigant. Je reprendrai le cours ancien des choses. Il me semble incroyablement difficile de laisser tomber cette trame et de regarder comment fonctionne le temps sans y réagir. Mais je commence à comprendre (et j'espère que ce n'est pas seulement par les mots) qu'il est possible de ne pas enregistrer, si je puis employer votre expression. Je

me rends compte que je suis un disque, programmé pour être ceci ou cela. Il est assez facile de le constater, et peut-être de mettre tout cela de côté. Mais mettre fin à la pensée et à la complexité du temps demande une attention extrême et une observation minutieuse. Mais ***qui poursuit cette recherche, si le chercheur lui-même est le produit du temps?*** Je saisis une chose. En vérité vous dites: regardez sans réaction, accor-

dez une totale attention aux choses ordinaires de la vie, et découvrez-y la possibilité de mettre fin au temps et à la pensée. Merci, Monsieur, de cette intéressante conversation.

Jeudi 31 mars 1983

Il a plu toute la journée et les nuages, très bas sur la vallée, cachent les collines et les montagnes. C'est un matin un peu mélancolique, mais il y a les feuilles, les fleurs nouvelles, et toutes ces petites choses sont en pleine croissance. C'est le printemps, pourtant l'air est encore chargé de nuages et d'ombre. La terre se relève de l'hiver et cette convalescence est empreinte d'une grande beauté. Il a plu presque chaque jour depuis un mois et demi; de grands orages et des vents violents ont détruit plusieurs maisons et provoqué des glissements de terrain sur le flanc de la colline. Toute la côte a subi de grands dommages, et dans cette région, cela semble avoir pris des proportions démesurées. Chaque hiver est différent du précédent. Alors que certaines années sont très sèches, d'autres subissent une pluie torrentielle et destructrice, des vagues monstrueuses qui inondent les routes, comme si les éléments refusaient à la terre la grâce du printemps.

— Quelles sont les causes de la guerre?

Tout le pays est le théâtre de manifestations contre certaines guerres, contre la destruction nucléaire. Il y a les partisans et les opposants. Les politiciens parlent de défense; en fait il n'y a pas de défense, mais seule-

ment la guerre, la destruction de millions d'êtres. C'est là une situation assez difficile, un grand problème auquel l'homme se trouve confronté. Un parti désire se développer et s'étendre à sa façon, alors que l'autre se montre agressif par la vente d'armes, l'imposition de certaines idéologies contraignantes et l'invasion des terres.
L'homme se pose maintenant une question qu'il aurait dû se poser depuis des années, et non au dernier moment. Il s'est préparé aux guerres pendant toute sa vie. Cette préparation aux combats semble malheureusement être notre tendance naturelle. Après tant de chemin parcouru, nous, les êtres humains, nous demandons maintenant ce qu'il faut faire. Quelle est notre responsabilité devant ce problème auquel nous nous trouvons actuellement confrontés? La vraie question pour l'humanité est celle-ci, et non dans le choix de nouvelles armes à inventer ou fabriquer. C'est toujours après une crise que nous nous demandons ce qu'il faut faire. Étant donné la situation actuelle, les politiciens et le grand public vont décider au nom de leur fierté nationale ou raciale, au nom du pays de leurs pères et de toutes ces notions-là.
Cette question vient trop tard. Malgré les mesures immédiates qui doivent être prises, le vrai problème qui se pose à nous est celui-ci: est-il possible de mettre fin à tout conflit et non à telle ou telle guerre particulière, qu'elle soit nucléaire ou classique? Nous devons aussi chercher en toute conscience quelles sont les causes de la guerre. Tant que celles-ci ne seront pas découvertes et dissoutes, nous continuerons dans la même voie, par la guerre conventionnelle ou nucléaire, et l'homme détruira l'homme.
Nous devrions donc vraiment tous ensemble nous demander ce que sont essentiellement, fondamentale-

ment, les causes de toute guerre. Il nous faut rechercher ses vraies causes et non celles que nous avons inventées, empreintes de romantisme, de patriotisme et de toutes ces idées creuses. Nous devons comprendre pourquoi l'homme prépare ce meurtre légal. Tant que nous n'aurons pas

cherché et trouvé la réponse, les guerres se poursuivront. Mais nous ne considérons pas assez sérieusement ce problème, nous ne nous engageons pas à en découvrir les causes. Mis à part ce qui a lieu maintenant, l'immédiateté du conflit, de la crise actuelle, ne pouvons-nous pas trouver ensemble les vraies causes de toute guerre et les mettre en évidence, les dissoudre? Il faut pour cela que nous ressentions un besoin ardent de découvrir la vérité.

La question qui s'impose est celle de l'origine de cette division — le Russe, l'Américain, le Britannique, le Français, l'Allemand, etc. Pourquoi cette division entre l'homme et l'homme, la race contre la race, la culture opposée à une autre culture, une suite d'idéologies dressées l'une contre l'autre? Pourquoi? Pourquoi y a-t-il cette séparation? L'homme a divisé la terre entre ce qui est à vous et ce qui est à moi, pourquoi? Serait-ce que nous cherchons à nous sécuriser, à nous protéger par l'adhésion à un groupe particulier ou à une croyance, à une foi? Car les religions nous ont aussi divisés, elles ont dressé l'homme contre l'homme, les hindous, les musulmans, les chrétiens, les juifs, etc. Le nationalisme et son malheureux patriotisme sont en fait une forme glorifiée et anoblie du tribalisme. Par la communauté de langage, de superstitions, de systèmes politique et religieux, il y a, dans toute tribu, qu'elle soit petite ou grande, un sens d'appartenance. Et l'on s'y sent en sécurité, protégé, heureux, rassuré. Et pour cette sécurité, ce réconfort,

l'homme est prêt à tuer les autres qui ont le même désir de se sentir à l'abri, d'être protégés, d'appartenir à quelque chose. Ce désir puissant d'identification de la personne à un groupe, un drapeau, un rituel religieux, etc., nous donne le sentiment d'avoir des racines, de ne pas être des vagabonds sans toit. Chacun a ce besoin de trouver ses racines.

Nous avons aussi divisé le monde en sphères économiques, avec tous leurs problèmes. L'industrie lourde est peut-être une des causes principales de la guerre. Quand l'industrie et l'économie s'allient à la politique, elles ne peuvent que soutenir une activité séparatiste afin de maintenir leur puissance. Tous les pays le font, les grands comme les petits. Les petits sont armés par les grandes nations. Cela se fait dans la discrétion et la clandestinité pour certains, ouvertement pour d'autres. Toute cette misère, cette souffrance et ce gaspillage énorme pour l'armement, auraient-ils pour cause l'affirmation visible de l'orgueil, du

désir de supériorité sur les autres?
Ceci est notre terre, non la vôtre, la mienne ou la sienne. Nous sommes là pour y vivre en nous aidant les uns les autres et non en nous détruisant. Ce n'est pas là une idée romantique, mais la réalité présente. Pourtant l'homme a divisé la terre, espérant trouver, individuellement, le bonheur, la sécurité, un sentiment de réconfort immuable. Tant qu'il n'y aura pas de changement radical qui nous fasse effacer toutes les nationalités, les idéologies et les divisions religieuses pour établir une relation globale — d'abord psychologique et intérieure, puis organisée à l'extérieur nous continuerons à faire la guerre. Si vous faites du mal aux autres, si vous les tuez, que ce soit par acte de colère ou par le meurtre organisé qui s'appelle la guerre, vous, qui êtes l'humanité, et non un homme

séparé se battant contre le reste de l'humanité, vous vous détruisez vous-même.
C'est là le vrai problème, le problème de base que nous devons comprendre et résoudre. Tant que nous ne nous sommes pas engagés et consacrés à effacer cette division nationale, économique et religieuse, nous perpétuons la guerre et sommes responsables de toutes les guerres, qu'elles soient nucléaires ou classiques.
C'est là une question vraiment très importante et urgente: l'homme, c'est-à-dire vous, peut-il amener en lui ce changement, et ne pas dire : « Si je change, cela a-t-il la moindre importance? Se pourrait-il que ce soit sans effet, comme une goutte d'eau dans l'océan? À quoi bon changer? » Cela est une question erronée, si je peux me permettre de l'indiquer. Cette question est fausse parce que vous êtes le reste de l'humanité. Vous êtes le monde, vous n'êtes pas séparé du monde. Vous n'êtes pas un Américain, un Russe, un hindou ou un musulman. Vous êtes hors de ces étiquettes et de ces mots, vous êtes le reste de l'humanité parce que votre conscience, vos réactions, sont semblables à celles des autres hommes. Vous parlez peut-être une langue différente, vivez selon d'autres coutumes, cela est la culture superficielle — il semble que toutes les cultures le soient — mais votre conscience, vos réactions, votre foi, vos croyances, vos idéologies, vos peurs et vos angoisses, votre isolement, votre peine et votre plaisir sont semblables à ceux du reste de l'humanité. Votre transformation affectera toute l'humanité.

Dans cette quête, cette recherche des causes de la guerre, il est très important de considérer ce fait. La guerre ne pourra être comprise et abolie que si vous-même et tous ceux qui sont très profondément préo-

cupés par la survie de l'homme, sentez que vous êtes absolument responsables du meurtre des autres. Qu'est-ce qui vous fera changer et prendre conscience de la situation effroyable que nous avons provoquée maintenant? Qu'est-ce qui vous fera vous détourner de toute division, qu'elle soit religieuse, nationale ou éthique? Davantage de souffrance? Mais la souffrance s'est perpétuée pendant plusieurs milliers d'années et l'homme n'a pas changé; il continue encore dans la même tradition, le même tribalisme, les mêmes divisions religieuses entre « mon dieu », et « votre dieu ».

Les dieux et leurs représentants sont des inventions de la pensée; ils n'ont en fait pas de réalité dans la vie quotidienne. La plupart des religions ont proclamé que le plus grand péché est de tuer les hommes. Les hindous, les bouddhistes l'ont dit bien avant les chrétiens. Et pourtant, malgré leur croyance en Dieu ou en un sauveur, les hommes continuent à tuer. Changerez-vous par la récompense du paradis, ou la punition de l'enfer? Cela aussi a été offert à l'homme. Et cela aussi a échoué. Aucune contrainte extérieure, telle que les lois ou les systèmes, n'empêchera jamais les hommes de s'entretuer. Les guerres ne seront pas non plus abolies par les convictions intellectuelles ou romantiques. Elles ne prendront fin que lorsque vous-même, comme le reste de l'humanité, réaliserez que toute forme de division engendre le conflit. Celui-ci sera étendu ou limité, mais la friction et la souffrance surviendront inévitablement. Vous êtes donc responsables, non seulement de vos enfants, mais aussi de toute l'humanité. Tant que vous ne comprendrez pas cela profondément et non verbalement, par l'idéation ou la simple perception intellectuelle, tant que vous ne le sentirez pas dans votre chair, dans votre regard sur la vie, dans vos actions, vous soutiendrez le

meurtre organisé qui s'appelle la guerre. Devant cette urgence, la perception importe beaucoup plus que la réponse.
Le monde est malade et il n'existe aucun agent extérieur pour l'aider. Il n'y a que vous. Nous avons eu des dirigeants, des spécialistes, toutes sortes d'agents extérieurs, y compris Dieu: ils ont été sans effet; ils n'ont eu aucune influence sur notre état psychologique. Ils ne peuvent nous guider. Aucun homme d'État, aucun maître ou gourou ne peut vous rendre fort intérieurement, vous donner une parfaite santé psychique. Aussi longtemps que vous serez dans le désordre, que votre maison ne sera pas bien tenue, vous créerez le prophète extérieur qui vous égarera toujours. Votre maison est en désordre et il n'est personne sur cette terre ou dans les cieux qui puisse y mettre de l'ordre. Tant que vous ne comprendrez pas la nature du désordre, la nature du conflit et de la division, votre maison, c'est-à-dire vous-même, restera toujours dans le désordre, dans la guerre.
Il ne s'agit pas de savoir quelle est la plus grande puissance militaire, mais de voir que c'est l'homme qui se dresse contre l'homme. Cet homme qui a créé les idéologies, lesquelles s'opposent les unes aux autres. Aussi longtemps que ces idées, ces idéologies, ne seront pas abolies, et que l'homme ne sera pas responsable des autres hommes, il n'y aura pas de paix possible dans le monde.

74

Lundi 18 avril 1983 [1]

Un nouveau jour commence et le soleil ne se lèvera pas avant une heure. Dans l'obscurité, les arbres sont silencieux, ils attendent l'aurore et l'apparition du soleil derrière les collines. Il devrait exister une prière pour l'aurore. Elle vient si doucement et se répand sur le monde. Et ici, dans cette maison tranquille et isolée, entourée d'orangers et de quelques fleurs, tout est extraordinairement calme. Les oiseaux n'ont pas encore commencé leur chant matinal. Le monde est endormi, tout au moins dans cette région éloignée de la civilisation et du bruit, de la brutalité, de la banalité et des discours politiciens.
Doucement, délicatement, l'aurore survient dans le profond silence de la nuit, bientôt interrompu par la tourterelle et le hululement d'une chouette. Il y en a plusieurs ici, elles s'appellent l'une l'autre. Puis c'est l'éveil des collines et des arbres. Dans l'air qui devient lumineux, la rosée

brille sur la feuille quand le soleil

1. Entre le 31 mars et cette date, Krishnamurti s'était rendu à New York où il donna deux conférences au Felt Forum, Madison Square Garden, et prit part à un séminaire organisé par le Dr David Shainberg.

dépasse la montagne. Ses premiers rayons sont saisis dans les branches des grands arbres, dans ce vieux chêne, là depuis très longtemps. Et la tourterelle commence à roucouler doucement. De l'autre côté de la route, près des orangers, on entend le cri d'un paon. Il y en a même dans cette partie du monde, du moins quelques-uns. Et la journée commence, si belle. Elle est neuve et fraîche, vivante, empreinte de beauté. C'est un nouveau jour sans souvenirs, sans désir.
On est saisi d'étonnement devant tant de beauté — ces oranges brillantes dans le feuillage sombre, et quelques fleurs dans leur splendeur étincelante, Et cette lumière extraordinaire qui semble être le propre de cette partie du monde. On s'étonne devant la création qui semble là depuis toujours — et n'est pas l'œuvre de la pensée habile, mais celle d'un matin frais. Celui-ci n'a jamais été si vif, si limpide. Et les collines bleutées nous entourent. C'est l'émanation d'un nouveau jour qui n'a jamais été.
Un écureuil à la longue queue touffue tressaille timidement dans le vieux poivrier qui a perdu beaucoup de branches. Comme le chêne, il a atteint un grand âge après avoir subi de nombreux orages. Ce matin neuf est plein de la vie éternelle; il n'a pas d'âge, pas de problèmes. Il existe et cela même est un miracle. C'est un nouveau matin sans mémoire. Les jours passés ne sont plus là et la voix de la tourterelle traverse la vallée, le soleil surplombe la colline et recouvre la terre. Lui aussi est sans souvenir. Les arbres dans le soleil, comme les fleurs, ne connaissent pas le temps. C'est le miracle d'un nouveau jour.

— Quelle est cette continuité à laquelle l'homme aspire et qu'il désire tant?

« Nous voulons une continuité, disait l'homme. La continuité fait partie de notre vie. C'est celle des générations qui se suivent, de la tradition, des choses que

nous avons connues et dont nous avons gardé le souvenir. Nous en avons un besoin irrésistible, que sommes-nous sans elle? La continuité qui semble résider dans les racines mêmes de notre être. Exister, c'est être dans la durée. La mort peut survenir, bien des choses peuvent prendre fin mais la continuité demeure. Nous remontons le temps pour trouver nos racines, notre identité. Si l'on s'intéresse à ce genre de choses et que l'on possède des traces de l'origine de sa famille, on peut probablement la suivre sur plusieurs siècles, de génération en génération. Il y a la continuité de la religion, celle des idéologies, des opinions, des valeurs, des jugements, des conclusions, elle existe dans tout ce dont nous nous souvenons. Du moment de notre naissance jusqu'à celui de notre mort, cette continuité est là, avec toutes les expériences, tout le savoir acquis par l'homme. Est-ce une illusion?

— ***Qu'est-ce qui est doué de continuité?*** Ce chêne, probablement vieux de deux cents ans, aura une continuité jusqu'à sa mort ou son abattage par l'homme. Quelle est cette continuité à laquelle l'homme aspire et qu'il désire tant? Est-ce le nom, la forme, le compte en banque, les souvenirs? La mémoire est douée d'une continuité par le souvenir de ce qui a été. Toute la psyché est mémoire et rien d'autre. Nous attribuons beaucoup de choses à la psyché: les qualités, les vertus, les actes ignobles, ainsi que l'action intelligente dans le monde intérieur comme à l'extérieur. Et si on l'examine avec soin, sans préjugés ni conclusions, on discerne cette continuité dans toute notre existence, dans l'étendue de son tissu de souvenirs, d'événements passés, et c'est ce à quoi nous nous accrochons désespérément. »

77

L'écureuil est revenu. Il s'est absenté quelques heures et se retrouve sur la branche, grignotant quelque chose. Il observe, écoute, étonnamment alerte, vivant, conscient, tremblant d'excitation. Il va et vient, sans vous dire où il va ni quand il reviendra. Et le jour devient plus chaud, la tourterelle et les oiseaux sont partis, seuls quelques pigeons volent en

groupes d'un endroit à l'autre. On entend le froissement de leurs ailes qui battent l'air. Il y avait ici un renard, mais nous ne l'avons pas vu depuis longtemps, Il est probablement parti pour toujours, l'endroit est trop habité. On trouve aussi beaucoup de rongeurs, mais les gens sont dangereux et celui-ci est un petit écureuil timide, aussi capricieux que l'hirondelle.

Alors que la continuité n'existe nulle part, sauf dans la mémoire, existe-t-il dans l'être humain, dans son cerveau, un endroit, une zone, petite ou grande, d'où la mémoire soit absente, qu'elle n'ait jamais effleurée? Il vaut la peine d'observer tout cela, d'avancer sainement, rationnellement, de voir la complexité et les replis de la mémoire ainsi que sa continuité qui est, somme toute, le savoir. Le savoir est toujours dans le passé, il est le passé. Le passé est une immense mémoire accumulée, la tradition. Et quand on a examiné tout cela avec soin, sainement, la question inévitable est celle-ci: ***existe-t-il une zone dans le cerveau***, dans la profondeur de ses replis, ou dans la nature et la structure intérieure de l'homme et non dans ses activités extérieures, ***qui ne soit pas le résultat de la mémoire et du mouvement de la continuité?***

Les collines et les arbres, les prairies et les bois dureront aussi longtemps que la terre, à moins que l'homme ne les détruise par cruauté et désespoir. Le ruisseau, la source d'où il vient, ont une continuité,

mais nous ne nous demandons jamais si les collines et au-delà des collines ont leur propre continuité.

s'il n'y a pas de continuité, qu'y a-t-il? Il n'y a rien.

Nous avons peur de n'être rien. Rien signifie qu'aucun objet ni existe. Aucun objet assemblé par la pensée, rien qui puisse être reconstitué par la mémoire, les souvenirs, rien qui puisse se décrire par les mots puis se mesurer. Il se trouve certainement, sûrement, un domaine dans lequel le passé ne projette pas son ombre, où le temps, le passé, le futur ou le présent ne signifient rien. Nous avons toujours essayé de mesurer par des mots ce que nous ne connaissons pas. Nous essayons de comprendre ce que nous ignorons en l'affublant de mots, le transformant ainsi en un bruit continu. Et ainsi encombrons-nous notre cerveau, déjà plein d'événements passés, d'expériences et de savoir. Nous pensons que le savoir est d'une grande importance psychologique, mais cela est faux. Il est impossible de croître par le savoir; il faut que le savoir cesse pour que

le neuf puisse exister. Neuf est un mot qui qualifie ce qui n'a jamais été auparavant. Et ce domaine ne peut être compris ou saisi par des mots ou des symboles: il est au-delà de tous les souvenirs.

79

Mardi 19 avril 1983

Cet hiver, il a plu presque constamment depuis trois mois. La Californie a un climat assez extravagant. La terre y est noyée de pluies ou subit une sécheresse absolue. Il y a eu de grands orages et quelques rares jours de soleil. Hier il a plu toute la journée et ce matin les nuages sont bas et le temps est plutôt triste. La pluie d'hier a battu toutes les feuilles. La terre est très mouillée. Les arbres et ce magnifique chêne doivent se demander ce qu'est devenu le soleil.

Ce matin, alors que les nuages cachent les montagnes et les collines presque jusqu'au fond de la vallée, surgit la question: ***que signifie être sérieux?*** À quoi correspondrait un esprit ou un cerveau très calme et sérieux? Sommes-nous jamais sérieux? Ou vivons-nous toujours dans un monde de superficialité, allant de-ci de-là, nous battant, nous disputant violemment au sujet de choses triviales. Que serait un cerveau très éveillé, non limité par ses propres pensées, ses souvenirs, ses évocations? Qui serait libre de toute l'agitation de la vie, de la douleur, de l'angoisse et de la souffrance sans fin? Pourrait-il exister un esprit totalement libre, qui ne soit pas déformé par les influences, par l'expérience et par l'immense accumulation de savoir ?

80

Le savoir est du temps: apprendre exige du temps.

Pour apprendre à jouer du violon, il faut une patience infinie, des mois d'exercices, des années de concentration fervente. Acquérir un savoir-faire, devenir un athlète, créer un bon moteur ou se rendre sur la lune, tout cela exige du temps. Mais y a-t-il quelque chose à apprendre au sujet de la psyché, de ce que nous sommes, toutes les inconstances, les complexités de nos actions, de nos réactions, l'espoir, l'échec, la peine et

la joie, qu'y a-t-il à apprendre dans tout cela? Ainsi que nous l'avons dit, dans un certain domaine de notre existence physique, il faut du temps pour recueillir le savoir et agir à partir de celui-ci. Serait-ce que nous utilisons ce même principe, ce même mouvement du temps, dans le monde psychologique? Là aussi, nous nous disons que nous devons apprendre ce qui se passe en nous, nos réactions, notre comportement, nos exaltations et nos dépressions, nos idéations; nous pensons que cette connaissance aussi exige du temps.
On peut étudier ce qui est limité, mais pas l'illimité.
Et nous nous essayons alors à étudier le champ entier du psychisme, et disons que cela exige du temps. Mais dans ce domaine le temps est peut-être une illusion, il peut être un ennemi. La pensée crée l'illusion, et cette illusion évolue, grandit et s'étend. Il est probable que l'illusion de toute l'activité religieuse a commencé très simplement, et maintenant voyez où elle en est, avec cet immense pouvoir, ces possessions, cette grande accumulation d'œuvres d'art, de richesses, et cette hiérarchie religieuse qui exige l'obéissance et vous exhorte à une plus grande foi. Tout cela est l'évolution de l'illusion, son expansion et sa culture qui se sont développées au cours des siècles. Et le psychisme est tout le contenu de la conscience, la

mémoire de toutes choses passées et mortes. Nous attachons une telle importance à la mémoire ! Le psychisme est mémoire. Toute tradition n'est en fait que le passé. Nous nous y attachons désespérément, cherchons à la connaître dans tous ses aspects, pensant que cette étude exige du temps, comme celle des autres domaines.
Je me demande si nous nous posons jamais la question d'un arrêt possible du temps — le temps de devenir, le temps de s'accomplir. Y a-t-il quoi que ce soit à apprendre à ce sujet? Ou peut-on voir que le mouvement entier de cette mémoire illusoire, qui semble si réelle, peut prendre fin ? Si le temps peut s'arrêter, quelle est alors la relation entre ce qui est au-delà du temps et toutes les activités physiques du cerveau, telles que la mémoire, le savoir, les souvenirs et les expériences? Quel rapport y a-t-il entre ces deux domaines? Comme nous l'avons souvent dit, le savoir et la pensée sont limités. Ce qui est limité ne peut avoir de relation avec l'illimité. Toutefois, l'illimité peut avoir une sorte de rapport avec ce qui est limité, mais cette communication sera toujours

partielle, étroite et fragmentaire.
Si l'on a l'esprit mercantile, on peut se demander l'utilité de tout ceci, l'utilité de l'illimité, en quoi cela peut être utile à l'homme. Nous voulons toujours une récompense. Nous vivons sur le principe de la punition et de la récompense, comme des chiens dressés que l'on récompense quand ils obéissent. Et nous sommes presque semblables à eux puisque nous voulons être récompensés pour nos actions, notre obéissance, etc. Une telle exigence naît du cerveau limité. Le cerveau est le centre de la pensée, laquelle est toujours limitée, en toutes circonstances. Elle peut inventer l'extraordinaire, le théorique, l'incommensurable,

mais son invention sera toujours limitée. Voilà pourquoi il faut être complètement libre à l'égard du travail et du labeur de la vie, comme de l'activité égocentrique, pour que l'illimité puisse être.
L'incommensurable ne peut se mesurer par des mots. Nous essayons toujours de l'inclure dans le cadre des mots, pourtant le symbole n'est pas ce qui est. Mais nous vénérons le symbole, vivant ainsi toujours dans une condition limitée.
Comme les nuages sont en suspens au-dessus des arbres et que les oiseaux se taisent dans l'attente de l'orage, ce matin convient à une réflexion sérieuse, remettant en question l'existence toute entière, les dieux eux-mêmes et toute l'activité humaine. Nos vies sont si courtes, et durant ce petit laps de temps il n'y a rien à apprendre sur le champ du psychisme, le mouvement de la mémoire ; nous ne pouvons que l'observer. L'observer sans mouvement de la pensée, l'observer sans le temps, sans savoir passé, sans l'observateur qui est l'essence du passé. Simplement regarder. Regarder ces nuages qui se forment et se reforment, les arbres, les petits oiseaux. Tout cela fait partie de la vie. Quand on regarde attentivement, assidûment, il n'y a rien à apprendre. Il n'y a que cet immense espace, le silence et le vide, l'énergie dévorante.

Mercredi 20 avril 1983

Il y avait à l'extrémité de chaque feuille, petite ou grande, lavée par la pluie récente, une goutte d'eau brillante de soleil, un merveilleux bijou qu'une légère brise ne parvenait pas à détacher. C'était un matin très calme, plein de joie, de paix, l'air semblait apporter une bénédiction. Et comme nous observions cette lumière scintillante en suspens sur chaque feuille si propre, la terre nous parut tellement belle, malgré les fils électriques et leurs affreux poteaux. Malgré tout le bruit du monde, la terre était riche, immuable, solide. Parfois secouée de redoutables séismes, elle était toujours merveilleuse. On ne peut apprécier la terre sans vraiment vivre à son contact, travaillant avec elle, la main dans la poussière du sol, soulevant les pierres et les roches — ce n'est qu'ainsi que l'on découvre ce sentiment de communion extraordinaire avec la terre, les fleurs, les arbres immenses et l'herbe drue, les haies qui bordent la route.

Ce matin, tout était en éveil, plein de joie, les cieux étaient bleus quand le soleil émergea des collines et que la lumière parut. Nous regardions l'oiseau moqueur sur son fil, se livrant à ses cocasseries; il sautait très haut, faisait le saut périlleux pour retomber

exactement au même point. Il s'amusait à s'élever dans les airs pour redescendre en cercles, poussant des cris aigus pour manifester sa joie devant la vie. Et comme nous l'observions, lui seul existait, l'observateur n'existait pas. Il n'y avait que l'oiseau gris et blanc, avec sa longue queue. Cette observation avait lieu sans aucun mouvement de la pensée, nous regardions les jeux de l'oiseau qui s'amusait.

Nous ne regardons jamais longtemps. Quand nous observons avec une grande patience, sans ressentir l'observateur, quand nous regardons ces oiseaux, ces petites gouttes sur les feuilles frémissantes, les abeilles et les fleurs, la longue cohorte des fourmis, alors le temps s'arrête, le temps prend fin. Nous ne prenons pas le temps de regarder ou d'en avoir la patience. On apprend beaucoup par l'observation, regardant les gens, leur démarche, leur façon de parler, leurs gestes. On voit alors leur vanité ou la négligence qu'ils ont de leur propre corps. Ils peuvent être indifférents, endurcis.

Un aigle, haut dans le ciel, faisait de grands cercles sans un battement

d'ailes, porté par le courant aérien, et il disparut au-delà des collines. Observer, apprendre: apprendre est du temps, mais l'observation n'est pas du temps. Vous pouvez aussi écouter sans aucune interprétation, sans réaction, sans préjugé: écouter ce tonnerre dans le ciel, ce tonnerre qui gronde dans les collines. On n'écoute jamais complètement, il y a toujours une interruption. Regarder, écouter, est un grand art — regarder, écouter, sans réaction, sans la moindre sensation de la présence de celui qui écoute ou qui voit. En regardant, en écoutant, nous apprenons infiniment plus de choses que par les livres. Ceux-ci sont nécessaires, mais l'observation et l'écoute aiguisent les sens. Car après tout, le

cerveau est le centre de toutes les réactions, les pensées, les réminiscences. Mais si vos sens ne sont pas à leur plus haut niveau d'éveil, vous ne pouvez pas vraiment observer, écouter et apprendre, non seulement comment agir, mais encore comprendre ce qu'est apprendre, car c'est là le sol même sur lequel peut croître la semence de la bonté.
Avec cette observation, cette écoute simple et lucide, apparaît alors une conscience: la conscience de la couleur de ces fleurs rouges, jaunes, blanches, des feuilles nouvelles, des tiges si tendres, délicates, la conscience des cieux, de la terre et de ces gens qui passent. Ils ont marché, bavardant le long de cette longue route, sans jamais regarder les arbres, les fleurs, ni les cieux et les merveilleuses collines. Ils ne sont même pas conscients de ce qui se passe autour d'eux. Ils parlent beaucoup de l'environnement, de l'importance de protéger la nature, mais ne semblent pas conscients de la beauté et du silence des collines, de la dignité splendide d'un vieil arbre. Ils n'ont même pas la notion de leurs propres pensées, de leurs réactions, non plus que de leur démarche ou de leurs vêtements. Ce qui ne veut pas dire qu'ils devraient être égocentriques dans leur observation, dans leur conscience des choses, mais simplement conscients.

Avec la conscience vient le choix de ce qu'il faut faire ou ne pas faire, de ce que l'on aime et de ce qui déplaît. On prend conscience de ses propres préjugés, de ses peurs, de ses angoisses, des joies dont on se souvient, des plaisirs poursuivis; dans tout cela existe le choix et nous pensons qu'il nous donne la liberté. Nous aimons cette liberté de choisir; nous pensons que la liberté est nécessaire pour ce choix — ou plutôt que le

choix nous donne une sensation de liberté —,

mais quand on voit les choses très, très clairement, il n'y a pas de choix. Et cela nous mène à la conscience sans choix, une conscience au-delà de ce qui nous plaît ou nous déplaît. Cette conscience vraiment simple, honnête et sans choix, conduit à un autre facteur, l'attention. Le mot lui-même signifie saisir et persister, mais cela se situe encore dans l'activité cérébrale. L'observation, la conscience et l'attention dépendent du cerveau qui est limité, conditionné par les habitudes des générations passées, les impressions, les traditions, toute la déraison et le bon sens de l'homme. Ainsi, toute action dérivée de cette attention demeure limitée, et ce qui est limité amène inévitablement le désordre. Si l'on pense à soi-même du matin au soir — à ses soucis, ses désirs, ses exigences et son accomplissement propre — cet égocentrisme très, très limité ne peut qu'être cause de friction dans la relation à autrui, lui aussi limité ; et cela provoquera le conflit, la tension et les désordres de toutes sortes, la perpétuelle violence des êtres humains.

Quand on est attentif à tout cela, dans une conscience sans choix, alors, de cet état, survient la vision pénétrante, l'*insight*. L'*insight* n'est pas action du souvenir, poursuite de la mémoire. C'est comme un éclair de lumière. Dans une clarté absolue, on voit alors toutes les complications, les conséquences, les corrélations. Cet *insight* même est alors l'action, l'action complète, dans laquelle n'existent ni regrets, ni retours en arrière, ni sensation d'humiliation ou de rejet. C'est l'*insight* pur et limpide — la perception sans l'ombre d'un doute.

La plupart d'entre nous commencent par la certitude, mais avec l'âge, celle-ci se change en incertitude, et nous mourrons dans l'incertitude. Mais si l'on

commence avec l'incertitude, le doute, la remise en question, l'interrogation et un désir ardent de comprendre, si l'on a un doute réel devant la conduite de l'homme, les rituels religieux, leurs images et leurs symboles, alors, de ce doute même surgit la clarté de la certitude. Avec

un *insight* clair à propos de la violence par exemple, cet *insight* lui-même supprime toute violence. Il se situe à l'extérieur du cerveau, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il n'est pas du temps. Il n'est pas du souvenir ou du savoir. Ainsi cet *insight* et l'action qui en découle transforment les cellules cérébrales elles-mêmes. Cet insight est complet et, de cette complétude, une action logique, saine et rationnelle devient possible. Tout ce mouvement qui va de l'observation et de l'écoute jusqu'au tonnerre de l'*insight* est en fait un seul mouvement; on n'y parvient pas par étapes. Il est comme une flèche rapide. Et lui seul peut déconditionner le cerveau, et non l'effort de la pensée, volonté déterminée par la nécessité. Tout cela concerne le temps et l'abolition du temps. L'homme est lié au temps et ce lien est le mouvement de la pensée. Ainsi, quand cessent la pensée et le temps, y a-t-il un *insight* total. Alors seulement l'épanouissement du cerveau devient possible. Alors seulement il existe une relation totale avec l'esprit.

88

jeudi 21 avril 1983

Très haut dans les collines, près des merveilleux séquoias géants et vénérables, il y a un groupe de cabanes dont l'une se trouve un peu à l'écart des autres [1]. Certains de ces arbres sont là depuis l'époque de la civilisation égyptienne, peut-être de l'empire de Ramsès II. Ils sont vraiment merveilleux. Leurs troncs teintés de rose luisent au soleil levant. Ces arbres sont incombustibles; leur écorce a résisté aux feux des Indiens dont on voit encore la trace sombre à leurs pieds. Ils sont réellement gigantesques et si l'on reste assis, immobile contre leur énorme tronc, quand le soleil du matin illumine leur sommet, les écureuils du voisinage s'approchent. Ils sont très curieux, tout comme les geais bleus, si bleus, toujours prêts à protester, à demander ce que l'on fait là, à faire comprendre que l'on dérange, qu'il faut partir le plus vite possible. Mais si vous demeurez sans mouvement, aux aguets, contemplant la beauté, la lumière touchant les

1. En septembre 1942. Krishnamurti avait séjourné seul dans une cabane du Sequoia National Park. Il y avait éprouvé un bonheurs extatique, et c'est cette expérience qu'il évoque dans ce chapitre.

feuilles dans l'air immobile, eux aussi vous laisseront tranquille et vous accepteront aussi bien que les écureuils.
Ce n'était pas la saison des vacances, les cabanes étaient vides et le silence de la nuit étonnant. Parfois des ours s'approchaient et l'on entendait le choc de leurs corps lourds contre le mur. On aurait pu se croire dans un endroit sauvage que la civilisation moderne n'aurait pas encore détruit. Pour atteindre ce lieu, il faut franchir plusieurs niveaux de montagnes de plus en plus hautes, jusqu'à cette forêt de séquoias traversée de torrents qui dévalent les pentes. Cette solitude était si belle dans la majesté de ces arbres, dont les racines plongent dans le passé le plus profond, silencieux, dignes et forts, demeurés depuis toujours absolument indifférents à l'agitation de notre monde. Et dans cette cabane entourée de ces arbres séculaires, nous étions seuls jour après jour, observant tout, au cours de longues marches dans les sentiers où les rencontres étaient rares. De là-haut, on voyait le va et vient des avions éclairés par le soleil, ainsi que celui des voitures se poursuivant comme des insectes. Mais, sur place, seuls vaquaient les vrais insectes, surtout des masses de fourmis rouges qui vous grimpaient le long des jambes tout en semblant vous ignorer.
Les écureuils venaient se faire nourrir. L'un d'entre eux venait chaque matin; franchissant le rebord de la fenêtre, il sautait sur la table, sa queue en panache touchant presque sa tête, et il s'emplissait alors les bajoues de cacahuètes sorties une à une d'un grand sac. Il les emportait toutes, décortiquées ou non, et sautait à nouveau par la fenêtre jusqu'à la véranda vers la cavité d'un arbre mort qui lui servait de nid. Ce manège durait parfois une heure ou davantage. Il s'était apprivoisé et laissait très gentiment caresser sa

fourrure douce en levant un regard surpris et amical.
Il savait qu'il ne serait pas blessé, qu'il ne lui serait fait aucun mal. Un jour qu'il avait fait sa provision de cacahuètes, il voulut repartir, mais trouva la porte et les fenêtres closes et comprit qu'il était prisonnier. Il s'approcha alors de la table, puis sauta et nous regarda en protestant. Comment garder prisonnière cette petite merveille si vivante ? On ouvrit

donc la fenêtre, l'animal descendit prestement de la table, franchit le rebord pour retrouver son tronc d'arbre et revint immédiatement réclamer une ration supplémentaire. Cet événement scella notre amitié. Quand son trou fut rempli de cacachuètes, probablement en vue de l'hiver, il put alors jouer à loisir sur les arbres, pourchasser les autres écureuils, mais il revenait toujours à son tronc mort. Il apparaissait parfois vers le soir, se posait sur le rebord de la fenêtre pour bavarder et raconter sa journée, puis, quand l'obscurité tombait, il nous disait bonsoir avant de sauter dans son nid. Le lendemain il était encore là, nous appelant à travers la vitre, et la journée pouvait commencer.
Chaque animal de cette forêt, chaque petite créature faisait de même — amassant sa nourriture, pourchassant les autres par colère ou par jeu. Les plus grands, tels les cerfs, étaient curieux et nous regardaient. Un jour, au détour d'un sentier rocailleux, se tenait une grosse ourse noire entourée de ses quatre oursons, aussi massifs que des gros chats. Elle les fit vite grimper à l'abri d'un arbre, tous les quatre, puis se retourna et me regarda. Curieusement, nous n'avions pas peur et nous nous sommes observés pendant deux ou trois secondes ou davantage. Je me suis alors retourné pour redescendre par le même chemin. Ce n'est que de retour dans la cabane que l'évidence du danger de cette rencontre m'apparut.

91

La vie est un processus incessant de devenir et de fin. Il n'y a pas si longtemps, ce grand pays était encore très naturel; il n'avait pas atteint un tel degré de développement technologique, et n'était pas tellement touché par la vulgarité qui l'envahit de nos jours. Assis sur les marches de la cabane, on pouvait observer l'intense activité de chaque créature, des fourmis, des lapins, des cerfs, de l'ours, de l'écureuil, comme celle des arbres.
La vie est action, elle est faite de séquences, d'actions continues, incessantes, jusqu'à la mort. L'action née du désir est déformée, limitée, et, quoi que l'on fasse, sa limite ne peut que provoquer un conflit sans fin. Toute chose limitée provoque, par sa nature même, des crises et des problèmes. Elle est comme l'homme qui ne pense qu'à lui-même, à ses problèmes, ses expériences, ses joies et ses plaisirs, ses affaires — totalement égocentrique. Son activité s'en trouve naturellement très limitée. Jamais nous ne réalisons la limitation inhérente à cet égocentrisme. On qualifie d'épanouissement, d'expression de soi, cette

quête du succès, cette recherche du plaisir, ainsi que l'aboutissement intérieur, le besoin impérieux de devenir. Toute activité de cet ordre ne peut être que limitée, déformée, et les actes successifs, orientés vers une direction quelle qu'elle soit, ne peuvent invariablement qu'engendrer la fragmentation, comme cela se démontre dans ce monde. Le désir est très puissant ; les moines, tout comme les *sannyasis*, ont essayé de réprimer ou d'identifier à de nobles symboles, à des images, cette flamme brûlante. Le désir est ainsi identifié à quelque chose de plus élevé, mais il demeure désir. Tout acte dérivé de lui, qu'on le qualifie de noble ou d'ignoble, est toujours limité, altéré.

92

Le geai bleu est de retour. Après son déjeuner, il fait du bruit pour être remarqué. On lui lance quelques cacahuètes qu'il ramasse par terre et emporte dans son bec jusqu'à une branche. d'où il revient bientôt pour en réclamer davantage. Jour après jour, lui aussi s'est apprivoisé, venant tout près, les yeux brillants, la queue dressée, de ce bleu luisant, si vif et clair qu'aucun peintre ne parvient à saisir. Et il morigène les autres oiseaux, ne voulant pas d'intrus dans ce qu'il doit considérer comme son domaine. Mais il y a toujours des intrus. D'autres oiseaux viennent bientôt et tous apprécient les raisins secs et les cacahuètes. Toute l'activité de la vie est là.
Le soleil était maintenant haut dans le ciel et les ombres encore rares s'allongeraient vers le soir, deviendraient sculpturales, sombres et rayonnantes.

Existe-t-il une action qui ne soit née du désir? Si nous nous posons une telle question, et nous le faisons rarement, nous pouvons, sans aucun motif, chercher une action qui relève de l'intelligence. L'action née du désir n'est pas intelligente. Elle provoque toutes sortes de problèmes. ***Existe-t-il une action de l'intelligence?*** Il faut toujours se montrer un peu sceptique dans ce domaine; le doute est un extraordinaire agent purificateur du cerveau, du cœur. Le doute, dosé avec soin, a un grand pouvoir clarifiant, libérateur. Les religions orientales préconisent le doute, l'interrogation, comme des moyens incontournables dans la recherche de la vérité, alors que la tradition religieuse de l'Occident le considère comme une abomination du démon. Mais dans la liberté, dans une action qui ne procède pas du désir, l'étincelle du doute est nécessaire

et se doit d'être présente. Quand on comprend vraiment, et non pas théoriquement ni

verbalement, que l'action née du désir est corrompue et faussée, cette perception même constitue le germe d'une intelligence dont l'action sera totalement différente. Ce qui veut dire percevoir le faux comme tel, distinguer le vrai dans le faux et reconnaître la vérité. Une telle perception représente cette qualité d'intelligence qui n'est ni vôtre, ni mienne, et qui alors agit. Cette action est sans déformation, sans remords. Elle ne laisse point d'empreinte ni de trace de pas sur les sables du temps. Cette intelligence ne peut exister sans une grande compassion, sans amour. Et la compassion ne peut exister quand les activités de la pensée sont ancrées dans une quelconque idéologie, une foi, quand elles sont attachées à un symbole ou à une personne. La compassion ne peut être éprouvée que dans la liberté. Et là où cette flamme existe, c'est elle qui est le mouvement de l'intelligence.

Vendredi 22 avril 1983

Nous sommes à environ 450 mètres d'altitude, la maison est adossée aux collines et entourée de vergers d'orangers et d'avocatiers. Le point culminant de la région atteint près de 2 250 mètres. On pourrait lui donner le nom de montagne; il s'appelait Topa Topa. Les Indiens d'autrefois vivaient ici; Ils devaient être assez étranges, une race plutôt sympathique. Ils ont peut-être été cruels, mais ceux qui les ont détruits l'étaient bien davantage.
Ici, après un jour de pluie, la nature halète dans l'attente d'un autre orage, et le monde des fleurs et des petites broussailles se réjouit en ce matin paisible; même les feuilles apparaissent brillantes, ciselées. Il y a là un buisson couvert de roses rouges, éclatantes ; la beauté qui l'imprègne, son parfum, son immobilité, quelle merveille! Nous avons pris la vieille voiture bien entretenue, reluisante, au moteur bien réglé, et emprunté la petite route si bien faite qui traverse le village, passe toutes

les petites maisons, les écoles, puis les vergers d'avocatiers, et tournicote jusqu'au ravin. Elle remonte ensuite de virage en virage jusqu'à 1 650 mètres peut-être. Quand la voiture s'arrêta, nous nous trouvions très haut, au-dessus des collines cou-

vertes de verdure, de buissons et d'arbres, entaillées de profonds ravins. li nous semblait être au royaume des dieux.

Cette route, très peu fréquentée, traverse une zone désertique et mène à une grande ville située trois kilomètres plus loin. Au sud, la mer lointaine apparaît, le Pacifique. Tout est si calme ici. L'homme a construit cette route, mais n'a heureusement pas laissé d'autres traces de son passage. Il y a bien eu quelques incendies, mais cela remonte à des années. On distingue la noirceur de quelques souches calcinées, mais la verdure a repoussé sur leur pourtour. Après de fortes pluies, tout est en fleurs, violettes, bleues et jaunes, avec çà et là des taches de rouge vif. Jamais la splendeur de la terre n'a montré comme ici sa profonde générosité.

Nous nous sommes assis au bord de la route à même le sol, sur la terre. La terre est toujours propre. Et les petits insectes, les fourmis, rampaient, couraient en tous sens. Mais il n'y a pas ici d'animaux sauvages et c'est étrange. Peut-être des cerfs, des coyottes, quelques lièvres, des lapins viennent-ils ici la nuit. Une voiture passait parfois, brisant la dignité, la pureté du silence. C'est un endroit vraiment extraordinaire.

Les mots ne sauraient mesurer l'expansion de ces collines dans l'espace, ni le bleu du ciel qui couvre le désert lointain. C'était là toute la terre. Le silence était si imposant que l'on osait à peine parler et les mots ne peuvent mesurer ce silence. Un poète pourrait s'y essayer, mais l'écrit n'est pas le fait, le mot n'est pas la chose. Et là, assis près d'un rocher devenu brûlant, l'homme n'existait pas. En l'absence du moi, la seule réalité était ce paysage, l'ondulation des collines, les hautes montagnes, l'ampleur des vallées baignées de bleu profond.

Toutes les civilisations ont maintenu ce concept de mesure. Leurs

bâtiments, si beaux, étaient basés sur la mesure mathématique. L'Acropole et son Parthénon admirable, comme les cent dix étages des buildings de New York, ont été édifiés grâce à ces mesures. La mesure n'est pas seulement une loi; elle est partie intrinsèque du cerveau ; le grand, le petit, le mieux, le plus. Ce processus comparatif existe depuis la nuit des temps. Nous ne cessons de comparer. Le passage des examens à l'école, au collège, à l'université, notre mode de vie tout entier est devenu une série d'évaluations comparatives: le beau et le laid, le noble et l'ignoble, tout l'ensemble de nos valeurs, les débats sans issue, le pouvoir des hommes comme celui des nations. La mesure a été une nécessité pour l'homme. Et le cerveau, ainsi conditionné à la mesure, à la comparaison, s'évertue à trouver des mots pour évaluer l'incommensurable. Ce processus s'est étendu sur des siècles — les dieux puissants et les dieux secondaires, la mesure de l'étendue de l'univers comme de la vitesse de l'athlète — et cette comparaison a engendré tant de peur et de chagrin !

Et maintenant sur ce rocher, un lézard est venu se réchauffer, tout près de nous. Comme il ne bouge pas, on peut distinguer ses yeux noirs, les écailles de son dos jusqu'à sa longue queue. Au sortir de sa nuit froide, il est venu sur ce rocher brûlant de soleil et attend le passage d'une mouche, d'un insecte, dont il mesurera l'éloignement pour le gober.

Il s'agit de vivre sans comparaison, sans une aune de mesure intérieure, ne jamais comparer ce que nous sommes avec ce que nous devrions être.

Le mot « méditer » ne signifie pas seulement examiner, observer, réfléchir, interroger, soupeser; il a aussi, en sanskrit, un sens plus profond, celui de « devenir ». La

méditation ne doit pas comporter de mesure, ni être un acte délibéré accompli dans une posture choisie.

Cette méditation doit être totalement inconsciente, ignorante de la participation de la personne. Une méditation délibérée n'est qu'une autre forme du désir, au même titre que d'autres expressions de ce dernier. Ses objectifs peuvent varier; elle peut avoir un but des plus élevés, mais son motif est désir d'accomplir, comme l'est celui de l'homme d'affaires ou du constructeur de cathédrales. La méditation est mouvement sans motif, sans les mots qui accompagnent l'activité de la pensée. Elle doit naître sans délibération. C'est ainsi seulement qu'elle est ce mouvement

dans l'infini, sans mesure pour l'homme, sans but, sans fin ni commencement. Et cela agit étrangement dans le quotidien de la vie, car la vie est une et devient alors sacrée. Ce qui est sacré ne pourra jamais être tué. Tuer est sacrilège. C'est un cri de désespoir, comme celui de l'oiseau enfermé dans une cage. Nous ne semblons pas comprendre combien la vie est sacrée, non seulement la nôtre, mais celle des milliers de créatures de tous les règnes. Et dans une méditation sans mesure s'exerce l'action de la force la plus noble, la plus sacrée, la plus sainte.
L'autre jour, au bord du fleuve [1] — comme les fleuves sont beaux; il n'y a pas qu'un fleuve sacré, toutes les rivières du monde ont leur divinité tutélaire — l'autre jour, donc, enveloppé d'un vêtement fauve, un homme était assis sur la rive au bord de l'eau. Ses yeux étaient clos, ses mains cachées et son corps immobile. li répétait quelques mots, ses mains égre-

1. Ceci est un souvenir de son séjour à Bénarès, sur les rives du Gange.

nant un chapelet. Il le faisait depuis des années, grain par grain. Et à ses pieds, le fleuve faisait couler ses eaux profondes. Il prenait sa source dans la neige des hautes montagnes lointaines. D'abord petit cours d'eau, il coulait vers le sud, recevant tous les torrents, les rivières qui feraient de lui ce grand fleuve vénéré dans cette partie du monde. Personne ne sait depuis combien d'années cet homme répétait son mantra en égrenant son chapelet. Il était en méditation — c'est du moins ce que les gens pensaient, et lui aussi probablement. Les passants le regardaient, se taisaient un instant, puis reprenaient leurs rires et leurs bavardages. Cet homme à la silhouette presque immobile (seul était perceptible le léger mouvement des doigts sous le vêtement) était assis là depuis très longtemps, complètement absorbé dans son monde. Il n'entendait que le son de ses propres mots, leur rythme et leur musique. Et il dirait qu'il médite. Il y en a des milliers comme lui dans le monde entier, dans la profondeur calme des monastères, dans les villes et les collines, au bord des fleuves.
Les mots, le mantra, l'auto-hypnose, ces drogues de l'illusion ne sont pas la méditation. Celle-ci doit avoir lieu hors de notre volition. Elle surgit dans le calme silence de la nuit, alors qu'on s'éveille tout à coup, le cerveau au repos. Elle doit survenir, aussi silencieuse qu'un serpent dans les herbes hautes, si vertes dans la fraîche lumière du matin. Elle surgit

nécessairement des profondeurs du cerveau. La méditation n'est pas un accomplissement. Elle ne comporte pas de méthode, pas de système ni d'entraînement. Elle commence là où finit la comparaison, avec la fin du devenir et du non devenir. Comme l'abeille bourdonne dans les feuillages, ainsi agit le murmure de la méditation.

Samedi 23 avril 1983

Les nuages sont encore en suspens au-dessus des collines, de la vallée, des montagnes. Parfois, dans une brève trouée, le soleil apparaît, vif et clair. Ce matin est plaisant, sa fraîcheur purifiante s'étend sur toute la verdure. Avec l'été le soleil brûlera tout cela, les pâturages de la vallée seront desséchés par le vent et toute la verdeur de l'herbe aura disparu. Ces matins calmes sont délicieux. Les oranges éclatent de couleur dans l'écrin des feuilles sombres, brillantes, scintillantes. Et le parfum de leur fleur est si fort, il se répand dans l'air, le rend presque suffocant. Il y a aussi une autre variété d'orange qui mûrit plus tard, juste avant les chaleurs de l'été. L'arbre en porte en même temps les fleurs, les fruits et le feuillage. Le monde est si beau, pourtant l'homme indifférent abîme la terre, les lacs d'eau fraîche, les rivières et leurs estuaires.
Mais laissons tout cela et prenons ce sentier étroit, jusqu'à la colline, où coule un petit ruisseau qui sera bientôt tari. Marchant avec un ami, nous échangeons quelques paroles et observons cette végétation dans toute la richesse de ses tons. Quelle variété dans cette palette, du vert le plus pâle, celui du Nil — peut-être

un peu plus léger, plus bleuté — jusqu'aux verts profonds, voluptueux, rayonnant de leur propre richesse. Et sur ce chemin où nous parvenons tout juste à marcher côte à côte, nous faisons une trouvaille ravissante, étincelante, un bijou ancien d'une beauté extraordinaire. Quelle surprise, sur ce sentier où passent plus souvent les animaux que les hommes! Et nous regardons avec grand étonnement la facture si subtile et délicate de l'objet qu'aucune main n'aurait su ciseler. Après l'avoir contemplé dans

un silence stupéfait, l'un de nous l'a délicatement mis dans sa poche, boutonnée dans la crainte de le laisser tomber ou de le voir perdre son étincelante et lumineuse beauté. Au moment où il met la main dans la poche, son ami voit un changement étonnant dans ses yeux, sur son visage. Il y remarque une sorte d'extase, de surprise inexprimable, une excitation qui semble lui couper le souffle.
Quand l'homme lui demande alors: « Qu'avez-vous trouvé qui vous emplisse d'une telle joie? », très doucement, surpris lui-même du son de sa voix, il lui répond qu'il vient de trouver la vérité.
Plutôt timide, il ne veut pas en parler, car cela pourrait la détruire. Mais l'ami est un peu contrarié de cette réserve. « La découverte de la vérité mérite d'être rapportée dans la vallée, dit-il, pour y être organisée afin d'être comprise par les hommes et de les aider peut-être.» L'autre ne répond pas et regrette d'en avoir parlé.
Les arbres sont en pleine floraison; le regard, se porte vers la vallée d'orangers, d'où souffle une brise légère qui en répand jusqu'ici le parfum. L'air est presque immobile, doucement palpable. Mais notre trouvaille est des plus précieuses, et ne peut être révélée à quiconque. Les autres peuvent la trouver, mais celui qui l'a la saisit et l'adore.

101

— La pensée peut-elle se percevoir elle-même, alors qu'elle a formé toute notre conscience?

Les institutions répandues dans le monde n'ont jamais aidé l'homme. Elles ne représentent que l'organisation matérielle de ses besoins; les instances de la guerre, de la démocratie, de la tyrannie, comme celles de la religion, ont eu leur jour de gloire, mais elles perdurent, car l'homme a terriblement besoin d'une aide, tant dans son corps que dans son être profond, à cause de la souffrance qui l'étouffe, celle du temps qui passe et des pensées projetées au loin. Ces institutions existent depuis des temps immémoriaux, mais elles n'ont pas changé l'homme dans son for intérieur. Elles n'ont pas le pouvoir de le transformer profondément sur le plan psychologique. Et l'on se demande pourquoi il les a créées, puisque c'est lui qui a présidé à leurs origines dans l'espoir d'une aide, d'une sorte de sécurité durable. Curieusement, elles ont échoué en cela. Nous ne semblons pas nous rendre compte de ce fait. Nous créons toujours davantage d'institutions, d'organisations, qui s'opposent les

unes aux autres.
C'est la pensée qui les invente toutes, et pas seulement les organisations démocratiques ou totalitaires; la pensée perçoit et comprend aussi que ses créations n'ont pas fondamentalement transformé la structure, la nature du moi. Les institutions, les organisations et toutes les religions ont été élaborées par la pensée rusée, habile et érudite. Ce que la pensée a créé, suscité, agit à son tour sur sa propre formulation. Et l'on se demande, si l'on est sérieux, honnête dans sa propre recherche, ***pourquoi la pensée n'a pas pris conscience de sa propre activité.*** Peut-elle percevoir son propre mouvement ? Est-elle capable de se voir elle-même et de voir, tant dans le domaine intérieur qu'extérieur? Il n'y a en fait ni dehors ni dedans; l'extérieur est créé par l'intérieur, qui à son tour remo-

dèle l'extérieur. Ce flux et ce reflux de l'action et de la réaction est le mouvement de la pensée qui essaie sans relâche de dominer l'extérieur et, y réussissant, provoque bien des problèmes. En apportant à ceux-ci une solution, elle en fait naître de nouveaux. La pensée a aussi modelé la vie psychologique selon les exigences du dehors. Ce processus apparemment sans fin a créé cette société cruelle, laide, immorale et violente. Et, l'ayant créée, la vie intérieure en devient l'esclave.
L'extérieur modèle l'intérieur, lequel à son tour agit sur lui. Et ce processus se perpétue de millénaire en millénaire, la pensée n'évaluant toujours pas sa propre activité. On se demande alors si celle-ci pourra jamais être consciente d'elle-même, consciente de son action? Il n'y a pas de penseur en dehors de la pensée; c'est la pensée qui a produit le penseur, celui qui analyse, expérimente. Le penseur, celui qui' observe et agit, représente le passé que constituent tout l'héritage biologique et génétique de l'homme, les traditions, les habitudes et l'ensemble du savoir accumulé. Après tout, le passé est savoir et le penseur en est inséparable. La pensée a créé le passé, la pensée est le passé; elle a ensuite séparé le penseur de la pensée que celui-ci prétend contrôler. Mais c'est là une notion fallacieuse ; il n'existe que la pensée. Le soi est le moi, le passé. L'imagination peut projeter l'avenir, mais elle demeure l'activité de la pensée.
Procédant du savoir, la pensée n'a pas transformé l'homme et ne le transformera jamais, car le savoir est limité et le sera toujours. Et l'on se

demande à nouveau: la pensée peut-elle se percevoir elle-même, alors qu'elle a formé toute notre conscience — actions, réactions, réponses sensorielles, sensualité, peurs, aspirations, poursuite du plaisir, toute l'angoisse de la solitude, toutes les souffrances dont l'homme

s'est accablé par les guerres, par son irresponsabilité, l'insensibilité de son égocentrisme ? Tout cela est l'action de la pensée qui a aussi inventé l'infini et le dieu qui l'habite. Voilà l'activité du temps et de la pensée. Dès lors, on demande à ce vieil instrument usé s'il est capable de susciter chez l'homme, qui n'est autre qu'un cerveau, une mutation radicale. Quand la pensée, prenant conscience d'elle-même, voit l'utilité du savoir dans le monde physique et comprend ses propres limites, elle se calme et le silence intervient. C'est alors seulement qu'apparaît un nouvel instrument, lequel, n'étant pas le produit du temps et de la pensée, est sans lien aucun avec le savoir. Cet instrument — ou, si ce mot ne vous convient pas, cette perception — est toujours nouveau, sans passé, sans souvenir; il est intelligence, né de la compassion. Cette perception opère une véritable mutation dans les cellules cérébrales et son action exacte et juste, claire et précise, ne porte pas le poids du passé et du temps.

Dimanche 24 avril 1983

C'est un matin de printemps, un matin unique qui ne reviendra pas.
Les camélias, les roses, tous en fleurs, et le moindre brin d'herbe emplissent l'air de leur parfum.
C'est le printemps, la terre est si vivante, les montagnes de la vallée sont vertes et la plus haute témoigne de tant de vitalité, dans sa majesté immuable! Les petits écureuils s'affairent le long du chemin, et les feuilles brillent dans la lumière. Elles ont attendu pendant tout l'hiver et viennent d'apparaître, tendres et vulnérables. Sans vouloir être romantique ou rêveur, on éprouve un sentiment de grand amour, de compassion, devant tant de beauté incorruptible. Il y a des milliers de matins de printemps, mais jamais un matin comme celui-ci, immobile,

calme à vous couper le souffle; peut-être est-ce de l'adoration que l'on éprouve. Et tout le monde est sorti. Les écureuils et les lézards aussi. C'est un matin de printemps et l'air est en fête. Les hommes le célèbrent sur toute la terre. Cette joie éclate de tant de manières, mais ce qui est ne peut s'exprimer par des mots. On sent partout, dans le chant et la danse, cet élan profond du renouveau.

Pourquoi cette sensibilité à fleur de peau que nous portons à nos problèmes personnels, à nos désordres, nous fait-elle défaut devant toutes les créatures qui nous entourent? Être vraiment sensible, non pas à une chose particulière, mais être sensible. aussi vulnérable que la feuille nouvelle lorsqu'elle doit faire face aux orages. à la pluie, à l'obscurité et à la lumière.
Vivant dans le monde du bruit et de la brutalité, dans la vulgarité et l'agitation de la vie quotidienne, nous perdons cette vulnérabilité. Mais garder tous ses sens aiguisés, en éveil, ne signifie pas se laisser aller. Être sensible à tous les mouvements de la pensée, des sentiments, des souffrances, à la sensation d'isolement, à l'anxiété, avec des sens pleinement éveillés, produit alors en nous une autre sensation qui dépasse les réponses sensorielles ou sensuelles. Avez-vous jamais regardé la mer ou ces vastes montagnes, celles de l'Himalaya, qui s'étendent d'un horizon à l'autre, avez-vous jamais regardé une fleur de tous vos sens ? Quand une telle observation a lieu, elle ne part plus d'un centre, il n'y a pas de moi. L'observation par le moi se limite à l'usage d'un ou deux sens, ce qui engendre le mouvement égotiste. Après tout, nous vivons par nos sens, par la sensation, et toutes les complexités du désir ne surgissent qu'avec la création, par la pensée, d'images nées de nos sensations.
Ce matin, dans l'air si pur, la vallée apparaît dans un extraordinaire déploiement de verdure, avec la ville au loin et le fourmillement des créatures de la terre, sans que s'interposent les images élaborées par la pensée. Maintenant, la brise remonte la vallée vers le canyon. On s'en retourne par le sentier pour rencontrer, en contrebas, un lynx qui se tient à dix pas. On entend son ronronnement quand il se frotte contre

le rocher, on distingue les poils dressés de ses oreilles, sa queue courte et la grâce extraordinaire de ses mouvements. Pour lui aussi c'est un matin de printemps. Nous descendons le chemin ensemble. Il ne fait presque aucun bruit et ronronne de pur plaisir dans ce soleil printanier; sa fourrure luit de propreté. Il incarne toute la nature sauvage. Un bruit, un faux pas sur une branche morte, et il disparaît sans même se retourner; ce bruit indique la présence de l'homme, le plus dangereux des animaux. Il a disparu en un instant dans les buissons et les rochers. Toute sa joie l'a quitté, car il connaît la cruauté de l'homme et n'a pas voulu attendre. Il veut en être loin, aussi loin que possible.
C'est un matin de printemps, tout est paisible.
Conscient de la présence de l'homme tout près de lui, ce félin a dû instinctivement réagir à cette image de l'homme qui a tué tant de choses, détruit tant de cités, tant de civilisations, dans l'éternelle poursuite de ses désirs, toujours à la recherche de plaisir et de sécurité.
Le désir, force motivante de l'homme, lui a fait créer beaucoup de choses plaisantes et utiles; mais dans ses relations à autrui, le désir du plaisir a été la cause de bien des problèmes, de désordres, de misère. Dans le monde des moines, les *sannyasis* ont cherché à le dépasser en s'efforçant de vénérer un idéal, une image, un symbole. Mais le désir, tel une flamme, est toujours brûlant. Il s'agit de comprendre et d'examiner la nature du désir: sa complexité, ses activités, ses exigences, ses satisfactions; ce désir toujours croissant de puissance, de situation, de prestige, et ce désir sans objet, celui qui dépasse les possibilités du quotidien et qui a poussé l'homme à tant d'actes laids et brutaux. Le désir est le produit de la sensation et est fait de toutes les images suscitées par la pensée.

Il est source non seulement de mécontentement, mais aussi d'impuissance. Il ne doit jamais être réprimé, mais plutôt examiné dans sa nature, son origine et son objet. Cet examen en profondeur ne répond pas à un nouveau désir car il est sans motif. Il est semblable à l'observation d'une fleur sur laquelle on se penche pour la regarder: elle commence alors à se révéler dans la délicatesse de sa couleur, son parfum, ses pétales, sa tige et la terre dont elle vient. Regardons alors ce

désir et sa nature, sans cette participation de la pensée qui associe toujours aux sensations le « plaisir », la « souffrance », la « récompense » ou la « punition ». Alors apparaît, sans explication verbale ni intellectuelle, toute la causalité qui est à la racine du désir. Sa perception subtile est elle-même l'intelligence, et, dans ses rapports avec le désir, cette intelligence réagira de façon saine et rationnelle.
Voilà, ce matin de printemps nous enveloppe, nous fait vivre en lui, marcher en lui; il est joie au-delà de toute mesure, sans trop de parole, sans trop de pensée. Il ne se répétera pas et demeurera jusqu'à ce quelqu'un frappe à la porte.

Mardi 26 avril 1983

Un oiseau se mourait, abattu par un homme. li volait si librement, sans peur, en un rythme aisé, magnifique. Et le fusil l'a arrêté. Quand il est tombé sur le sol, toute vie l'avait quitté. Un chien l'a rapporté alors que l'homme ramassait d'autres oiseaux morts. Il causait avec son ami et semblait totalement indifférent. Sa seule affaire était de toucher le plus d'oiseaux possible et c'était tout. On tue sur toute la terre. Ces merveilleux grands animaux de la mer, les baleines, sont tués par milliers. Le tigre et tant d'autres animaux sauvages sont maintenant des espèces en danger, mais le seul animal à craindre est l'homme.
L'ami semblait manifestement avoir vu plusieurs tigres. Il avait dans sa jeunesse participé à une chasse, un acte terrible qu'il n'avait cessé de regretter, Sous toutes ses formes, la cruauté se répand actuellement dans le monde. L'homme n'a probablement jamais été aussi cruel, aussi violent que maintenant. Les églises, les prêtres du monde entier ont parlé de la paix sur la terre ; tous, des sommités de la hiérarchie chrétienne jusqu'aux pauvres prêtres de village, ont exhorté l'homme à vivre une vie honnête, à ne pas faire de mal, à ne pas tuer; surtout les bouddhistes et les hin-

dous des siècles passés qui disaient: « Ne tuez une mouche, ne tuez rien, car vous le paierez dans une prochaine vie. » Cette affirmation était un peu simple, pourtant certains ont gardé cet esprit, cette intention de ne pas tuer son prochain, de ne pas lui faire de mal. Mais le meurtre se perpétue avec les guerres. Le chien est si vif à tuer le lapin. Ou c'est un homme qui en tue un autre, au moyen de ces merveilleuses machines, pour être bientôt tué à son tour. Et cette tuerie se perpétue de millénaire en millénaire. Certains la pratiquent comme un sport, d'autres tuent par haine, par colère ou par jalousie, et ce meurtre continue, organisé par les nations, au moyen de leur armement. On se demande si l'homme vivra jamais en paix sur cette belle terre, sans tuer la moindre créature, sans être tué, ni tuer son prochain; s'il pourra vivre dans la paix avec un peu d'amour et de divin dans son cœur.

Autrefois, lors d'un séjour dans les collines chez un ami, un homme vint dire qu'un tigre avait tué une vache la nuit précédente. Il demandait si nous voudrions voir l'animal dans la soirée. Il proposait de construire une plate-forme sur un arbre, au pied duquel il attacherait une chèvre dont le bêlement attirerait le tigre, afin que nous puissions l'observer. Nous refusâmes tous deux de satisfaire si cruellement notre curiosité. Mais notre ami suggéra plus tard de prendre la voiture et d'aller dans la forêt tenter d'apercevoir l'animal. Nous partîmes donc en voiture découverte avec un chauffeur et nous nous enfonçâmes dans la forêt sur plusieurs kilomètres. Nous n'avons bien sûr rien distingué.
Comme la nuit devenait très sombre, les phares furent allumés et nous le vîmes alors dans un tour-

nant, où il nous attendait, couché au milieu de la route. C'était un très grand animal, superbement strié. Ses yeux étincelaient dans la lumière des phares. Il s'approcha de la voiture en grondant et se glissa tout près de la main tendue, quand l'hôte dit: « Ne le touchez pas, il est trop dangereux, faites vite, il est plus rapide que votre main. » Mais l'on sentait cette énergie, cette vitalité de l'animal, une vraie dynamo. On ressentait à son passage une étrange attirance. Puis il disparut dans les bois[1].
Dans cette partie du monde que nous appelons l'Occident, les chrétiens ont peut être tué davantage que quiconque. Ils parlent constamment de paix sur la terre. Mais, pour avoir cette paix, il faut vivre pacifiquement,

et cela paraît absolument impossible. Il y a des arguments pour ou contre la guerre. Selon certains, l'homme a toujours été et restera meurtrier, tandis que d'autres affirment qu'il est capable de changer, de ne pas tuer. C'est là une très vieille histoire. Malgré toutes les religions, la boucherie sans fin est devenue une habitude, un procédé reconnu.
Nous observions l'autre jour un faucon à queue rouge. Haut dans le ciel, il tournoyait sans effort, sans battement d'ailes, dans le plaisir de se laisser porter par les courants. Puis un autre l'a rejoint et ils ont plané ensemble, assez longtemps. Ces créatures étaient si belles dans le ciel bleu. Les tuer serait un crime contre les cieux. Bien sûr, les cieux n'existent pas, l'homme les a inventés par espoir, devant sa vie devenue un enfer, un conflit sans fin. De la naissance à la mort, il va et vient pour gagner de l'argent. travaillant sans relâche. Cette vie est devenue tourmente.

1. Dans son *Journal*, Krishnamurti évoque plus longuement cette rencontre avec un tigre.

labeur et lutte répétés. On se demande si l'être humain vivra jamais en paix sur cette terre. Sa vie a été un conflit tant dans son for intérieur, le domaine psychique, qu'à l'extérieur, dans la société créée par la psyché. L'amour a probablement totalement disparu de ce monde. L'amour implique la générosité, la sollicitude, ne pas faire de mal à autrui, ne pas le faire se sentir coupable, être généreux, courtois, se comporter de telle sorte que la compassion inspire nos paroles et nos actes. Il est bien sûr impossible d'avoir de la compassion quand on appartient aux institutions religieuses organisées. Celles-ci sont étendues, puissantes, traditionnelles et dogmatiques, elles insistent sur la foi. Pour aimer, il faut être libre. Cet amour n'est pas le plaisir, le désir, le souvenir des choses passées. L'amour n'est pas l'opposé de la jalousie, de la haine et de la colère.
Tout cela peut paraître utopique, idéaliste, un état auquel l'homme ne peut qu'aspirer. Mais si vous croyez cela, vous continuerez à tuer. L'amour est aussi vrai, aussi fort que la mort. Il n'a rien en commun avec l'imagination, le sentiment ou le romantisme; pas plus, naturellement, qu'avec le pouvoir, la situation, ou le prestige. Il est aussi puissant que la mer, aussi immobile que ses eaux. Il est aussi abondant et fort que le courant d'un fleuve qui se déverse à l'infini et coule sans fin, sans

commencement. Mais l'homme qui tue les bébés phoques ou les grandes baleines n'est préoccupé que de ses moyens d'existence. Il dira : « Je vis de cette pêche, c'est là mon emploi. » Ce quelque chose que nous appelons l'amour ne le concerne absolument pas. Il aime probablement sa famille — il pense l'aimer — mais ne se préoccupe pourtant guère de la façon dont il gagne son pain.

112

C'est peut-être là une des raisons de la vie fragmentée de l'homme; il ne semble jamais aimer ce qu'il fait sauf pour certains, peut-être. Si l'on vivait d'un travail que l'on aime, ce serait très différent, on comprendrait la vie dans sa plénitude. Nous avons séparé la vie en fragments: le monde des affaires, celui des arts, celui des sciences, le monde politique et le monde religieux. Nous semblons considérer qu'ils sont distincts et doivent le rester. C'est ainsi que nous devenons hypocrites, que nous faisons des choses laides, nous livrons à la corruption dans le monde des affaires et rentrons dans notre foyer pour vivre paisiblement notre vie de famille; cela engendre l'hypocrisie, une vie à deux mesures.
Cette terre est vraiment merveilleuse. Cet oiseau, perché sur l'arbre le plus haut, y revient chaque matin. Il domine le monde, mais reste en alerte, car un oiseau plus grand pourrait le tuer; il regarde les nuages, l'ombre qui passe et l'étendue immense de cette riche terre, ses rivières et ses forêts, avec tous ces hommes qui travaillent du matin au soir. Dans le monde psychologique, toute pensée provoque fatalement la tristesse. On se demande si l'homme changera jamais, sinon quelques êtres très, très rares. Ces êtres exceptionnels connaissent la relation[1]. Quelle est alors la relation du plus grand nombre avec ces quelques-uns? La plupart des hommes n'ont pas de relation avec ceux-ci. Mais ces derniers se sentent reliés à l'ensemble de l'humanité.

1. Eux seuls sont conscients d'appartenir à un tout et n'ont pas l'illusion d'être des entités séparées. A ce niveau. la relation prend une signification universelle.

113

Regardant le fond de la vallée, assis sur ce rocher auprès d'un lézard, on

n'ose bouger de crainte de le déranger, de l'effrayer. Et lui aussi regarde. Et le monde continue: il invente des dieux, obéit à la hiérarchie de leurs représentants sur terre ; et toute l'imposture et la honte des illusions demeureront probablement.
Alors la multitude des problèmes, leur interdépendance, deviendront de plus en plus complexes. Seule l'intelligence de l'amour et de la compassion peut résoudre tous les problèmes de la vie. Cette intelligence est le seul instrument qui ne s'usera jamais.

Mercredi 4 mai 1983[1]

C'est un matin brumeux, on aperçoit à peine les orangers à trois mètres d'ici. Il fait froid, les collines et les montagnes sont cachées, les feuilles couvertes de rosée. Il est encore très tôt, le temps se lèvera plus tard avec la brise fraîche et le beau soleil de Californie.
Pourquoi les hommes se sont-ils toujours montrés si cruels, si agressifs dans leurs réactions à toute affirmation qui leur déplaît, toujours prêts à attaquer? Cela dure depuis des milliers d'années. Il est rare de nos jours de rencontrer un être doux, prêt à céder, totalement généreux et heureux dans ses rapports avec autrui.
Cette nuit on entendait le hululement du hibou; c'était le grand duc. Il attendait la réponse de son partenaire qui était assez loin. Le hululement descendait la vallée jusqu'à devenir imperceptible, dans cette nuit sombre, si étrangement, si parfaitement calme.

1. Entre le 26 avril et le 1er mai, Krishnamurti séjourna il San Francisco, où il a donné deux conférences dans le Masonic Hall ainsi qu'une interview à la radio.

La nature, dans ses grands mouvements, semble vivre dans l'ordre qui lui est propre — la mer et ses marées, la lune nouvelle et la pleine lune, le charmant printemps et la chaleur de l'été. Même le tremblement de terre d'hier obéissait à ses propres lois. L'ordre est l'essence même de l'univers — l'ordre de la naissance et de la mort. Seul l'homme semble vivre dans

le désordre, la confusion, il a toujours vécu ainsi depuis sa création. Assis avec un visiteur, sur la véranda où grimpent une jeune glycine et un rosier rouge, dans ce parfum, cette odeur de la terre et des arbres, comme il est dommage de parler de désordre. Il semble si déplacé d'évoquer la confusion, la misère et le désordre de l'homme, alors que nous sommes entourés ici de l'ordre étonnant qui émane de ces sombres collines, de ces montagnes rocailleuses et du torrent, bientôt sec, qui murmure encore. Mais cet homme est là, amical, intelligent, bien informé et probablement adonné à la réflexion.
L'oiseau moqueur est perché sur le fil téléphonique et se livre à son manège habituel. Il vole en cercles puis se pose sur le fil et se gausse du monde. Il le fait si souvent qu'il semble que personne ne s'en soucie. Et l'oiseau continue de se moquer.
La brume se lève, le soleil de printemps apparaît et le lézard vient se chauffer sur le rocher. Toutes les petites créatures du sol sont actives. Elles obéissent à leur ordre interne qui comporte aussi leur plaisir et leur amusement, et semblent si heureuses dans le soleil, loin de l'homme qui pourrait leur faire du mal et gâcher leur journée.

« ***Puis-je vous demander ce qu'est pour vous la chose la plus importante dans l'existence?*** dit le visi-

teur, ***Quelle est, selon vous, la qualité la plus essentielle que l'homme doive cultiver?***

— Une chose que vous cultivez, comme vous le faites pour les champs de la terre, n'est pas une chose essentielle. Elle devrait se développer naturellement, aisément, sans motifs égocentriques. La chose la plus importante, pour chaque homme, est certainement de vivre en ordre, en harmonie avec tout ce qui l'entoure — même le bruit des grandes cités, même ce qui paraît laid et vulgaire, sans que tout cela affecte le cours de sa vie, ni n'altère ou déforme l'ordre dans lequel il vit. L'ordre, Monsieur, est sûrement la chose la plus importante de la vie, ou plutôt une des plus importantes.

— Pourquoi, l'ordre serait-il l'une des qualités d'un cerveau capable d'agir correctement, avec bonheur et précision?

— L'ordre n'est pas une création de la pensée. Il n'a pas à être suivi jour après jour, il n'exige pas d'obéissance ni de pratique. Comme le cours d'eau rejoint la mer, ainsi le cours de l'ordre, le fleuve de l'ordre est infini. Mais cet ordre ne peut exister dans l'effort, dans la lutte pour l'accomplissement, ou encore dans le rejet du désordre que l'on remplacerait par une routine ou des habitudes précises. Rien de tout cela n'est l'ordre. Le conflit est la cause du désordre, sa source même.

— Tout doit lutter, n'est-ce pas? Ces arbres ici ont lutté pour exister, pour croître. Ce merveilleux chêne, derrière la maison, a enduré les orages, les années de pluie et de soleil brûlant. La vie est conflit et tourmente, orage, Et vous dites, n'est-ce pas, que l'ordre est un état dans lequel n'existe aucun conflit? Cela

paraît presque impossible, comme un langage inconnu, c'est totalement étranger à notre vie, à notre façon de penser. Sans être impudent, puis-je vous demander si vous-même vivez dans un ordre totalement dénué de conflit?

— Est-il très important, Monsieur, de découvrir si quelqu'un vit sans effort, sans conflit? Ou peut-être voudriez-vous plutôt vous demander si vous-même, être humain vivant dans le désordre, pouvez découvrir en vous-même les nombreuses causes — ou peut-être n'en est-il qu'une — de ce désordre? Ces fleurs ne connaissent ni ordre, ni désordre, elles ne font qu'exister. Sans eau, sans soins, il est certain qu'elles mourraient, mais la mort fait aussi partie de leur ordre. Le soleil brûlant les détruit en un mois, et, pour elles, cela représente l'ordre. »

Le lézard s'est réchauffé sur le rocher, il attend la venue des mouches. Elles viendront certainement et il les gobera de sa langue rapide. Il semble que ce soit la nature du monde, les petites bêtes sont mangées par les grosses, qui, à leur tour, le sont par de plus grosses encore. C'est là le cycle du monde naturel. Il n'y a là ni ordre, ni désordre. Mais nous connaissons, pour l'avoir vécu nous-mêmes de temps en temps, le sentiment d'harmonie totale, mais aussi la souffrance, l'anxiété, la douleur et le conflit. La cause du désordre est cet effort incessant pour devenir, chercher une identité, ce combat pour être quelque chose. Aussi

longtemps que le cerveau, si pesamment conditionné, mesure le « davantage », le « mieux », se déplaçant psychologiquement de ceci à cela, il génère inévitablement une sensation de conflit. C'est là le désordre.

Celui-ci réside non seulement dans les mots « plus » et mieux », mais dans notre réaction qui est d'accomplir, de gagner. Aussi longtemps qu'existe cette division, qui est dualité, le conflit est inévitable. Et du conflit naît le désordre.
Il est possible que l'on soit conscient de tout cela mais, négligeant cette conscience, on poursuit jour après jour le même comportement, jusqu'à la fin de sa vie. Cette dualité n'est pas seulement verbale, mais elle est le reflet d'une division plus profonde, celle du penseur distinct de sa pensée, le penseur séparé de lui-même. Le penseur est créé par la pensée, il est le passé, il est le savoir, tout comme la pensée, elle aussi née du savoir. Il n'y a en fait pas de division entre le penseur et la pensée, ils forment une unité indissoluble : mais la pensée se donne l'illusion de se diviser. Il est possible que cette constante division de la pensée, sa propre fragmentation, soit la cause du désordre. Le seul fait de voir que celui qui perçoit est le perçu, de réaliser la vérité de ce fait, met fin au désordre.

L'oiseau moqueur est parti, remplacé par la tourterelle au cri plaintif, bientôt rejointe par son mâle. Ils restent perchés ensemble sur ce fil, silencieux, sans bouger, mais leurs yeux sont en alerte et guettent le danger. Le faucon à queue rouge et les rapaces de tout à l'heure sont partis, mais reviendront peut-être demain. Le matin s'achève, le soleil est devenu plus brillant et les ombres sont innombrables. La terre est paisible et l'homme se perd dans la confusion.

Vendredi 6 mai 1983

C'était un matin agréable, l'air était un peu piquant, les nuages couvraient les collines paisibles. On sentait, jusque dans la chambre, un léger parfum de fleur d'oranger. C'est une odeur étrangement pénétrante. Et toutes les fleurs ce matin-là étaient prêtes, en attente de soleil. Les nuages s'écarteraient bientôt et le soleil brillerait très fort, un peu plus tard.
Ayant franchi le petit village, la voiture a dépassé les hameaux, les derricks, les réservoirs et toute l'activité qui entoure les puits de pétrole, pour atteindre enfin la mer. Après les vergers d'agrumes, nous avons traversé une assez grande ville, puis des centaines d'hectares de champs de fraises, de choux, d'épinards, de laitues et d'autres légumes. Toutes ces cultures sont produites sur cette plaine vaste et fertile, qui sépare les collines de la mer. Ici, tout est fait à grande échelle. Ces hectares de citronniers, d'orangers et même de noyers, sont cultivés sur de telles étendues que c'en est presque extravagant. Cette terre riche est très belle et les collines, ce matin, étaient si amicales!
Nous sommes enfin arrivés au bord du Pacifique bleu. Aujourd'hui, il était aussi calme que l'eau d'un étang, inondé de la lumière du matin. Il faudrait médi-

ter cette lumière, non pas le soleil, mais sa réflexion sur l'eau scintillante. Pourtant, l'océan n'est pas toujours aussi calme. Il y a un mois, il roulait des vagues furieuses, faisait voler le quai en éclats, détruisait les maisons autour de la plage et dévastait tout jusqu'à la grand-route qui le longe sur la hauteur. On se sert maintenant de toutes les poutres ramenées par le flot sur la plage pour réparer la jetée disloquée.
Mais aujourd'hui, tel un animal apprivoisé, on pourrait le caresser, sentir la profondeur, l'étendue et la beauté de cette eau si vaste, si bleue, devenue vert Nil près du rivage. C'était un vrai plaisir, dans l'air salé, sur cette route qui surplombe la mer, que de voir les collines, l'herbe ondulante et la vaste étendue de l'eau. Puis toute cette beauté disparaissait à l'arrivée dans l'immense ville, si laide, étendue sur des centaines de kilomètres. Ce n'est pas un endroit bien agréable, mais des gens y vivent et paraissent s'y plaire.
Assis sur la plage, avez-vous jamais observé la mer, le mouvement

cadencé de ses vagues ? La septième vague, qui semble la plus grande, avance en grondant vers la côte. Le Pacifique a peu de marée, tout au moins ici, au contraire de celles qui s'étendent sur des kilomètres et surviennent si rapidement. Il y a toujours, sur cette côte, un petit mouvement de flux et de reflux qui se répète depuis des siècles. En regardant cette mer, le scintillement de la lumière éblouissante et l'eau claire, avec les sens aiguisés, au summum de leur perception, cette observation n'a pas de centre, pas d'observateur, C'est une chose très belle que de regarder l'océan, le sable propre, lavé chaque jour. Aucune trace de pas n'y demeure, la mer les efface toutes, même celles des petits oiseaux du rivage.
Les maisons qui dominent la plage sont petites et bien entretenues, elles semblent appartenir à des gens

fortunés. Mais ces richesses, cette vulgarité, ces belles voitures, tout cela compte peu. Nous avons remarqué une très vieille Mercédès dont les tuyaux d'échappement étaient apparents, trois de chaque côté du capot. Ses propriétaires devaient en être très fiers, ils l'avaient fait polir et l'entretenaient admirablement. Ils avaient dû sans doute lui sacrifier d'autres achats, on voyait qu'elle était faite pour durer et rouler encore longtemps.
Assis sur la grève, nous observions les oiseaux et le ciel, avec, au loin, le bruit du passage des voitures. C'était un matin délicieux. Nous épousions des yeux le flux et le reflux, nous portant vers le large en ce mouvement infini de va et vient. L'horizon était clair, où l'eau rejoint le ciel. Nous étions dans une large baie bleue, tachetée de blanc, bordée de toutes petites maisons. Derrière nous se déployaient les chaînes des montagnes. Observant sans une seule pensée, sans réaction, sans identité, observant sans arrêt, on n'est pas vraiment éveillé mais plutôt absent, pas tout à fait là; on n'est pas soi-même, mais seulement un regard observant. Observant les pensées qui surgissent pour disparaître l'une après l'autre, la pensée prend alors conscience d'elle-même. Il n'y a pas de penseur observant la pensée, le penseur est la pensée.
Assis sur la plage et regardant les gens qui passent, deux ou trois couples puis une femme seule, il semble que toute la nature autour de nous, depuis la mer bleue et profonde jusqu'aux hautes montagnes pierreuses, que tout communie dans cette observation. Nous regardons sans attendre d'événement, observant sans but. Et cette observation inclut

l'acte d'apprendre, non par l'accumulation presque mécanique du savoir, mais par ce regard si proche, à la fois profond, vif et tendre, où l'observateur n'existe plus. Quand l'obser-

vateur est là, il n'est que le passé qui observe ou voudrait le faire, mais n'est capable que d'un souvenir dévitalisé. L'observation, elle, est vibrante de vie, chaque seconde lui est disponible. Toutes les créatures, les petits crabes, les mouettes et les oiseaux en vol sont aux aguets. Ils cherchent des proies, du poisson, quelque chose à manger. Quelqu'un passe tout près et se demande ce que vous regardez. Vous ne regardez rien et ce rien contient toutes choses.

L'autre jour, nous avons eu la visite d'un homme d'un certain âge. Il avait voyagé, vu beaucoup de choses et avait aussi écrit. Il portait une barbe bien tenue et sa mise était convenable, sans trace de laisser-aller ni de vulgarité. Il prenait soin de ses chaussures, de ses vêtements, et, quoiqu'il fut étranger, parlait un anglais excellent. S'adressant à l'homme assis sur la plage, occupé à observer, il lui dit qu'il avait parlé à beaucoup de gens, des professeurs et des savants, ainsi qu'à des pandits, au cours de son séjour en Inde. La plupart d'entre eux, selon lui, ne s'intéressaient pas à la société, ni au conflit armé actuel, ils n'étaient pas non plus profondément engagés dans une recherche de réforme sociale. Lui-même n'était pas un réformateur social, mais il se sentait profondément concerné par les problèmes de la société dans laquelle nous vivons. Il n'était pas certain que cette dernière soit susceptible de changer, qu'il y ait des moyens pour cela. Mais il la voyait telle qu'elle est, avec son immense corruption, le comportement absurde des politiciens, la petitesse, la vanité et la brutalité rampante qui la sous-tend.

« ***Que pouvons-nous faire pour cette société?*** disait-il. Il ne suffit pas d'amener de petites réformes ici et là, de remplacer un président ou un Premier

ministre par un autre — ils sont tous plus ou moins de la même espèce et

ne peuvent faire grand-chose, puisqu'ils représentent la même médiocrité, et même moins que cela, la vulgarité; ils ne cherchent qu'à plastronner et ne feront jamais rien d'utile. Tout au plus proposeront-ils quelques stupides petites réformes, mais le cours des choses n'en sera pas changé. » Il avait observé les différentes cultures.
Fondamentalement, elles ne différaient pas beaucoup, selon lui. Il semblait être un homme sérieux, souriant, il parlait de la beauté de son pays, de son immensité si variée, des déserts brûlants et de la splendeur des hautes montagnes Rocheuses. On l'écoutait comme on écouterait la mer et ses mouvements.
La société ne pourra être changée sans que l'homme change. C'est l'homme — nous et les autres — qui a, de génération en génération, créé ces sociétés. Elles sont nées de notre mesquinerie, de notre étroitesse d'esprit, de notre limitation, comme de notre avidité, de notre envie, ainsi que de la brutalité, la violence et la compétition qui sont les nôtres. Nous sommes responsables, tant de la médiocrité stupide et vulgaire, que de cette vision tribale des choses, assortie de sectarisme religieux. Si chacun d'entre nous ne change pas radicalement, la société ne changera jamais. Elle est là, elle est notre œuvre, qui à son tour nous génère. Elle nous modèle selon la forme que nous lui avons donnée. Elle place l'individu dans un moule, lequel l'insère dans un cadre qui n'est autre que la société.
Et cette action se répète sans fin, comme la mer et son mouvement de flux et de reflux qui peut être lent, mais aussi rapide et dangereux. Action, réaction, action, nous sommes entraînés par la nature de ce mouvement, à moins qu'un ordre intérieur profond

n'arrête ce processus. C'est cet ordre-là qui amènera un ordre dans la société, et non la légifération des gouvernements; mais leur loi, leur autorité, engendrées par notre désordre, se maintiendront aussi longtemps que durera ce dernier. La loi, comme la société, est le fait de l'homme -l'homme produit la loi.
Ainsi l'être intérieur, la psyché, crée ce qui l'entoure selon ses propres limites. L'extérieur agit alors sur ce centre et le modèle. Les communistes ont pensé et pensent probablement encore que le contrôle de l'environnement de l'homme par des lois, des règlements, des institutions, certaines formes de tyrannie, ont le pouvoir de le changer.

Mais ils n'ont pas réussi jusqu'ici et ne réussiront jamais. Les socialistes agissent dans le même sens. Les capitalistes s'y prennent autrement, mais leur but est le même. L'intérieur domine toujours l'extérieur, car il est bien plus fort, bien plus vital que l'extérieur.
Ce mouvement pourra-t-il jamais prendre fin ?
L'intérieur crée l'environnement psychologique, les lois extérieures, les institutions et les organisations, lesquelles à leur tour incitent l'homme, son cerveau, à agir d'une certaine façon, alors que ce même cerveau, l'être intérieur, le psychisme tente de changer, de détourner l'extérieur. Ce mouvement se perpétue depuis les origines de l'homme, il peut être dur, superficiel et parfois brillant — mais c'est toujours cette lutte entre l'intérieur et l'extérieur, aussi inexorable que le mouvement de la marée. Nous devrions nous demander si ce mouvement pourra jamais s'interrompre — l'action provoquant la réaction, la haine engendrant davantage de haine, la violence plus de violence. Il prend fin quand seule opère l'observation sans motif, sans réaction, sans direction. La direction ne surgit qu'avec l'accumulation. Mais l'observa-

tion faite d'attention consciente, de compassion, possède sa propre intelligence. Cette observation alliée à l'intelligence agit.
Et cette action n'est pas le flux et le reflux. Mais elle exige une grande vivacité qui permet de saisir les choses sans le mot, sans le nom, sans réaction aucune. Cette observation est pleine de vitalité, de passion.

Lundi 9 mai 1983

Notre point de départ, déjà assez élevé, permettait de voir le fond de la vallée. Après une montée de trois kilomètres par un sentier tortueux bordé de chênes de Californie et de tapis de sauge piqués de chêne empoisonné, passé le torrent sec, on aperçoit au loin, par-delà les montagnes, la mer bleue. Ici règne un calme absolu, l'air lui-même est immobile. Le regard s'abaisse et les montagnes vous font face. On pourrait les escalader pendant des heures, puis descendre vers une autre

vallée et remonter encore. Nous l'avons fait plusieurs fois, jusqu'au sommet de ces pentes rocheuses. Au-delà, vers le nord, s'étend la vaste plaine désertique, brûlante. Mais ici l'air est si frais qu'il faut se couvrir malgré le soleil.
Et comme nous redescendons, observant les différents arbres, les plantes et les petits insectes, nous entendons soudain le bruit du serpent à sonnettes qu'un saut permet heureusement d'éviter. A deux mètres de distance, il continue d'agiter sa queue et nous pouvons observer ses yeux sans paupière. Celui-là n'est pas très long, mais aussi gros qu'un bras d'homme. Il faut garder une certaine distance pour regarder attentivement le motif de sa peau, sa tête tri-

angulaire, et sa langue noire qu'il agite. Sans bouger l'un et l'autre, nous nous observons mutuellement. Et tout à coup, tout en nous faisant face, il esquisse un mouvement vers l'arrière qui nous permet d'avancer. Il se redresse encore en crépitant sans nous quitter des yeux. Ce manège dure dix minutes ou davantage, puis l'animal se fatigue. Il est immobile, en attente, et ne réagit plus quand on l'approche. Pour un temps, il semble avoir perdu son énergie. Nous sommes maintenant tout près de lui. Contrairement au cobra qui se redresse pour frapper, ce serpent attaque vers l'avant. Mais celui-ci, épuisé, ne bouge pas. Ainsi nous l'avons quitté. C'était vraiment une créature assez dangereuse, au venin empoisonné. Il n'inspirait pas d'appréhension et se serait probablement laissé toucher si nous en avions éprouvé l'envie.
Reprenant la descente, nous avons presque marché sur une caille, accompagnée d'une douzaine de petits qui se sont éparpillés dans les buissons, où leur mère les a suivis. On entendait leurs petits cris de rappel. Nous nous sommes arrêtés plus bas, attendant un moment, pour les voir tous ressortir de leur abri et se cacher sous l'aile de leur mère. L'air là-haut est encore frais, ils attendent que le soleil réchauffe l'atmosphère et le sol.
Plus bas, c'est le petit torrent, la prairie qui perd déjà sa verdeur, puis le retour dans la chambre où l'on arrive un peu fatigué, mais enchanté de cette promenade dans le soleil matinal. Ici, ce sont les orangers aux fruits jaunes, éclatants, les roses et la myrte sous les grands eucalyptus. Tout est paisible dans la maison.
C'était un matin agréable, bruissant de toutes les activités de la nature.

Les petites créatures, les écureuils, les rongeurs, se hâtent à la recherche de leur

pitance matinale. Assez destructeurs, ils mangent les tendres racines des plantes. Pourtant, un chien les tuerait si vite d'un coup de dents ! Tout est déjà très sec. Les pluies sont passées et ne reviendront pas avant quatre mois. Mais, plus bas, toute la vallée chatoie encore. Un étrange silence recouvre la terre. Il demeure en dépit du bruit des villes et de la circulation. Presque palpable, il a quelque chose de sacré. L'état d'harmonie avec la nature, avec tous les êtres de la création, entraîne par lui-même notre harmonie avec les humains. Si nous perdons notre relation à la nature, nous perdons inévitablement notre relation aux humains.

Comme souvent, à la fin du repas qui nous réunissait assez nombreux autour de la table, une conversation sérieuse s'est engagée. Il s'agissait de la signification des mots, de leur poids, de leur contenu, de leur sens profond, de leur qualité et du sentiment qu'ils impliquent ou suscitent. ***Le mot n'est jamais la chose elle-même, bien sûr, pas plus que sa description.*** L'explication n'est pas l'objet qu'elle cerne. Le mot, la phrase et l'explication ne sont pas le fait. Mais le mot sert à évoquer la pensée, le sentiment, et même quand il n'est pas prononcé, il recèle en lui notre sensation. Le fait lui-même n'a jamais d'impact sur le cerveau, alors que la théorie, la conclusion, la description et l'abstraction en ont un. La table n'a aucun impact, mais « dieu » en a, qu'il soit celui des hindous, des chrétiens ou des musulmans. Contrairement au fait lui-même, ce sont le concept et l'image qui touchent le cerveau.
Pour le chrétien, les mots « Jésus » ou « Christ » ont un sens important, ils évoquent un sentiment profond, une sensation. Alors que pour un hindou, un boud-

dhiste ou un musulman, ces mêmes mots ne signifient rien. Ces mots ne sont pas le fait. Ainsi, utilisés depuis plus de deux mille ans, ils ont marqué le cerveau. Les hindous, comme les chrétiens, ont leurs propres

dieux, projections de la pensée qui réagit à la peur et au plaisir.
Il semble que le langage ne laisse pas réellement d'empreinte sur le cerveau; ce serait plutôt la théorie du langage, l'abstraction de certaines sensations, qui se transformeraient en idées, en symboles, en images de personnes — et non la vraie personne, mais son image rêvée, espérée, projetée par la pensée. Toutes ces abstractions, ces idées, ces conclusions, plus ou moins fortes, agissent sur le cerveau. Mais le fait lui-même, la table, n'a jamais ce pouvoir.
Prenons un mot comme « souffrance ». Il a un sens différent pour l'hindou ou le chrétien. Mais, quels que soient les mots servant à la décrire, la souffrance est partagée par tous. La souffrance est le fait. Mais quand nous voulons lui échapper, soit par la théorie ou par le recours à un être idéalisé ou un symbole, ces formes de fuite modèlent le cerveau. La souffrance, le fait, n'a jamais d'impact, et il est important de comprendre cela.
Ainsi le mot « attachement »: il s'agit de voir ce mot, de le contempler et l'observer, de ressentir sa profondeur, tout son contenu, ses conséquences, le fait que nous sommes attachés — le fait et non le mot. Ce sentiment ne conditionne alors pas le cerveau, ne le met pas dans un moule, mais dès que l'on s'écarte du fait par la pensée, ce mouvement même, cette fuite ne fait pas seulement intervenir le temps, mais commence à influencer le cerveau.
Être vulnérable nous attire la souffrance, laquelle nous pousse à nous rétracter en nous-mêmes, à bâtir

un mur défensif, à devenir durs et cruels. Mais quand nous sommes sensibles, sans réactions brutales et laides, vulnérables à chaque mouvement interne de notre être, vulnérables au monde, si sensibles que nous sommes sans regrets, sans blessures, sans autodiscipline, nous avons accès à la qualité de l'existence sans limite.
Le mot « Bouddha », cette image, cette impression, suscite chez les bouddhistes un sentiment de grand respect empreint de dévotion; ils trouvent un refuge dans cette image créée par la pensée. Et comme la pensée, liée au savoir, est inexorablement limitée, cette image elle-même, qui ne se réfère qu'à une personne, un symbole ou une ancienne tradition, est source de conflit. Mais ce sentiment de respect, séparé de toutes les images extérieures, de tous les symboles etc., n'est pas en lui-

même un facteur susceptible de déformer le cerveau.
Cet homme, assis près de nous, était conditionné par le christianisme. Quand le nom du Christ était prononcé, on sentait immédiatement sa réserve empreinte de respect, de retenue. Ce mot a laissé une empreinte sur ce cerveau. Il est très curieux d'observer ce phénomène de communication à travers les mots, chaque race leur donnant un sens, une signification différents et créant ainsi une division, une limitation du sentiment qui, lui, est commun à toute l'humanité. La souffrance des hommes est la même, elle est le lot de tous. Le Russe exprimera d'une autre manière que l'hindou ou le chrétien le fait de souffrir, mais la sensation même de la souffrance, du chagrin, de l'isolement, ce sentiment n'oriente jamais le cerveau de façon particulière. Ainsi sommes-nous amenés à être attentifs au mot, conscients de sa subtilité, de son sens, de son poids.

131

Le sentiment global et universel, partagé par tous les êtres humains dans leur relation, ne peut devenir effectif qu'avec la disparition des mots de nation, de tribu, de religion. Un mot peut être chargé de sens et de profondeur, ou en être dépourvu. Pour la plupart d'entre nous, les mots ont très peu de profondeur, ils ont perdu leur poids. Une rivière n'est plus une certaine rivière. Les fleuves d'Amérique, d'Angleterre, d'Europe ou d'Inde sont tous des fleuves, mais dès qu'intervient une identification par un mot, survient alors la division. Et cette division n'est autre que l'image mentale d'un certain fleuve, la qualité de son eau, sa profondeur et son courant, la beauté de ce fleuve.

132

Jeudi 12 mai 1983[1]

C'est l'aurore dans cet hémisphère. Ici, elle commence très tôt le matin et dure longtemps. Le début de l'aurore, le commencement d'un jour, est une des plus belles choses qui soient en ce monde,
Les arbres étaient défaits, après une nuit d'orage, leurs feuilles pendaient, déchiquetées, et leurs branches mortes avaient été cassées; les vents persistants ont purifié l'air, qui est devenu sec. L'aurore

avançait très lentement sur la terre; elle était empreinte, ce matin surtout, d'une qualité extraordinaire, probablement due au vent de la veille. Mais cette aurore aujourd'hui était différente. Elle était si parfaitement silencieuse qu'on osait à peine respirer, de crainte de déranger quelque chose. Toutes les feuilles, mêmes les plus tendres, étaient immobiles, comme si la terre entière retenait son souffle, en une immense adoration. Et le soleil a doucement touché d'orange, de jaune, la pointe des montagnes et, toujours dans un grand silence, des traces de lumière sont apparues sur d'autres collines. Enfin, ce furent les bruits, le chant des oiseaux, la complainte funèbre de la tourterelle, le cri du faucon à

1. C'était le 88e anniversaire de Krishnamurti.

queue rouge planant dans le ciel. Mais le silence de l'aurore couvrait le matin, couvrait toute la terre.

Si l'on dépasse la colline à travers la vallée, au-delà des vergers d'orangers et de quelques prairies vertes, au-delà du grand eucalyptus élancé, on aborde une hauteur couverte de bâtiments. Il y a là un institut de quelque chose, et, sur l'autre versant de la vallée, se trouve un grand terrain de golf, superbement tenu. Nous y avons joué il y a longtemps, et l'avions oublié, comme ses banquettes, mais il est toujours là, parfaitement entretenu. Beaucoup de gens y jouent, portant un grand sac; autrefois ces sacs ne contenaient que six clubs, mais maintenant il en faut presque une douzaine. Cela devient trop professionnel, trop coûteux.

Et l'on aborde ensuite une autre colline, elle aussi couverte d'institutions, d'organisations de toutes sortes.

— Qu'est-ce qui pourra changer l'homme?

Où que l'on se rende dans notre monde soi-disant libre, on trouve une foison d'institutions, de forums, de groupes de travail intérieur ou extérieur pour apporter la paix de l'âme, protéger la nature sauvage, sauver les animaux, etc. C'est un fait surprenant et devenu commun de nos jours, que ces groupes de ceci et de cela, chacun ayant un chef, un président, des secrétaires, l'homme qui a commencé et tous ceux qui l'ont suivi. Toute cette prolifération de petites organisations et

d'institutions étonne. Et lentement elles se détériorent, ce qui est probablement inhérent à toute institution, y compris celles qui aident l'homme sur le plan extérieur, par exemple les institutions pour une plus grande culture. Celles-là ont probablement leur utilité. Mais on ne peut qu'être surpris par tous ces groupes de vie intérieure dirigée, qui s'adonnent à différentes sortes de méditations. L'association de ces deux mots « intérieur » et « dirigé » est assez curieuse. Qui dirige et vers quoi? Celui qui

dirige est-il différent de son but? Nous ne semblons jamais nous poser de questions fondamentales.

Il y a des organisations destinées à aider l'homme dans le monde physique, elles sont dirigées par des hommes qui ont leurs propres problèmes, leurs ambitions et leur désir d'accomplissement, qui recherchent le succès. Tout cela semble presque inévitable et se poursuit depuis des millénaires. Mais existe-t-il des institutions pour l'étude de l'homme, ou pour promouvoir sa paix intérieure ? Les différents systèmes basés sur des conclusions aident-ils vraiment l'homme ? Tous les organisateurs dans le monde semblent penser qu'ils y réussissent, mais ont-ils vraiment aidé l'homme à se libérer de sa souffrance, de sa peur et de toute l'angoisse de la vie? Un agent extérieur à l'homme, aussi élevé, aussi établi soit-il dans une sorte d'idéation mystique traditionnelle, peut-il tant soit peu changer l'homme?

Quel élément pourrait-il amener un changement radical dans l'homme, mettant fin à sa brutalité, aux guerres et au conflit constant dans lequel il vit ? Le savoir lui sera-t-il de quelque utilité? Prenons comme exemple le mot « évolution » , le concept selon lequel l'homme a évolué par le savoir. Depuis les temps les plus reculés, il a assemblé une quantité d'informations, de connaissances, sur le monde qui l'entoure, le ciel qui le domine, du char à bœufs à l'avion à réaction, puis au voyage sur la lune et ainsi de suite. Tout cela représente un progrès considérable. Mais ce savoir a-t-il mis fin en quoi que ce soit à son égoïsme, à son besoin de compétition, à son insouciance agressive ? Le savoir, après tout, est la conscience et la connaissance de toutes les choses de ce monde, de sa création, des conquêtes de l'homme, depuis ses origines jusqu'à nos jours. À des degrés divers, nous

sommes bien informés, mais demeurons intérieurement très primitifs, presque barbares, quelles que soient notre culture extérieure, l'étendue de notre information, notre capacité de rhétorique et de décision. Ce processus extérieur peut se poursuivre sans fin. Il existe des milliers de spécialistes de toutes sortes, mais l'on se demande sérieusement si un agent extérieur, y compris Dieu, est capable d'aider l'homme à mettre fin à son chagrin, à son isolement fondamental, à ses errements et à son angoisse. Ou est-il condamné à vivre, à accepter, à s'habituer à ce fait et à le considérer comme un élément de la vie? La plupart des êtres de ce monde le tolèrent et l'acceptent. Ils se contentent d'institutions vouées à l'invocation d'une force externe — ils prient pour la paix, participent à des manifestations pour la paix, mais cette paix est absente de leur cœur. Qu'est-ce qui pourra changer l'homme? Pris dans le filet de la peur, dans la poursuite infinie du plaisir, il a souffert sans fin. Il semble que ce soit là son destin et que rien ne puisse y être changé. Notre vie est tout cela. Au lieu de cynisme, d'amertume, de colère, nous pouvons nous demander comment y porter remède. Certainement pas à travers un agent extérieur. L'homme doit faire face à tout cela et ne pas l'éviter. Il doit l'examiner sans demander aucune aide; il est son propre maître. Il a créé cette société, il en est responsable, et cette responsabilité exige qu'il apporte en lui-même un changement. Mais très rares sont ceux qui ont conscience de tout cela. Le mode de raisonnement de la plupart des êtres est tellement indifférent, irresponsable, qu'il les porte à combler leur vie personnelle, égoïste, à sublimer leurs désirs tout en restant égocentriques.

Cela ne relève pas plus du pessimisme que d'une tentative d'optimisme. Il faut observer tout cela. Nous

sommes les seuls à pouvoir nous transformer et changer ainsi la société dans laquelle nous vivons. C'est un fait auquel nous ne pouvons échapper. Si nous le fuyons, il n'y aura jamais de paix sur cette terre, jamais de joie durable ni de sentiment de félicité.

L'aurore a pris fin, un nouveau jour commence.
C'est vraiment un nouveau jour, un matin tout neuf. Et le regard se portant alentour, on est émerveillé devant la beauté de la terre et des arbres, devant sa richesse. C'est vraiment un nouveau jour et l'émerveillement qu'il suscite existe; il est là.

Brockwood Park, Hampshire [1]

Lundi 30 mai 1983

Il a plu chaque jour, depuis plus d'un mois que nous sommes ici. Nous avions quitté la Californie où la sécheresse avait déjà commencé, les champs devenaient fauves et le soleil déjà brûlant (il faisait plus de 32 °C et la température s'élèverait encore quoiqu'on ait annoncé un été doux). Nous avons été saisis devant toute cette herbe, les merveilleux arbres verts et les hêtres pourpres dont les branches étendues, légèrement cuivrées, bruniront bientôt. En ce moment, parmi les arbres verts, ils offrent une vision enchanteresse. Cette terre est très belle. Qu'elle soit déserte ou couverte de verdure, de vergers, de champs étincelants, elle est toujours merveilleuse.
Partir en promenade dans les champs où paissent les moutons et les jeunes agneaux, dans les bois pleins du chant des oiseaux, sans aucune pensée dans l'esprit, mais seulement observer la terre, les arbres, les moutons, entendre l'appel du coucou et les

1. Du 14 au 22 mai, à Ojai, Krishnamurti avait donné quatre conférences, suivies de séances de questions-réponses. Le 27 mai, il s'est rendu en Angleterre pour séjourner dans son école de Brockwood Park.

pigeons des bois ; marcher sans aucun sentiment, sans émotion, regarder les arbres et toute la terre. Par l'observation, on découvre sa propre façon de raisonner; conscient de ses réactions, on ne laisse

échapper aucune pensée sans comprendre sa cause et les raisons de sa venue. Si l'on est attentif, sans laisser filer la moindre image, le cerveau devient très calme. On peut alors regarder dans un grand silence, et ce silence possède une profondeur immense, une beauté durable et incorruptible.

— La majorité des hommes mènent une vie très étriquée. Alors, nous nous demandons quel est notre avenir, quel est votre avenir?

Ce garçon était bon en sports, vraiment excellent. Il était également un élève capable et sérieux. Il dit un jour à son professeur: « Monsieur, pourrais-je avoir une conversation avec vous ? » L'éducateur répondit: « Pourquoi pas, allons donc ensemble faire une promenade. » Ils ont donc eu un dialogue entre professeur et élève, empreint de respect mutuel. Comme l'éducateur était sérieux lui aussi, leur échange fut agréable, amical, et tous deux oublièrent que l'un était un professeur et l'autre un élève; la hiérarchie n'existait plus, entre l'importance de celui qui sait, l'autorité, et l'élève qui veut savoir.

« Monsieur, je me demande si vous savez ce que tout cela signifie, pourquoi je reçois une éducation, quel sera mon rôle quand je grandirai, quelle est ma place dans ce monde, pourquoi je dois étudier, me marier, et quel est mon avenir ? Bien sûr, je comprends qu'il me faut étudier, passer certains examens, et j'espère en être capable. Je vivrai probablement encore quelques années, peut-être cinquante, soixante ans ou davantage; quelle sera ma vie et celle de ceux qui m'entourent au cours de ces années à venir? Quel est mon avenir, quelle est la raison de ces longues

heures passées à étudier, à écouter des professeurs? Une guerre destructrice pourrait éclater dans laquelle nous trouverions tous la mort. Si la mort est tout ce que l'avenir nous réserve, quelle est l'utilité de toute cette instruction? Je vous en prie, je pose toutes ces questions très sérieusement, parce que je vous ai entendu, comme d'autres professeurs, mettre l'accent sur ces différents sujets.

— Je voudrais prendre une question à la fois. Vous en avez posé

plusieurs, avez soulevé plusieurs problèmes. Choisissons donc la question qui est peut-être la plus importante: ***quel est l'avenir de l'humanité et le vôtre ?*** Comme vous le savez, vos parents sont assez fortunés et veulent, bien sûr, vous aider de différentes façons. Peut-être vous offriront-ils une maison et tout le nécessaire quand vous vous marierez, et que vous aurez une charmante femme — peut-être. ***Alors qu'est-ce que vous allez être ? Une personne médiocre, quelconque?*** Vous aurez un travail et vous vous fixerez dans l'existence avec toutes sortes de problèmes autour de vous et en vous — est-ce là votre avenir? Bien sûr, une guerre peut survenir, mais elle peut aussi ne pas avoir lieu; espérons qu'elle n'aura pas lieu. Espérons que l'homme en viendra à comprendre que les guerres ne pourront jamais résoudre le moindre problème humain. Les hommes peuvent améliorer certaines choses, inventer de meilleurs avions, etc., mais les guerres n'ont jamais résolu les problèmes humains et ne le feront jamais. Donc, oublions pour l'instant que nous pourrions tous être anéantis par la folie des super-puissances, des terroristes, ou du démagogue d'un pays décidé à détruire ceux qu'il considère comme ses ennemis. Oublions tout cela pour l'instant et considérons votre avenir,

sachant que vous faites partie du reste du monde. ***Quel est votre avenir? Serait-il de devenir une personne médiocre ?*** La médiocrité signifie faire la moitié du chemin, la moitié de toute chose, ne jamais aller jusqu'au bout, ne pas utiliser toute votre énergie, toute votre intelligence, ne pas exiger de vous l'excellence.

Vous devez bien sûr savoir que vous subirez toutes les pressions extérieures qui vous enjoindront d'agir dans un certain sens, et les pressions des différentes religions, étroites et sectaires, avec leur propagande. La propagande ne dit jamais la vérité; la vérité ne peut pas être propagée. Ainsi, j'espère que vous vous rendez compte des pressions qui s'exercent sur vous, celles de vos parents, de votre milieu, celles de la tradition qui pousse à devenir philosophe, physicien, homme de sciences s'adonnant à la recherche dans un certain domaine, ou encore homme d'affaires. Voyant tout cela, ce dont vous êtes capable à votre âge, quelle direction allez-vous prendre? Nous avons parlé de ces problèmes au cours des derniers trimestres et vous-même y avez probablement réfléchi. Alors, puisque nous disposons d'un peu de temps pour nous

promener autour de la colline, je vous demande, non comme un professeur, mais avec l'affection d'un ami réellement sincère, ***quel est votre avenir?*** Même si vous avez décidé de passer certains examens et de faire carrière, d'avoir une bonne profession, vous ne pouvez que vous demander : est-ce là tout? Même si vous avez une bonne profession et peut-être une vie assez agréable, vous aurez inévitablement beaucoup d'ennuis, de problèmes. **Et si vous avez une famille, quel sera l'avenir de vos enfants?** C'est une question à laquelle vous devez répondre vous-même, et peut-être pouvons-nous en parler? Il vous faut penser non seulement à votre propre avenir, mais aussi à celui de vos

enfants, et vous devez aussi considérer l'avenir de l'humanité, oubliant que vous êtes allemand, français, anglais ou indien. Parlons-en, mais je vous en prie, comprenez que je ne vous dicte pas votre conduite. Seuls les insensés donnent un avis, ainsi je n'entre pas dans cette catégorie. Je vous interroge seulement comme un ami, et j'espère que vous le comprenez; je ne suis pas en train de vous diriger ou vous persuader. Quel est votre avenir ? Allez-vous mûrir rapidement ou lentement, avec grâce et sensibilité ? Serez-vous médiocre, tout en étant un des meilleurs dans votre profession ? Vous pouvez exceller en toute chose, mais je parle ici de la médiocrité de l'esprit, du cœur, de la médiocrité de l'être.

— Monsieur, je ne sais pas vraiment comment répondre à toutes ces questions. Je n'y ai pas trop pensé, mais quand vous demandez si je dois devenir médiocre, comme le reste du monde, je ne le veux certainement pas. Je suis aussi conscient de l'attrait du monde. Je vois cette partie de moi qui désire tout cela. J'ai envie de m'amuser, d'être heureux parfois, mais un autre aspect de moi voit aussi le danger de ces choses, les difficultés, les besoins, les tentations. Alors, je ne sais vraiment pas où cela me mènera. En outre, comme vous l'avez fait remarquer plusieurs fois, je ne sais pas moi-même ce que je suis. Une chose est certaine: je ne veux vraiment pas devenir une personne médiocre, à l'esprit et au cœur étroits, même avec un cerveau qui pourrait être très capable. Il se peut que j'étudie et acquière beaucoup de savoir, tout en demeurant une personne très limitée, étroite. La médiocrité, Monsieur, est un très bon mot que vous avez utilisé, et, quand je le considère, je prends peur — non de ce mot, mais de toutes ses implications, telles que vous les avez

démontrées. Je ne sais vrai-

ment pas, peut-être que d'en parler avec vous éclaircira tout cela? Je ne peux parler aussi facilement avec mes parents. Ils ont probablement eu les mêmes problèmes, sont plus avancés en âge, mais se trouvent peut-être dans la même position que moi. Alors, Monsieur, si vous le voulez bien, puis-je vous demander d'avoir une autre conversation avec vous? Je me sens vraiment inquiet et nerveux, je doute de ma capacité de faire face à tout cela, l'examiner et ne pas devenir une personne médiocre. »

C'était un matin unique, la prairie toute proche, les hêtres immobiles et l'allée qui mène au bois profond, tout était silencieux. Même les oiseaux se taisaient et les chevaux voisins ne bougeaient pas. Un tel matin, frais, tendre, est une chose rare. La paix régnait sur cette campagne et tout était très calme. On percevait ce sentiment de silence absolu. Ce n'était pas là une sentimentalité romantique, une idée poétique. C'était ainsi et c'est ainsi. Ce n'est qu'une chose toute simple. Ce matin, les hêtres pourpres étaient splendides devant les champs verts qui s'étendent au loin, tandis qu'un nuage empli de cette lumière matinale flottait paresseusement à travers le ciel. Le soleil venait de se lever et l'on sentait, avec cette grande paix, une adoration. Ce n'était pas l'adoration d'un dieu, d'une déité imaginaire, mais une vénération née de cette grande beauté. On pouvait ce matin lâcher tout son savoir et rester silencieux comme les bois, les arbres et la calme pelouse. Le ciel était d'un bleu pâle et tendre, quand, au-delà des champs, surgit l'appel du coucou; les pigeons des bois se mirent à roucouler et les merles firent entendre leur chant matinal. Au loin une voiture passait. Quand le ciel est si calme et ravissant, on dit qu'il va bientôt pleuvoir. C'est ce qui a toujours

lieu quand le petit matin est très limpide. Mais aujourd'hui tout était unique, cela n'avait jamais été, cela ne serait plus.

« Je suis heureux que vous soyez venu de vous-même, sans intervention, et, peut-être, si vous y êtes prêt, pourrions-nous continuer notre conversation à propos de l'avenir de votre vie et de la médiocrité. On peut être excellent dans sa carrière; un bon charpentier peut ne pas être médiocre dans son travail, mais en revanche il se peut qu'il le soit dans sa vie personnelle de chaque jour, dans ses rapports avec sa famille. Maintenant nous comprenons tous deux le sens de ce mot, et nous pourrions examiner ensemble sa profondeur. Nous parlons ici de la médiocrité intérieure, des conflits psychologiques, des problèmes et de la difficulté d'exister. Même de grands savants peuvent pourtant mener intérieurement une vie médiocre. Ainsi, ***quelle sera votre vie ?*** Vous êtes un élève plutôt intelligent, mais à quoi consacrerez-vous votre intelligence? Nous ne parlons pas ici de votre carrière, cela viendra plus tard; ce qui nous préoccupe maintenant est la façon dont vous mènerez votre vie. Bien sûr, vous ne serez pas un criminel dans le sens ordinaire de ce mot. Et si vous êtes sage, vous ne deviendrez pas un tyran; ceux-ci sont trop agressifs. Vous aurez probablement une très bonne situation et ferez un travail excellent dans quelque domaine que vous choisirez. Mettons donc ceci de côté pour un instant; mais ***intérieurement, quelle est votre vie, vers quel avenir allez-vous?*** Comme le reste du monde, poursuivrez-vous sans cesse le plaisir, avec le tourment permanent de multiples problèmes psychologiques?

— Pour l'instant, Monsieur, je n'ai pas de problèmes, sinon ceux de passer des examens avec la fati-.

gue que cela implique. À part cela, je ne semble pas avoir d'autres problèmes. Je me sens assez libre, heureux et jeune. Quand je vois tous ces gens âgés, je me demande si je finirai comme eux. Certains ont eu de belles carrières ou ont fait ce qu'ils aimaient; pourtant, malgré cela, ils sont devenus mornes, ennuyeux, et ne semblent pas avoir développé en eux les qualités profondes de l'esprit. Je ne voudrais certainement pas devenir comme eux. Je veux que ma vie soit différente. Ce n'est ni par vanité, ni par ambition. Certes, je voudrais avoir une belle carrière, mais ne désire assurément pas devenir comme ces gens âgés qui semblent avoir perdu tout ce qu'ils aiment.

— Vous ne voulez peut-être pas devenir comme eux, mais l'existence est très exigeante et souvent cruelle. Elle ne vous épargnera pas. Et que vous viviez ici, aux États-Unis, ou dans quelque autre partie du monde, la société exercera une grande pression sur vous. Vous serez constamment enjoint de devenir comme les autres, un peu hypocrite, de dire ce que vous ne pensez pas vraiment, et même si vous vous mariez, cela aussi peut susciter des problèmes. Il vous faut comprendre que la vie est une affaire très complexe qui ne consiste pas seulement à faire ce que l'on désire et y mettre de l'obstination. Tous les jeunes gens désirent devenir quelque chose — avocats, ingénieurs, politiciens, etc. ; il y a cette poussée de l'ambition en quête de pouvoir, d'argent. Voilà ce qu'ont vécu les personnes âgées dont vous parlez. Elles sont usées par le conflit incessant, par leurs désirs. Regardez cela. Observez tous les gens autour de vous. Ils sont tous dans le même bateau. Quelques-uns quittent ce bateau, errent sans fin et meurent. D'autres cherchent un endroit paisible sur la terre et s'y retirent. D'autres encore rejoignent quelque monastère où

ils prononceront des vœux éternels. Mais ***la majorité des hommes, les millions d'hommes, mènent une vie très étriquée, à l'horizon limité. Ils ont leurs joies, leurs peines et ne semblent jamais les éviter, ni les comprendre ou les dépasser. Alors, nous nous demandons quel est notre avenir, quel est votre avenir?*** Vous êtes bien sûr trop jeune pour pénétrer cette question, car la jeunesse ne peut en mesurer toute la portée. Vous êtes peut-être agnostique; les jeunes ne croient en rien, mais avec l'âge ils se tournent vers quelque forme de superstition religieuse, de dogme ou de conviction. La religion n'est pas un opium, mais l'homme l'a modelée en fonction de son désir de réconfort aveugle et par là même sécurisant. il a fait de la religion une chose totalement inintelligente et impraticable, dénuée d'une dimension qui s'intègre à la vie. Quel âge avez-vous ?

— Je vais avoir dix-neuf ans, Monsieur. Ma grand-mère m'a laissé un peu d'argent que je toucherai à vingt et un ans, et je vais peut-être voyager pour connaître un peu le monde, avant d'aller à l'université. Mais, où que je me trouve, quel que soit mon avenir, ce problème demeurera. Je me marierai peut-être, probablement, et aurai des enfants, et ainsi surgit la

grande question: quel sera leur avenir? Je suis assez au courant des agissements des politiciens dans le monde entier. C'est une vilaine affaire. Pour ma part, je n'aime pas cela et ne pense donc pas entrer dans la politique. Mais je voudrais avoir un bon travail. J'aimerais pouvoir travailler tant avec mes mains qu'avec mon intelligence, mais le problème sera de ne pas tomber dans la médiocrité intérieure. Alors, Monsieur, que dois-je faire? Oh oui, je sais qu'il y a des temples et des églises, mais ils ne m'attirent pas. Je suis plutôt révolté par tout cela — les prêtres, la hiérarchie

de l'autorité, mais comment vais-je éviter de devenir un être moyen, ordinaire, une personne médiocre?

— Si je peux vous donner un avis, ne demandez jamais "comment", en aucune circonstance. Quand vous utilisez ce mot "comment", vous voulez en fait trouver un guide, un système, quelqu'un qui vous mène par la main et vous fasse ainsi perdre votre liberté, votre capacité de voir, vos activités, vos pensées, votre propre façon de vivre. Vous devenez ainsi un être humain de seconde main; vous perdez votre intégrité ainsi que cette honnêteté foncière qui permet de se voir tel que l'on est, d'être ce que l'on est et de pouvoir le dépasser. Ne demandez donc jamais "comment". Nous nous plaçons sur le plan psychologique, bien sûr. Il vous faut demander "comment" quand il s'agit d'assembler un moteur ou de construire un ordinateur. Il faut que quelqu'un vous l'enseigne. Mais la liberté et l'originalité psychologiques ne peuvent exister qu'avec la conscience de vos propres activités intérieures, l'observation de chacune de vos pensées, dans sa nature et jusqu'à sa source. Observer, regarder. Par l'observation, on apprend beaucoup plus sur soi-même qu'on ne le ferait par des livres ou par le recours à un psychologue, ou encore un professeur compliqué, intelligent ou érudit.
Tout cela sera très difficile, mon ami. Vous pourrez être tiraillé entre plusieurs directions. Il y a beaucoup de prétendues tentations — biologiques, sociales — et vous pouvez être déchiré par la cruauté de la société. Vous serez seul bien sûr, peut-être pas par la force, la détermination ou le désir, mais lorsque vous commencerez à voir ce qui est faux autour de vous et en vous: les émotions, les espoirs. Quand vous

commencerez à voir ce qui est faux, ce sera là le commence-

ment de la lucidité, de l'intelligence. Vous devez être votre propre lumière et c'est là une des choses les plus difficiles de l'existence.

— Monsieur, tout cela apparaît si difficile et complexe, si redoutable, effrayant.

— Je ne fais que vous indiquer ces choses, ce qui ne veut pas dire que les faits doivent vous faire peur. Les faits sont là pour être observés. Si vous le faites, ils ne vous effraieront jamais. Les faits ne sont pas effrayants, mais si vous voulez les éviter, leur tourner le dos et fuir, c'est cela qui est effrayant. Il s'agit de rester là et voir que votre action n'a pas été tout à fait correcte, vivre avec le fait et ne pas l'interpréter selon votre plaisir ou votre façon de réagir. Cela n'est pas effrayant. La vie n'est pas très simple. On peut vivre simplement, mais la vie elle-même est vaste et complexe. Elle s'étend d'un horizon à l'autre. Vous pouvez vivre avec quelques vêtements ou un repas par jour, mais ce n'est pas là la simplicité. Soyez donc simple, ne vivez pas de façon compliquée, contradictoire. Soyez juste simple intérieurement. Vous avez joué au tennis ce matin. Je vous ai regardé, vous semblez être assez bon. Peut-être nous rencontrerons-nous encore. Si vous le voulez.

— Merci Monsieur.»

Ojai, Californie 1

Mardi 27 mars 1984

La route, qui part de l'aéroport et traverse sur des kilomètres la banalité précaire des grands espaces urbains, avec leurs lumières violentes et leur bruit assourdissant, débouche sur l'autoroute. Après un tunnel, on se trouve soudain devant le Pacifique. Le jour était clair, sans la moindre brise, mais comme il était très tôt, l'air avait encore une certaine

fraîcheur avant que la pollution de l'oxyde de carbone ne l'altère. L'océan était si calme, il semblait être un immense lac. Et, comme le soleil apparaissait au-dessus de la colline, les eaux profondes du Pacifique avaient la couleur du Nil. Leur bord toutefois était d'un bleu léger qui venait doucement mourir sur la rive. Il y avait là beaucoup d'oiseaux et l'on apercevait au loin une baleine.

1. Le 6 juin 1983, Dorothy Simmons, la directrice de l'école de Brockwood Park, eut une crise cardiaque. Dès lors, Krishnamurti se trouva trop occupé par les problèmes de l'école pour poursuivre ses dictées. Le lei juillet, il se rendit à Saanen, en Suisse, pour les rencontres internationales annuelles. Le 15 août, il était de retour à Brockwood pour une série de conférences, et prit l'avion pour Delhi le 22 octobre.

Suivant la route de la côte, nous avons croisé très peu de voitures ce matin, mais partout, éparpillées sur les collines, il y avait des maisons probablement habitées par des gens très riches. La route serpentait, suivait la côte et, heureusement, évitait une autre ville.
Il y avait là un centre naval avec son équipement moderne destiné à tuer les hommes. Après l'avoir longé, on tournait vers la droite, laissant derrière soi la mer, les puits de pétrole, et, traversant les vergers d'orangers parfumés, puis un terrain de golf, on arrivait bientôt à un petit village. Toutes les feuilles des arbres brillaient dans la lumière. Quelle paix dans cette vallée si calme, loin des foules, du bruit et de la banalité.
Ce pays est si beau, si vaste. Il comprend des déserts, des montagnes couvertes de neige, des villages, de belles cités, et des rivières plus belles encore. La campagne est merveilleuse, vaste, elle contient tout. Et nous sommes arrivés dans cette maison encore plus calme et harmonieuse, récemment construite et parée de cette propreté que ne peuvent avoir les maisons de ville. n y avait là beaucoup de fleurs, et des roses. C'est un endroit propice au repos, non pas végétatif, mais au calme intérieur profond. Le silence est une grande bénédiction, il purifie le cerveau, lui donne de la vitalité. Ce silence accumule une grande énergie, qui n'est pas celle de la pensée ou des machines, mais dont l'essence est si pure que la pensée ne peut l'atteindre. C'est l'énergie qui recèle un pouvoir, des talents incommensurables. Ici, dans cet endroit, le cerveau peut être à la fois très actif et totalement silencieux. Cette intense activité du

cerveau est alors imprégnée de la qualité, de la profondeur et de la beauté du silence.
Nous l'avons souvent répété, l'éducation consiste à développer tout le cerveau et pas seulement une partie de celui-ci; c'est la formation holistique de l'être

humain. Une école secondaire devrait enseigner aussi bien la religion que la science. Cette dernière est en fait la culture de la connaissance, n'est-ce pas ? C'est la science qui a contribué à provoquer l'état de tension actuel de notre monde. C'est elle qui, par le savoir, a permis la fabrication de l'instrument le plus destructeur que l'homme ait jamais découvert. Il peut d'un seul coup, en quelques secondes, annihiler des cités entières, pulvériser des millions d'hommes. Mais la science nous a aussi apporté beaucoup de choses positives: la communication, la médecine, la chirurgie, et d'innombrables petites choses qui améliorent le confort de l'homme, lui rendant la vie plus facile en lui épargnant le labeur sans fin lié à la recherche de nourriture, aux tâches domestiques, etc. Elle nous a aussi donné cette divinité moderne qu'est l'ordinateur.
On peut énumérer toutes les aides que la science a apportées à l'homme, ainsi que tous les moyens de se détruire, d'anéantir toute l'humanité et la vaste beauté de la nature. Les gouvernements se servent des hommes de science et ceux-ci aiment travailler pour les gouvernements, ce qui leur donne une situation, de l'argent, de la considération, etc. Les hommes se tournent aussi vers la science pour promouvoir la paix dans le monde, mais celle-ci y a échoué. La politique et les politiciens n'ont pas non plus réussi à donner aux hommes une véritable sécurité, une paix dans laquelle ils puissent vivre et cultiver non seulement les champs, mais leur cerveau, leur cœur et leur art de vivre, c'est-à-dire l'art suprême.
Et les religions reconnues, traditionnelles, avec leurs dogmes et leurs croyances, ont été la cause de beaucoup de mal dans le monde. Elles sont responsables de bien des guerres dans l'histoire, dressant l'homme contre l'homme. Ce phénomène s'est répété

quand un continent, aux croyances, aux rituels et aux dogmes puissants, s'est parfois imposé à un autre continent dont les croyances, les symboles et les rituels étaient différents. Cela n'est pas la religion, ce n'est que la répétition d'une tradition et de rituels qui ont perdu leur sens et ne font qu'apporter une sorte de stimulation. Tout cela est devenu un immense divertissement. La religion est quelque chose d'entièrement différent dont nous avons souvent parlé. Son essence est la liberté, qui n'est pas de faire ce que bon nous semble — attitude puérile, irresponsable et contradictoire, qui ne provoque que misère, conflit et désordre. La liberté aussi est tout autre chose. Elle implique une vie sans conflit psychologique, intérieur. Et dans la liberté, le cerveau s'unifie, il cesse d'être fragmenté en lui-même. La liberté comporte aussi l'amour et la compassion. Et cette liberté est aussi intelligence. L'intelligence est inhérente à la compassion et à l'amour. Nous pouvons pénétrer ce domaine à l'infini, non pas verbalement ou intellectuellement, mais vivre intérieurement une existence de cette nature.
Et à l'école secondaire, la science représente le savoir. Ce savoir peut s'étendre indéfiniment, mais il est toujours limité, puisque tout savoir se fonde sur l'expérience, expérience qui parfois pourrait ne reposer que sur une hypothèse théorique. Le savoir est nécessaire, mais aussi longtemps que la science représente l'activité d'un groupe ou d'une nation, séparés de l'ensemble, une sorte d'activité tribale, ce savoir ne peut que provoquer un plus grand conflit, un plus grand désordre dans le monde. C'est ce qui a lieu actuellement. La science et son savoir ne se destinent pas à la destruction des êtres humains, car les savants sont après tout d'abord des hommes, et non simple-

ment des spécialistes. Ils sont ambitieux, avides, et recherchent leur sécurité personnelle, comme tous les êtres humains en ce monde. Ils sont comme vous et moi. Mais leur spécialisation, quoique bénéfique, provoque aussi une grande destruction. Les deux dernières guerres l'ont bien démontré. L'humanité semble entraînée dans un perpétuel mouvement de destruction et de reconstruction; on détruit les êtres humains et on donne naissance à une plus grande population. Mais si tous les hommes de science du monde refusaient ce cycle et disaient: il Nous ne voulons pas contribuer à la guerre, à la destruction de l'humanité ., ils pourraient utiliser leur attention, leurs talents et leurs

efforts à favoriser une meilleure relation entre les hommes et leur environnement, la nature.
Si un certain nombre d'êtres humains, qui ne représentent pas nécessairement l'élite, vivent dans la concorde, ils pourront consacrer tous leurs talents à la création d'un monde différent; la religion et la science pourront alors s'accorder.
La religion est un aspect de la science. Sa vocation est de connaître et de dépasser tout savoir, d'englober à la fois la nature et l'immensité de l'univers, non pas à travers un télescope, mais par l'immensité de l'esprit et du cœur. Et cette immensité n'a absolument aucun rapport avec la religion organisée, quelle qu'elle soit. L'homme devient si facilement l'outil de sa propre croyance, de son fanatisme, s'enchaînant ainsi à un dogme dénué de réalité. Aucun temple, aucune mosquée, aucune église ne détient la vérité. Ils sont peut-être des symboles, mais les symboles ne sont pas le fait. La vénération du symbole éloigne du vrai, de la vérité. Mais malheureusement, le symbole a été doté de beaucoup plus d'importance que la vérité. C'est le symbole que l'on vénère. Toutes les religions sont

fondées sur des croyances et des affirmations. Toutes les croyances, qu'elles soient politiques ou religieuses, sont des facteurs de division. Là où existe la division, le conflit est inévitable. Et une école secondaire ne devrait pas être un lieu de conflit. C'est un lieu destiné à apprendre l'art de vivre. Cet art est le plus grand de tous, car il s'applique à l'être humain dans sa totalité, et non à une seule partie de lui-même, aussi plaisante soit-elle. Et dans une telle école où l'éducateur s'investirait vraiment en tout cela, le considérant non comme un idéal, mais comme un fait de la vie quotidienne — s'il s'investissait, répétons-le, sans que cela soit pour lui un idéal, une utopie ou une noble affirmation, il pourrait vraiment essayer de trouver dans les ressources du cerveau une façon de vivre libérée des problèmes, des luttes, des conflits et de la souffrance. L'amour n'est pas un mouvement qui puisse découler de la souffrance, de l'anxiété, de l'isolement; l'amour est intemporel. Et l'éducateur, s'il persévérait, pourrait instiller chez l'étudiant, avec l'acquisition du savoir, ce véritable esprit religieux qui dépasse de loin tout savoir, qui est peut-être le point ultime du savoir — non, pas peut-être, il est la fin du savoir. Car il faut être libéré du savoir pour comprendre ce qui est éternel, hors du temps. Le savoir est du temps, et

la religion est libre de l'entrave du temps.
Il semble si urgent et important que nous participions à la formation d'une nouvelle génération! Même si ce n'était qu'une demi-douzaine d'êtres dans le monde, ils pourraient y amener une grande transformation. Mais l'éducateur a besoin d'être éduqué. Sa vocation est la plus noble qui soit en ce monde.

Mercredi 28 mars 1984

L'océan Pacifique ne semble pas avoir de grandes marées, du moins pas de ce côté-ci, sur la côte de Californie: elles y sont de très faible amplitude. Leur mouvement de va-et-vient est très différent de celui de ces grandes marées qui se retirent sur plusieurs centaines de mètres, pour refluer avec puissance. Leur bruit diffère totalement, selon que l'eau afflue violemment ou se retire. C'est une qualité de son qui ne ressemble en rien à celui du vent dans les feuillages.
Chaque chose semble avoir un son qui lui est propre. Cet arbre dans le champ, solitaire, a ce son particulier dû à son isolement. Les grands séquoias ont depuis toujours leur propre chant profond. Le silence lui-même a un son particulier. Et il y a aussi, bien sûr, le bruit du bavardage incessant des humains qui parlent de leurs affaires, de leur politique et de leurs progrès technologiques. Un très bon livre possède aussi des vibrations sonores particulières. Même le vaste infini a sa pulsation sonore.
Le flux et le reflux de la marée est semblable à l'action et à la réaction de l'homme. Nos actions et nos réactions sont si rapides. Nous ne faisons pas de pause avant de réagir. Dès qu'une question est posée,

nous essayons immédiatement de trouver une réponse, une solution à un problème. Il n'y a pas d'arrêt entre la question et la réponse. Nous sommes pourtant le flux et le reflux de la vie — l'extérieur et l'intérieur. Nous essayons d'établir une relation avec l'extérieur, pensant que l'intérieur est une entité séparée, sans rapport avec l'extérieur. Mais le

mouvement de l'extérieur découle certainement d'un mouvement de reflux intérieur. Ils sont une seule et même chose, comme les eaux de la mer. Ce mouvement incessant de l'extérieur et de l'intérieur est la réaction à tout défi. C'est là notre vie. Quand nous commençons à élaborer quelque chose de l'intérieur, cet intérieur devient l'esclave de l'extérieur. La société que nous avons créée est l'extérieur. L'intérieur devient alors l'esclave de cette société. Et la révolte contre l'extérieur est la révolte de l'intérieur. Ce flux et ce reflux constants, incessants, angoissés, sont pleins de crainte. Ce mouvement pourra-t-il jamais s'arrêter? Le flux et le reflux des eaux de la mer sont, bien sûr, totalement indépendants de ce flux et de ce reflux de l'extérieur à l'intérieur — l'intérieur devenant l'extérieur, puis l'extérieur, devenu prépondérant, essayant de juguler l'intérieur; ensuite vient la réaction interne à cette prépondérance. C'est ainsi que se déroule la vie, faite d'une succession constante de souffrances et de plaisirs.
Nous ne semblons jamais comprendre ce mouvement qui est un. L'extérieur et l'intérieur ne sont pas deux mouvements séparés. Les eaux de la mer se retirent de la côte, et c'est la même eau qui revient battre les plages et les falaises. C'est parce que nous avons séparé l'extérieur de l'intérieur que la contradiction surgit, laquelle engendre le conflit et la souffrance. Cette division entre l'extérieur et l'intérieur est totale-

ment irréelle, illusoire, mais nous les maintenons totalement séparés. C'est là peut-être une des causes principales de conflit, et pourtant nous ne semblons jamais apprendre. Apprendre ne consiste pas à mémoriser, c'est une forme de mouvement continu. Il s'agit d'apprendre à vivre sans cette contradiction de la séparation. L'extérieur et l'intérieur sont un tout inclus dans un mouvement unique, sans division. Il est sans doute possible de saisir cela intellectuellement et de l'admettre comme une affirmation théorique ou un concept, mais on n'apprend jamais en vivant de concepts. Les concepts deviennent statiques. On peut en changer, pourtant la transformation d'un concept en un autre reste statique, toujours figée. Mais le fait de sentir, de voir que la vie n'est pas le mouvement de deux activités séparées, extérieure et intérieure, mais qu'elle est une, percevoir que toute relation est ce mouvement, le flux et le reflux de la peine et du plaisir, de la joie et de l'abattement, de l'isolement et de la fuite, percevoir directement et sans mots que cette vie

est un tout, non fragmenté ni divisé, c'est apprendre. Et cela ne relève pourtant pas de la durée, ce n'est pas un processus graduel dans lequel le temps deviendrait encore un facteur de division. Le temps n'a d'action que dans la fragmentation du tout. Mais quand on perçoit en un instant la réalité de la nature du tout, son unité devient alors manifeste dans cette chaîne sans fin d'actions et de réactions — de lumière et de nuit, de beauté et de laideur.
Le tout est libre du flux et du reflux de la vie, de l'action et de la réaction. La beauté n'a pas d'opposé. La haine n'est pas l'opposé de l'amour.

Vendredi 30 mars 1984

Ce matin, nous descendions sur la route. C'était le printemps et le ciel était exceptionnellement bleu, sans le moindre nuage, le soleil chaud sans excès. On se sentait bien. Les feuilles brillaient dans l'air étincelant. Tout était vraiment d'une beauté extraordinaire. La haute montagne était là, impénétrable, entourée de collines verdoyantes. Comme nous marchions tranquillement, sans trop penser, nous avons aperçu à nos pieds une feuille morte, marquée de jaune et de rouge éclatant, une feuille d'automne. Comme elle était belle, si simple dans sa mort, si vivante, pleine de la beauté, de la vitalité de son arbre, de l'été. Elle ne s'était pas fanée. En la regardant de près, on pouvait distinguer toutes ses nervures, sa tige et sa forme parfaite. Dans cette feuille s'inscrivait l'arbre entier.
Pourquoi les hommes meurent-ils si lamentablement, dans une telle affliction, dans la maladie, les infirmités du grand âge, la sénilité et cette affreuse décrépitude du corps? Pourquoi ne peuvent-ils pas mourir naturellement, aussi beaux dans la mort que cette feuille? Qu'est-ce qui ne va pas en nous? Malgré le grand nombre de médecins, les médica-

ments et les hôpitaux, les opérations et tous les efforts de l'existence comme ses plaisirs, nous ne semblons pas capables de mourir dans la

dignité et la simplicité, avec le sourire.
Un jour que nous marchions le long d'un chemin, nous avons entendu derrière nous une psalmodie mélodieuse, rythmée, empreinte de la force immémoriale du sanskrit. Nous étant arrêtés, nous avons vu le fils aîné, nu jusqu'à la taille, qui portait un récipient de terre cuite dans lequel brûlait un feu. Derrière lui venaient deux hommes portant son père mort, dont le corps était recouvert d'un linceul blanc. Tous marchaient en psalmodiant et, comme nous connaissions ce chant, nous avons failli nous joindre à eux. Comme ils nous dépassaient, nous les avons suivis quand ils ont descendu la route, toujours psalmodiant. Le fils aîné pleurait. ils ont porté le père jusqu'au rivage où ils avaient déjà amassé un grand tas de bois. Ayant posé le corps au sommet de ce tas, ils y ont mis le feu. Tout était si naturel, si extraordinairement simple. Point de fleurs, de corbillard, point de voiture attelée de chevaux noirs. Tout cela se déroulait dans un grand calme, dans une parfaite dignité. Et devant cette feuille surgissaient à l'esprit les milliers de feuilles de l'arbre.
L'hiver l'avait conduite de sa branche-mère jusqu'à ce chemin où elle se dessécherait complètement, se fanerait pour disparaître, emportée par les vents, perdue pour toujours.
Comme on enseigne aux enfants les mathématiques, l'écriture, la lecture et tout ce qui a trait à l'acquisition du savoir, il faudrait aussi leur apprendre la grande dignité de la mort. Elle n'est pas une chose morbide et douloureuse à laquelle nous sommes confrontés un jour ou l'autre, mais fait partie de la vie de chaque jour — comme le regard que l'on porte sur

le ciel bleu ou la sauterelle posée sur une feuille. Elle fait partie de l'apprentissage de la vie, comme la poussée des dents et les maladies infantiles avec leurs fièvres. Les enfants sont doués d'une extraordinaire curiosité. Si vous comprenez la nature de la mort, vous n'aurez pas à indiquer que tout meurt, que la poussière retourne à la poussière, mais, sans aucune peur, vous leur expliquerez doucement la mort. Vous leur ferez sentir que vivre et mourir ne font qu'un, ne sont qu'un seul mouvement qui ne commence pas à la fin de la vie après cinquante, soixante ou quatre-vingt-dix ans, mais que la mort est comme cette feuille. Voyez les hommes et les femmes âgés, comme ils sont décrépits, perdus, malheureux, comme ils sont laids. Serait-ce qu'ils n'ont pas compris ce que signifie vivre ou mourir? Ils ont utilisé la vie, s'en sont

servis, l'ont gaspillée dans le conflit sans fin qui ne fait qu'exercer et fortifier la personne, le moi, l'ego. Nous passons nos jours en conflits et malheurs de toutes sortes, parsemés d'un peu de joie et de plaisir, mangeant, buvant, fumant, dans les veilles et le travail incessant. Et, à la fin de notre vie, nous nous trouvons face à cette chose qu'on appelle la mort et dont on a peur. Et l'on pense qu'elle pourra toujours être comprise et ressentie en profondeur. L'enfant, avec sa curiosité, peut être amené à comprendre que la mort n'est pas seulement l'usure du corps par l'âge, la maladie, ou quelque accident inattendu, mais que la fin de chaque jour est aussi la fin de soi-même.

Il n'y a pas de résurrection, c'est là une superstition, une croyance dogmatique. Tout ce qui existe sur terre, sur cette merveilleuse terre, vit, meurt, prend forme, puis se fane et disparaît. Il faut de l'intelligence pour saisir tout ce mouvement de la vie, et ce n'est

pas l'intelligence de la pensée, des livres ou du savoir, mais l'intelligence de l'amour, de la compassion avec sa sensibilité. Nous sommes tout à fait certains que si l'éducateur comprend la signification de la mort et sa dignité, l'extraordinaire simplicité de mourir — s'il la comprend, non pas intellectuellement mais en profondeur — il parviendra alors à faire saisir à l'étudiant ou à l'enfant que mourir, finir, n'a pas à être évité car cela fait partie de notre vie entière. Ainsi, quand l'étudiant ou l'enfant grandira, il n'aura jamais peur de sa fin. Si tous les humains qui nous ont précédés, de génération en génération, vivaient encore sur cette terre, ce serait terrible. Le commencement n'est pas la fin.

Et nous voudrions aider — non, ce n'est pas le mot juste — nous aimerions, dans l'éducation, donner à la mort une certaine réalité factuelle, non pas la mort d'un autre, mais la nôtre. Jeunes ou vieux, nous devrons inévitablement lui faire face. Ce n'est pas une chose triste, faite de larmes, de solitude, de séparation. Nous tuons si facilement, non seulement les animaux destinés à notre alimentation, mais encore ceux que nous massacrons inutilement, par divertissement — on appelle cela un sport. Tuer un cerf, parce que c'est la saison, équivaut à tuer son voisin. On tue les animaux parce que l'on a perdu contact avec la nature, avec les créatures qui vivent sur cette terre. On tue à la guerre au nom de tant d'idéologies romantiques, nationalistes ou politiques. Nous avons tué des hommes au nom de Dieu. La violence et la tuerie vont de pair.

Et devant cette feuille morte dans toute sa beauté, sa couleur, peut -être pourrions-nous être conscients au plus profond de nous-mêmes, saisir ce que doit être notre propre mort, non pas à la fin ultime, mais au tout début de notre vie. La mort n'est pas une

chose horrible, une chose à éviter, à différer, mais plutôt une compagne de chaque jour. De cette perception naît alors un sens extraordinaire de l'immensité.